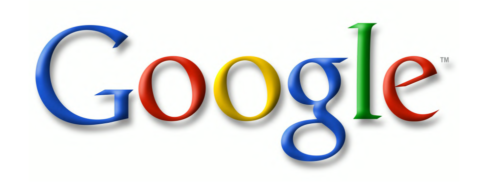




E. J. Stillman

1937

ALFRED LIGNEUL
SUPÉRIEUR
DU SÉMINAIRE DE TOKIO

SYLVAIN VERRET
SUPÉRIEUR
DU PETIT SÉMINAIRE DE CHARTRES

L'Évangile au Japon

Au XXe Siècle

PARIS
LIBRAIRIE Vve CH. POUSSIELGUE
15, rue Cassette, 15

1904

L'ÉVANGILE AU JAPON

OUVRAGES DE M. L'ABBÉ S. VERRET

A la Librairie POUSSIELGUE, 15, rue Cassette, PARIS

Les Quatre Évangiles, *Édition de l'Alliance des Maisons d'éducation chrétienne*, traduction *Lemaistre de Sacy*, corrigée, avec introduction, notes, cartes, plans, index, etc., 3e édition, in-12, broché, **3** fr. ; relié toile pleine, fers spéciaux. . . . **3 fr. 75**

Vers l'Évangile, in-12, broché, 3e édition. . . . . **2 fr. 50**

La Composition française du Baccalauréat, des grandes Écoles et du Brevet supérieur, 2e édition . . . . **2 fr. 50**

CHEZ L'AUTEUR, AU PETIT SÉMINAIRE DE CHARTRES.

Belges et Allemands, *Sensations catholiques et françaises*, grand in-8°, couverture riche, 130 illustrations. . . . **3 fr. 50**

Sensations d'Alsace, de Forêt-Noire, de Suisse, grand in-8°, couverture riche, 130 illustrations. . . . . **3 fr. 50**

Ce dernier ouvrage a été honoré en 1904 du PRIX BEAUCOURT (prix unique de 500 francs) attribué par la *Société Bibliographique* **au meilleur ouvrage ayant paru dans les trois années précédentes, et jugé le plus digne d'être donné en prix dans les écoles libres.**

(Conditions spéciales par nombre pour les distributions de prix.)



M. Alfred LIGNEUL

de la Société des Missions-Étrangères de Paris
ancien Professeur au Petit Séminaire de Chartres
Supérieur du Séminaire de Tokio depuis 1880.

L'Évangile au Japon

Au XXe Siècle

CORRESPONDANCE ET OUVRAGES

DE

M. Alfred LIGNEUL

de la Société des Missions-Étrangères de Paris

Supérieur du Séminaire de Tokio

PUBLIÉS AVEC INTRODUCTION, NOTES ET RÉSUMÉS

PAR

L'Abbé Sylvain VERRET

Supérieur du Petit Séminaire de Chartres.



PARIS

LIBRAIRIE Vve CH. POUSSIELGUE

15, rue Cassette, 15

1904

PRÉFACE

La matière de ce livre a été extraite de la correspondance et des ouvrages d'un de nos maîtres vénérés, à qui il faut en reporter tout le mérite.

Nous voulons nommer M. Alfred Ligneul, ancien professeur au Petit Séminaire de Chartres, prêtre de la Société des Missions-Étrangères de Paris, Supérieur du Séminaire de Tokio.

M. Ligneul habite Tokio depuis 1880. Comme le faisaient remarquer les *Missions-Catholiques* (10 janvier 1902), la connaissance des hommes et des choses du Japon que, durant ce long séjour, M. Ligneul a acquise, donne une grande autorité à sa parole.

C'est de lui qu'un journal influent de Tokio disait, en 1902 : « Comme controversiste, M. Ligneul n'a peut-être pas son égal dans l'Église

chrétienne au Japon. Parmi les objections lancées contre le christianisme, il en est bien peu auxquelles il n'ait pas répondu avec une grande compétence. » *(Compte rendu de la Société des Missions-Étrangères de Paris,* 1902, p. 20.)

La correspondance fidèle de M. Ligneul va de 1880 à aujourd'hui. Rien n'a vieilli. Lui-même nous avertit que « si, au dehors, les anciens usages se heurtent, se mêlent avec les nouveaux, et se modifient peu à peu à leur contact, ils ne cèdent pas tout à fait. En réalité les vieilles idées, les vieilles mœurs et l'ancien habit se maintiennent toujours dans la famille. Dès qu'un Japonais, même haut fonctionnaire, rentre chez lui, son premier soin est de reprendre l'habit de son pays et de rentrer en même temps dans ses habitudes. » (*Les Missions Catholiques*, 10 janvier 1902, p. 19.)

Pour éclairer ici et là ou résumer la correspondance et les ouvrages de M. Ligneul, nous avons consulté surtout les sources suivantes : *La Religion de Jésus ressuscitée au Japon dans la seconde moitié du XIXe siècle*, par Francisque Marnas, missionnaire apostolique, vicaire général honoraire du diocèse d'Osaka, (2 vol. in-8° Paris, Delhomme et Briguet) ; — *Les Missions Catholiques au XIXe siècle,* par Louis-Eugène

LOUVET, des Missions-Étrangères de Paris, missionnaire en Cochinchine Occidentale (in-4°, Lille, Desclée); — *Mgr Midon, évêque d'Osaka*, par l'abbé MARIN, docteur ès lettres, professeur à La Malgrange près Nancy, (in-8°, Paris, Lethielleux); — les livres et articles récents sur le Japon, et en particulier l'étude sur les *Ressources du Japon*, publiée par M. PIERRE LEROY-BEAULIEU, dans la *Revue des Deux-Mondes* (15 mars 1904); — la collection complète de la revue hebdomadaire si connue, *Les Missions-Catholiques*, (Lyon, 14, rue de la Charité), enfin surtout les *Comptes rendus annuels des travaux de la Société des Missions-Étrangères de Paris* (128, rue du Bac).

Sauf pour le chapitre sur les *Trappistes au Japon*, lequel a d'ailleurs pour auteur le supérieur du Séminaire de Tokio (1), nous nous sommes limité à ce qui concerne le diocèse de Tokio lui-même. On en comprend les raisons : Tokio est la capitale de l'empire, Tokio est le siège métropolitain. Bien que ce centre de mission ne soit ni le plus ancien dans la restauration de l'Église au Japon, ni actuellement le plus riche

(1) De plus le diocèse de Hakodaté, dans lequel est située la Trappe de Notre-Dame du Phare, a fait partie du diocèse de Tokio jusqu'en 1891.

en catholiques, cependant son importance ne laisse pas d'être toute particulière.

Enfin les renseignements personnels que nous tenons de M. Ligneul concernent avant tout ce qu'il a sous les yeux depuis 1880, c'est-à-dire la mission de Tokio, ou, pour parler plus exactement, les œuvres auxquelles il a été spécialement mêlé dans la mission de Tokio.

Loin donc de nous la pensée de vouloir exalter, aux dépens des autres, une mission ou un missionnaire. Les vrais missionnaires ne parlent que peu d'eux-mêmes, et toujours en renvoyant le mérite à leurs confrères. Et quant aux missions, elles se valent toutes, puisque dans toutes on travaille pour le même Maître. « Si longs que soient les rayons, dit M. Ligneul, tous aboutissent au centre, et c'est là qu'on se retrouve. Le travail de l'un est le travail de tous ; les succès de l'un sont la joie de tous. Le vrai bonheur de la vie en mission, c'est le travail et la charité. »

Dieu veuille que le dévouement de nos chers et vénérés compatriotes, les missionnaires de la Société des Missions-Étrangères de Paris, soit de plus en plus fécond dans ce pays que M. Ligneul appelle « notre cher et beau pays du Japon », chez ce peuple dont il écrit : « Malgré

tout, le peuple japonais aime la France. Parmi les étrangers en général, le Français de France est celui dont le caractère lui est le plus sympathique, celui dont, par tempérament, il serait le plus disposé à recevoir l'action. »

S. V.

L'ÉVANGILE AU JAPON

CHAPITRE I

LES ÉTAPES DE L'ÉVANGILE AU JAPON

Le rétablissement du Vicariat apostolique du Japon par Grégoire XVI, en 1846. — La canonisation des Vingt-six Martyrs japonais par Pie IX, en 1862. — La découverte des anciens chrétiens à Nagasaki, par Mgr Petitjean, le 17 mars 1865. — La persécution de 1868 à 1873. — Les mesures libérales de 1884. — La Constitution impériale du 11 février 1889. — Les traités des 17 juillet — 4 août 1899. — La création successive des quatre Vicariats apostoliques. — Situation actuelle du Japon par rapport à l'Évangile.

L'Église du Japon fondée par saint François Xavier, à partir de 1549, eut une histoire héroïque. Cette chrétienté compta jusqu'à deux millions d'âmes. Puis elle s'abîma tout entière dans le sang de ses prêtres et de ses enfants, à la fin du XVIe siècle. Plus d'un millier de missionnaires, Jésuites, Augustins, Franciscains, Dominicains, donnèrent généreusement leur vie dans des tortures inouïes, avec deux cent mille martyrs indigènes. Bientôt il se fit un silence de mort sur leurs tombes sanglantes.

Le 6 janvier 1685, Fénelon, décrivant la situation de l'Extrême-Orient par rapport à notre foi, s'écriait dans l'église des Missions-Étrangères : « Frappe, cruel Japon : le sang de ces hommes apostoliques ne cherche qu'à couler de leurs veines, pour te laver dans celui du Sauveur, que tu ne connais pas (1). »

En effet le Japon, figé de nouveau dans son immobilité orientale, se suffisait à lui-même comme la Chine. Il abhorrait les mœurs, les usages et les idées de ceux qu'il appelait « les peuples barbares », c'est-à-dire les Européens et les civilisés du Nouveau-Monde.

Cependant, près de quelques-uns, un espoir invincible persistait. Des pressentiments secrets avertissaient les catholiques qu'ils avaient encore des frères au Japon. On se refusait à croire à la mort définitive de cette Église, qui avait donné des preuves si énergiques de vitalité. Un grand nombre de lettres de missionnaires se font l'écho de ces préoccupations, pendant les quarante premières années du XIX[e] siècle.

En 1846, Grégoire XVI, qui a tant fait pour les missions, rétablit le Vicariat apostolique du Japon, et le confia à la Société des Missions-Étrangères de Paris. Deux missionnaires de Corée, M. Forcade mort archevêque d'Aix, et M. Leturdu mort dans les prisons de Canton, s'établirent d'abord aux

(1) Sermon pour la fête de l'Épiphanie.

îles Riu-Kiu. Après deux ans d'efforts infructueux pour se mettre en rapport avec les Japonais, il fallut abandonner le poste.

Au mois de février 1854, le commodore américain Perry, à la tête d'une petite escadre, forçait les portes du Japon.

Mais ce ne fut qu'en 1861 que les missionnaires purent s'établir dans l'empire, à la suite des traités de commerce conclus avec les nations européennes, et spécialement avec la France, le 9 octobre 1857.

Leur position était fort précaire. Sévèrement confinés dans les deux ou trois ports ouverts aux Européens, les missionnaires se sentaient surveillés par une police vigilante ; et il leur était à peu près impossible d'aborder efficacement les indigènes. D'ailleurs, les anciens édits contre la « religion infâme » subsistaient toujours, et la mort attendait le premier Japonais qui se fût hasardé à s'approcher de ces étrangers doublement suspects, comme Européens et comme prêtres. Il n'y avait donc qu'à attendre le moment de Dieu et à préparer l'avenir. C'est ce que firent les missionnaires avec une abnégation complète. Ils limitèrent leur ministère aux rares Européens présents dans les ports du Japon, élevèrent quelques chapelles, au frontispice desquelles ils arborèrent la croix si longtemps proscrite, et étudièrent la langue, les mœurs, les institutions sociales de ce peuple étrange.

Leur attente ne fut pas trompée. L'heure de la résurrection allait sonner pour cette Église qui sommeillait depuis trois siècles. En 1862, Pie IX appelait le monde catholique à Rome pour célébrer la canonisation des premiers martyrs japonais. En présence de trois cents évêques et de plus de trois cent mille fidèles, il élevait sur les autels *Vingt-six Martyrs japonais :* trois religieux de la Compagnie de Jésus, Paul Miki, Jean de Goto et Jacques Kisaï, six Franciscains ayant à leur tête le Père Pierre-Baptiste, dix-sept Tertiaires, parmi lesquels étaient trois enfants de chœur, Louis, qui avait douze ans, Antoine et Thomas qui en avaient quinze. Les *Vingt-six Martyrs* avaient été crucifiés à Nagasaki, le 5 février 1597. Cette grande fête du ciel et de la terre était l'aurore de la résurrection.

A Nagasaki, les missionnaires s'étaient empressés naturellement d'élever une église aux *Vingt-six Martyrs ;* et, malgré les efforts de la police, la foule des visiteurs affluait, poussée par la curiosité. Le vendredi, 17 mars 1865, vers midi et demi, un groupe de douze à quinze personnes, femmes et enfants, se tenait à l'entrée de l'église des *Vingt-six Martyrs*, avec des allures qui dénotaient autre chose qu'un sentiment vulgaire.

Mgr Petitjean a raconté comment, poussé sans doute par son ange gardien, il se rendit auprès d'elles. La porte était fermée, il l'ouvre ; puis, suivi de ces visiteurs, et appelant intérieurement

sur eux les bénédictions de Dieu, il s'avance vers le sanctuaire. Arrivé devant le tabernacle, il se met à genoux, et adore Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la Sainte Eucharistie. « Je l'adorais, dit-il, et le conjurais de mettre sur mes lèvres des paroles propres à toucher les cœurs, et à lui gagner des adorateurs parmi ceux qui m'entouraient. » Mais à peine le temps de réciter un *Pater* s'est-il écoulé, que trois femmes de cinquante à soixante ans viennent s'agenouiller tout près de lui, et que l'une d'elles lui dit, la main sur la poitrine et à voix basse, comme si elle eût craint que les murs n'entendissent ses paroles :

— « Notre cœur à nous tous qui sommes ici est le même que le vôtre.

— Vraiment ! répondit-il. Mais d'où êtes-vous donc ?

— Nous sommes tous d'Urakami (1). A Urakami, presque tous ont le même cœur que nous. »

Et aussitôt cette femme lui demande : « *Sancta Maria no gozowo doko ?* — Où est l'image de Sainte-Marie ? » — A ce nom béni de *Sancta Maria* M. Petitjean n'a plus de doute ; il est sûrement en présence de descendants des anciens chrétiens du Japon. Il ne sait comment remercier Dieu pour tout le bonheur dont cette révélation vient d'inonder son âme. Quelle compensation à ses cinq années d'un ministère stérile ! Entouré de ces in-

(1) La vallée d'Urakami est à deux lieues de Nagasaki.

connus d'hier et pressé par eux comme par des enfants qui ont retrouvé leur père, il les conduit à l'autel de la Sainte-Vierge. A son exemple tous s'agenouillent et essayent de prier, mais la joie les emporte. — « Oui, c'est bien *Sancta Maria* ! s'écrient-ils à la vue de la statue de Notre-Dame. Voyez sur son bras *On ko Jesus Sama*, — son auguste fils Jésus ! »

Depuis qu'ils se sont fait connaître au missionnaire, ils se laissent aller à une confiance, qui contraste étrangement avec les manières de leurs frères païens. Il faut répondre à toutes leurs questions, leur parler de *Deus Sama*, *O Jesus Sama*, *Sancta Maria Sama*. Ce sont les noms par lesquels ils désignent Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, la Sainte-Vierge. La petite statue de Notre-Dame avec l'Enfant-Jésus leur rappelle la fête de Noël qu'ils ont célébrée au onzième mois.

— « Nous faisons la fête de *On Aruji Jesus Sama* le 25e jour du *Shimo Asuki*, dit une des personnes présentes. On nous a enseigné que ce jour-là, vers minuit, il est né dans une étable, puis qu'il a grandi dans la pauvreté et la souffrance, et qu'à trente-trois ans, pour le salut de nos âmes, il est mort sur la croix... En ce moment, nous sommes au temps de la tristesse, *kanashimi no setsu*. Avez-vous aussi ces solennités ?

— « Oui, répond M. Petitjean, nous sommes aujourd'hui au 17e jour de *kanashimi no setsu*.

Il avait compris que par ces mots ils entendaient le Carême.

Ils lui parlent aussi de saint Joseph, qu'ils appellent *O Jesus Sama no Yo-fu* — le père adoptif du Seigneur Jésus.

Tout à coup, au milieu des questions qui s'entrecroisent, un bruit de pas se fait entendre. Ce sont d'autres Japonais qui entrent dans l'église. En un clin d'œil, ceux qui entourent le missionnaire se dispersent en tous sens, mais presque immédiatement ils reviennent à lui riant de leur frayeur. « Nous n'avons rien à craindre de ceux-là, disent-ils. Ce sont des gens de notre village : ils ont le même cœur que nous (1). »

(1) Il faut lire dans M. Marnas, d'après les lettres et le journal de Mgr Petitjean, le récit, palpitant comme un roman, de la découverte successive des chrétiens des environs de Nagasaki. On y voit qu'ils avaient conservé nos prières catholiques *en latin*, le *Pater*, l'*Ave Maria*, le *Credo*, le *Salve Regina*, le chapelet, l'acte de contrition, les prières des agonisants accompagnées de l'usage des cierges bénits, le signe de la croix, nos noms de baptême, *Petoro*, *Paolo*, *Iiwano* (Jean), *Domingo*, *Virginia*, *Thomas*, et le baptême lui-même avec la formule sacramentelle, la prière en commun, un livre de doctrine écrit de mémoire en 1822 et relatant la foi catholique sur la création, les anges, la chute de l'homme, le Messie promis, les mystères de la Sainte Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption, le Ciel, le Purgatoire, l'Enfer, la foi et l'obéissance au *Grand Chef du Royaume de Rome*, et enfin la notion du célibat ecclésiastique.

— « N'avez-vous point d'enfants, nous demande Pierre Domingo, d'un air timide.

— « Vous et tous vos frères chrétiens et païens du Japon,

Pie IX, averti immédiatement de la découverte des anciens chrétiens, voulut instituer une fête spéciale qui se célèbre chaque année au Japon, le 17 mars, sous le rite double majeur, pour solenniser la résurrection de cette Église.

voilà les enfants que le Bon Dieu nous a donnés. Pour d'autres enfants, nous ne pensons pas en avoir. Le prêtre doit, comme vos premiers missionnaires, garder toute sa vie le célibat. ».

A cette réponse, Pierre et ses compagnons inclinent leur front jusqu'à terre, en s'écriant : « Ils sont vierges ! Merci ! merci ! *Virgen degosaru ! O arigato ! O arigato !* » Et ils ne tarissent plus en expressions de reconnaissance... Le célibat du prêtre, tel fut le signe auquel les chrétiens du Japon achevèrent de reconnaître, en 1865, dans les nouveaux missionnaires, les successeurs de leurs premiers apôtres. (MARNAS, *La Religion de Jésus ressuscitée au Japon*, I, 487 sq.)

Coïncidence curieuse : le 17 mars 1888, 23e anniversaire de la découverte des anciens chrétiens par Mgr Petitjean, les missionnaires du Japon central avaient été amenés à découvrir dans le village de Haga-Mura, près d'Okoyama, et à Okoyama même, les descendants de saint Jacques Ichikawa Kisayemon désigné ordinairement sous le nom de Kisaï, l'un des martyrs de 1597. Le vieux nom de « Kirixutan » (chrétien) avait survécu dans la localité de Haga-Mura. L'immeuble habité par la famille Uchida, à Okoyama, était tout entier décoré de croix ; chaque tuile de la toiture, chaque poutre de la charpente portait ce signe. Après trois siècles où elles avaient été laissées à elles-mêmes et privées de tout secours sacerdotal, ces familles, lignée des vieux chrétiens, confesseurs de la foi en 1597, dès le premier contact avec les missionnaires, rentrèrent dans notre foi, comme chez elles. (*Mgr Midon*, évêque d'Osaka, par M. l'abbé Marin, docteur ès lettres, p. 266. — Paris, Lethielleux.)

L'Église du Japon était retrouvée (1). Malgré l'atrocité d'une persécution de trois siècles, malgré l'absence du prêtre pendant 180 ans, des milliers et des milliers de Japonais, sans autels, sans culte, avaient réussi à conserver leur foi. C'est là un des plus prodigieux exemples de vitalité qu'on trouve dans les annales de l'apostolat.

Une dernière épreuve était réservée à cette Église renaissante. Malgré toutes les précautions prises, le secret ne put être gardé. Une nouvelle persécution éclata. De 1868 à 1873, six à huit mille chrétiens furent déportés, séparés de leurs familles, soumis à des tortures atroces. Près de deux mille moururent en prison, à la suite des mauvais traitements.

L'Europe chrétienne, qui avait ses représentants au Japon, s'émut de ces barbaries. Plus chrétiens, ou moins fanatiques que ceux du XVIe siècle, les ambassadeurs protestants furent les premiers à réclamer avec énergie. Le gouvernement japonais mit un terme à la persécution, rendit à la liberté les fidèles prisonniers pour la foi, et supprima en fait les édits contre les chrétiens, après les avoir fait disparaître des places publiques et des grands chemins, sous prétexte qu'affichés

(1) *Les Missions Catholiques au XIXe siècle,* par M. Louis-Eugène Louvet, des Missions-Étrangères de Paris, missionnaire en Cochinchine Occidentale, pp. 176-178 — in-4° — Lille, Desclée.

depuis longtemps ils étaient maintenant assez connus (1).

Toutefois, s'il ne voulait plus persécuter, il n'entendait pas renoncer pour cela à ses traditions religieuses. Au sommet du pouvoir, quelques habiles tentèrent de fusionner toutes les doctrines, ou plutôt toutes les erreurs en matière de religion, ayant cours dans le pays. Leur dessein était de les fortifier en les coalisant, et de les opposer aux envahissements du christianisme, resté pour ces retardataires l'ennemi traditionnel. La tentative échoua, et Bouddhisme et Shintoïsme demeurèrent

(1) Voici le texte de ces fameux édits qui firent partie jusqu'après 1880 de la législation japonaise. L'édit de 1640 disait : « Tant que le soleil échauffera la terre, qu'il n'y ait pas de chrétien assez hardi pour venir au Japon. Que tous le sachent. Quand ce serait le roi d'Espagne en personne ou le Dieu des chrétiens, celui qui violera cette défense le paiera de sa tête. »

L'édit d'avril 1868 disait : « Comme l'abominable religion des chrétiens est sévèrement prohibée, chacun sera obligé de dénoncer aux autorités compétentes toutes les personnes qui lui paraîtront suspectes ; une récompense lui sera accordée pour ce fait. »

L'édit du 8 juin 1868 était ainsi conçu : « Quoique la secte des chrétiens ait été, il y a déjà plusieurs siècles, très rigoureusement persécutée par le gouvernement de Bangfon, elle n'a pas été totalement exterminée. C'est pourquoi le nombre des disciples de la doctrine chrétienne ayant récemment pris un accroissement considérable dans le village d'Urakami, près de Nagasaki, village dont les habitants y adhèrent secrètement, après mûre réflexion, il a été ordonné par la plus haute autorité que les chrétiens seraient mis en prison. »

divisés de doctrine, mais unis dans une haine commune de l'Évangile.

Le 15 août 1878, la nouvelle église de Tokio dont les travaux avaient commencé en février, était solennellement bénite. Cette belle cérémonie, l'une des plus imposantes que l'on eût encore vues au Japon, était rehaussée par la présence de deux évêques et de toutes les notabilités de la colonie française, honorée du concours de la musique militaire japonaise gracieusement octroyée par le ministre de la guerre, et se terminait par une procession publique, la première de la capitale, avec croix et bannière, au chant des litanies, au son joyeux des cloches (1).

Cependant, en 1880, les missionnaires n'en étaient encore qu'à la tolérance relative. Trois d'entre eux avaient, à titre de professeurs de français, un permis de résidence provisoire pour deux ou trois ans. Trois autres, décorés du titre de missionnaires ambulants, pouvaient aussi, grâce à des permis de circulation souvent renouvelés, aller çà et là dans l'intérieur jeter la bonne semence de l'Évangile (2).

Peu à peu l'amour du progrès, le désir surtout de figurer au nombre des nations civilisées et d'en obtenir les prérogatives, au point de vue des relations internationales, l'emportaient sur les

(1) Mgr *Midon*, p. 187.
(2) Mgr *Midon*, p. 201.

traditions et les préjugés du passé. A la suite du mouvement d'opinion qui se produisait dans la classe dirigeante, le gouvernement, par le décret du 11 août 1884, enlevait à peu près complètement tout caractère officiel aux sectes traditionnelles, et le Bouddhisme et le Shintoïsme se trouvaient abandonnés à leurs propres forces, devant la propagande ardente et rivale du protestantisme allemand, anglais et américain, du schisme russe, et de l'Église catholique (1). Ce décret rendait à chaque secte religieuse, dont le nombre n'était pas inférieur à trente-sept, son autonomie, chacune s'administrant d'après les principes de sa croyance, et se nommant un patriarche qui est le supérieur de toute la secte, sous le contrôle toutefois du ministre de l'intérieur. Aux termes de la loi, il n'y avait plus de religion d'État. Les prêtres bouddhistes ou shintoïstes n'étaient plus considérés comme les fonctionnaires de l'État. Cela n'empêchait pas d'ailleurs que le Shintoïsme ne restât toujours la religion du souverain, et que les cérémonies shintoïstes ne fussent obligatoires pour un bon nombre de fonctionnaires (2).

En 1885, Mgr Osouf revenait de Rome, chargé par Sa Sainteté Léon XIII d'une mission officielle auprès de S. M. le Mikado. Le 12 septembre, il était reçu, à ce titre, par l'Empereur dans une

(1) *Compte rendu de 1884*, p. 7.
(2) *Mgr Midon*, p. 221.

audience solennelle, au palais d'*Akasaka*, à Tokio, avec tout le cérémonial usité pour la réception des ministres plénipotentiaires. M. Sienkiewicz, ministre plénipotentiaire de France au Japon, avait été officiellement chargé par le gouvernement français, sur la demande du Vatican, de prêter son concours au Vicaire apostolique.

Mgr Osouf, dans cette audience solennelle, remettait à l'Empereur du Japon la lettre du Souverain Pontife par laquelle « Sa Sainteté Lui exprimait directement combien Elle appréciait les nobles aspirations de son Gouvernement, et Lui témoignait aussi les sentiments particuliers qui l'animaient à l'égard de son Auguste Personne. »

S. M. le Mikado exprimait combien il s'estimait honoré de la démarche bienveillante du Souverain Pontife, et chargeait Sa Grandeur d'offrir au Pape l'expression de ses remerciements. Il affirmait son désir de continuer à marcher dans la voie du progrès, et sa volonté d'accorder à ses sujets chrétiens une protection égale à celle dont il favorisait les autres (1).

Le 11 février 1889, avait lieu la promulgation solennelle de la nouvelle Constitution Impériale, dont l'article 28 accordait enfin aux Japonais « la liberté de croyance religieuse en tout ce qui n'est pas préjudiciable à la paix ou au bon ordre, ou contraire à leurs devoirs de sujets ». On ne sau-

(1) *Mgr Midon*, p. 229.

raît dire les réjouissances qui ont accompagné cette proclamation, en particulier à Tokio (1). Jamais on n'avait vu les rues de la capitale si magnifiquement décorées, ni remplies si universellement d'une population toute en habits de fête. Les chrétiens ne restèrent pas en arrière dans ces manifestations de la joie générale. Outre qu'ils saluaient, avec leurs compatriotes, un événement attendu avec impatience dans le pays depuis des années, ils triomphaient aussi de voir enfin tomber les barrières légales, qui pouvaient encore contrarier la liberté de la religion qu'ils avaient embrassée. Aussi est-ce d'une manière éminemment pieuse qu'ils témoignèrent le bonheur que leur causait ce grand événement. Le jour même de la promulgation et le jour de la messe solennelle d'actions de grâces, l'assistance des fidèles était très nombreuse dans les églises, et il y avait beaucoup de communions. C'est le 11 février 1890, un an après la date de sa promulgation, que la Constitution commença à avoir son effet.

Enfin, en 1899, une ère définitive commençait pour l'Empire du Soleil Levant. Un régime nouveau remplaçait celui sous lequel les missions avaient jusque-là vécu. D'après NN. SS. les Évêques du Japon, voici quelle allait être la situation actuelle (2).

(1) Rapport de Mgr Osouf, dans le *Compte rendu de 1889, p. 34.*

(2) *Compte rendu des travaux de la Société des Missions-Étrangères* de Paris, pour l'année 1899, pp. 5-8.

Les traités de 1854 et des années suivantes, conclus entre le Japon et les puissances chrétiennes, n'avaient point consenti à ce que les étrangers fussent soumis à la juridiction indigène. Ceux-ci demeuraient justiciables de leurs consuls respectifs. Une telle clause blessait l'Empire du Nippon dans son amour-propre national. Aussi, depuis 1868, pour en obtenir l'abrogation, il n'avait pas cessé de tendre à la révision des traités. On peut dire que c'est principalement dans ce but, qu'il a successivement organisé, selon les méthodes occidentales, son armée, sa marine, son administration, son gouvernement, ses écoles, ses tribunaux et ses codes.

Les puissances d'Europe et d'Amérique lui ont tenu compte des progrès réalisés. Déjà, par les nouveaux traités de 1894-1896, elles avaient, en principe, accepté de l'admettre dans le concert des nations civilisées. En 1899, cette admission devenait un fait accompli. Les nouveaux traités entraient en vigueur le 17 juillet 1899 pour quelques nationalités, et le 4 août suivant pour toutes les autres. Le Japon, désormais, était un pays complètement ouvert. Le temps des passeports est fini. Les étrangers, missionnaires, commerçants et touristes, peuvent circuler librement et s'établir partout à leur guise. Mais, d'autre part, la justice consulaire étant abolie, ils sont soumis aux lois et à la juridiction japonaises.

Quel sera, au point de vue de l'évangélisation,

le résultat final de ces mouvements ? Car si nous savons par l'histoire que, chez tous les peuples de l'Europe, la civilisation a suivi, comme une efflorescence naturelle, l'introduction du christianisme, nous n'avons pas le même fondement historique pour conjecturer ce que peut produire l'introduction chez un peuple de la civilisation européenne, séparée de la religion qui en est la racine et la base. Il serait donc prématuré de dire quelles seront, relativement au ministère apostolique, les conséquences du nouveau régime. L'avenir fera connaître qui a raison, ou de ceux qui espèrent que l'ouverture du pays contribuera à la conversion des Japonais, ou de ceux qui craignent que le nouvel état de choses n'apporte un obstacle de plus à l'action et aux développements du catholicisme.

Les craintes seraient fondées, si certaines mesures, édictées par le gouvernement, devaient être rigoureusement appliquées. Ainsi une ordonnance du ministre de l'instruction publique prohibe l'enseignement de toute religion et toute pratique religieuse, dans les écoles gouvernementales ou municipales, et même dans les écoles libres qui suivent les programmes officiels. Or ces dernières écoles ne seront tolérées qu'autant qu'elles se conformeront à ces programmes. Toutefois il est juste de remarquer qu'un tel réglement n'a pas, au Japon, le caractère odieux qu'il présente dans les pays chrétiens où la vérité est

connue. Au Japon, c'est un véritable chaos dans lequel s'agitent plus de quarante sectes bouddhistes et shintoïstes, à côté de trente-sept sectes protestantes et du schisme russe. Le gouvernement n'aura pas voulu que l'enseignement officiel fût exposé à ne devenir qu'un instrument au service de telle ou telle croyance, ou que la paix des écoles fût troublée par des discussions religieuses.

De son côté, le ministre de l'intérieur a prescrit les formalités auxquelles sont astreints les missionnaires. Pour ériger église, chapelle, salle de prédication, ou tout autre local destiné à un culte religieux, il est nécessaire d'en demander l'autorisation et d'énoncer les motifs de cette création. Il est également nécessaire de notifier le nom du titulaire de chaque poste, le mode de sa nomination ou de son élection, la méthode d'évangélisation par lui employée, jusque et y compris la provenance des fonds consacrés aux œuvres. Tout changement, tout transfert, tout abandon de local devra être déclaré dans un délai déterminé.

Il est difficile de prévoir dans quelle mesure ces réglements seront appliqués. Les évêques aimaient à espérer que le gouvernement japonais se montrerait assez libéral, pour ne pas retirer en pratique, par des formalités vexatoires, la liberté religieuse reconnue dans la Constitution de 1889.

Enfin il n'est pas téméraire de penser qu'en voyant les étrangers en général, et les missionnaires en particulier, se soumettre de bonne grâce

aux lois et aux coutumes du pays, la partie saine de la population laissera tomber peu-à-peu les préjugés qui l'éloignent du christianisme, et que les bons rapports, sans lesquels il n'y a pas de prédication fructueuse, deviendront plus faciles.

On en peut voir un gage d'heureux augure dans l'attitude du gouvernement japonais lors du service célébré à Tokio, pour le repos de l'âme de Léon XIII. Mgr l'archevêque avait adressé des lettres d'invitation aux membres du cabinet japonais, aux membres du corps diplomatique, et à beaucoup d'autres personnages japonais et étrangers de Tokio et de Yokohama. Presque tous ont répondu à l'invitation. « Parmi les plus empressés, dit Mgr Mugabure, coadjuteur de Tokio (1), je citerai le ministre des affaires étrangères, baron Komura, qui, après avoir dit à Mgr l'archevêque que le gouvernement avait envoyé une dépêche de condoléances au Vatican, a ajouté que, pour lui, il se ferait un devoir de venir honorer la mémoire de l'homme remarquable qu'était Léon XIII. Quelques ministres japonais, empêchés, se sont fait représenter, mais les membres du corps diplomatique, ayant à leur tête le baron d'Anethan, ministre de Belgique, ont donné, par l'unanimité de leur présence, un témoignage de la vénération qu'ils portaient au Souverain Pontife défunt.

« A l'heure de la messe, lorsque les invités offi-

(1) *Compte rendu de 1903*, p. 14.

ciels, tous en uniforme, ont été conduits à leurs sièges dans la grande nef, les chrétiens se sont présentés à leur tour, mais un très grand nombre d'entre eux, ne trouvant plus de place à l'intérieur, ont été obligés d'assister à la cérémonie en se tenant debout sous le porche et autour de la cathédrale. Mgr l'archevêque a officié pontificalement, et, grâce au concours de plusieurs missionnaires venus à Tokio pour la circonstance, les chants de l'office ont été exécutés avec cette force et cette douceur qui font si bien ressortir le double caractère de la beauté du plain-chant. On sentait que catholiques, dissidents et païens, en étaient également touchés. »

Telles ont été jusqu'au XXe siècle les diverses phases de l'attitude du gouvernement japonais par rapport à la propagation de l'Évangile. Voici maintenant quelle a été l'histoire récente de cette propagation progressive.

En 1860, il y avait au Japon, un préfet apostolique et deux missionnaires : pas de prêtres indigènes, pas d'églises ni de chapelles publiques, pas d'écoles catholiques, pas de fidèles, sinon cachés. En 1876, le vicariat unique du Japon fut divisé en deux : Japon septentrional et Japon méridional.

En 1877, Mgr Osouf arrivait à Tokio, avec le titre d'évêque d'Arsinoë et de Vicaire apostolique du Japon septentrional.

La partie méridionale, avec son Église déjà

florissante de Nagasaki, demeurait confiée à Mgr Petitjean, de douce et sainte mémoire, qui avait attaché son nom à cette mission, par la découverte des nombreux descendants des anciens chrétiens. La mission du Japon septentrional s'étendait de l'extrémité nord de l'empire jusqu'au lac Biwa, comprenant une population de plus de 16 millions d'habitants, au milieu de laquelle on comptait 6 à 700 chrétiens. C'était bien le *pusillus grex*.

Les ports ouverts étaient les seuls endroits où les missionnaires pussent exercer une action encore bien faible, souvent entravée par les envahissements de l'erreur, par l'indifférence plus que marquée de la part du gouvernement, et, de temps à autre, par les vexations locales de la part des autorités subalternes. Peu à peu, grâce à la sage direction du nouveau Vicaire apostolique, la vérité commença à rayonner autour des grands centres de Tokio, Yokohama, Hakodaté et Niigata, et les missionnaires, nous l'avons dit, parcoururent les campagnes sous le couvert de passeports, qui ne donnaient pas le droit de résidence, mais qui autorisaient des voyages d'une durée plus ou moins longue. Ce fut l'époque la plus intéressante et la plus consolante aussi. La population avide d'entendre la bonne nouvelle, recevait le missionnaire dans les hôtels ou les maisons particulières, selon les circonstances.

Le 20 mars 1888, un bref de S. S. Léon XIII

créait un troisième Vicariat apostolique, celui du Japon central, qui comprenait la partie de la grande île de Nippon située à l'ouest du lac Biwa, le Shikoku et les îles qui en dépendent, soit trente-et-une provinces avec une population de 13.184.650 âmes. Le sacre du nouveau Vicaire apostolique, Mgr Midon, qui travaillait depuis dix-huit ans au Japon septentrional, eut lieu le 11 juin 1888, à Yokohama. Lors de sa réception à Osaka, siège de sa résidence, il y eut procession publique dans les rues, sous la protection de la police, et avec le concours de la musique militaire de la garnison (1).

Les choses marchèrent ensuite d'une façon si satisfaisante, que le besoin d'une nouvelle division se fit sentir.

En 1890, c'est-à-dire douze ans après son arrivée, Mgr Osouf jugea que l'extrémité nord de sa mission du Japon septentrional était capable de voler de ses propres ailes. Le Saint-Siège agréa la demande du Vicaire apostolique, et, en 1891, la mission de Hakodaté, détachée de celle de Tokio, commença une existence nouvelle sous la direction de Mgr Berlioz qui est encore à sa tête. La même année, le 15 juin 1891, le Souverain Pontife Léon XIII établissait au Japon la hiérarchie épiscopale. Tokio devenait siège métropolitain. Il

(1) *Compte rendu des travaux de la Société des Missions-Étrangères de Paris*, pour 1888, pp. 46-47.

était érigé en archevêché, avec trois évêchés suffragants : Hakodaté, Osaka et Nagasaki. Par les mêmes lettres pontificales, étaient nommés aux quatre sièges, les vicaires apostoliques résidant dans les villes auxquelles étaient attachés les titres (1). La publication de cet acte solennel du Souverain Pontife eut lieu, dans les quatre Missions, les dimanches 27 septembre et 4 octobre 1891, à la grande joie des chrétiens indigènes, fiers de l'honneur que le Pape daignait faire par là à leur pays (2). En vain le vieux parti hostile aux étrangers s'était-il efforcé de raviver contre eux une haine mal éteinte. Ses dernières convulsions avaient été les désordres provoqués par les menées intéressées des bonzes, et l'attentat commis, le 1er mai 1891, contre le tsarévitch en voyage au Japon, lequel tsarévitch est aujourd'hui le tsar Nicolas II.

Pour nous limiter maintenant au seul archidiocèse de Tokio, disons que, depuis lors comme auparavant, Mgr Osouf a consacré tous ses efforts à l'accroissement des œuvres fondées par lui dans la partie du Japon qu'il gouverne.

Le petit oratoire que Sa Grandeur avait trouvé à Tokio, sur la concession européenne, s'est chan-

(1) La résidence de Mgr l'évêque de Hakodaté a été depuis transférée à Sendaï, en 1902.

(2) Lettre de Mgr Osouf, archevêque de Tokio, le 15 octobre 1891, au *Compte rendu de 1891*, p. 84.

gé en une jolie cathédrale qui n'a qu'un défaut : elle devient de jour en jour trop petite pour la population chrétienne, indigène ou européenne, dont elle est le centre spirituel.

Cinq autres églises bâties selon toutes les règles de l'art, attestent le zèle de l'évêque et des missionnaires qui ont fondé à la capitale six paroisses modèles, où la vie chrétienne s'épanouit doucement, avec des manifestations chaque jour plus touchantes. Yokohama n'avait qu'une église où les offices se faisaient en commun pour les Européens et les Japonais. Mgr Osouf, en 1893, dota le quartier japonais d'une chapelle modeste, il est vrai, mais où les chrétiens indigènes se trouvent chez eux. Sur la route impériale qui conduit de Tokio à Kioto, les villes de Yokosuka, Mishima, Numadzu, Shizuoka, Fujiyeda, Hamamatsu, Toyohashi, Nagoya, distantes de dix à quinze lieues les unes des autres, forment une ligne continue de stations où le catholicisme groupe autour de lui des centaines de chrétiens. Plus loin, sur la côte ouest, les deux postes de Kanagawa et de Toyama, de fondation plus récente, sont convenablement installés, et prendront, avec le temps et la grâce de Dieu, une extension plus grande. Aux environs de Tokio, et vers le nord de la mission, Chiba, Hachioji et Utsunomya, avec les nombreuses petites chrétientés qui en dépendent, ont dû leur développement progressif aux efforts de Mgr Osouf, qui sut tourner

du côté de ces populations le zèle de ses missionnaires. Plus loin encore, dans la région montagneuse, sont trois postes importants : Matsumoto, Kofu et Yamashiro.

C'est aussi sous l'administration de Mgr Osouf qu'a été fondé l'hôpital des lépreux, à Gotemba. Le bien qui s'y fait, l'heureux renom qui en résulte pour notre sainte religion, la charité qui s'y pratique, tout parle en faveur d'une institution dont les commencements ont été très modestes. Aujourd'hui le préfet du département se fait un devoir d'y aller en visite officielle, et la considère comme une des œuvres les plus importantes de son ressort.

Les deux collèges des Marianites installés, l'un à Tokio avec le titre d'*École de l'Étoile du matin*, l'autre à Yokohama, avec le titre d'*École Saint-Joseph*, sous les auspices de Mgr Osouf, rendent témoignage au sens éminemment pratique du vénérable archevêque, qui sut appeler à temps ces vaillants auxiliaires.

Les orphelinats et les maisons d'éducation des Dames de Saint-Maur, des Sœurs de l'Enfant-Jésus, et des Sœurs de Saint-Paul de Chartres, reçurent de leur côté des soins tout particuliers, et, malgré les difficultés de toutes sortes, obtinrent des résultats surprenants.

Pour avoir une idée nette des étapes successives de l'Évangile dans son progrès, il suffit de comparer les chiffres du tableau suivant qui relatent,

depuis vingt ans, les développements numériques de la Mission du Japon (1).

	1884	1893	1903
Population totale du Japon.	34.000.000.	40.505.403.	43.900.000
Population catholique. .	30.230	46.837	58.086
Proportion catholique. .	1/1124	1/864	1/755
Évêques.	2	4	5
Missionnaires européens.	53	90	121
Prêtres indigènes. . .	3 (àNagasaki)	15(àNagasaki)	31
Catéchistes indigènes. .	252	292	268
Églises et chapelles. .	84	204	165
Séminaires.	2	4	3
Séminaristes.	79	52	42
Écoles et Orphelinats . .	65	62	57
Élèves.	3.331	4.566	6.112
Communautés d'hommes.			5
Religieux.			81
Communautés de femmes.			25
Religieuses.			325

(1) Si l'on veut un point de comparaison, on peut considérer l'état suivant des Missions orthodoxes russes (schismatiques) établies au Japon, depuis 1878. Voici leurs chiffres pour 1903 :

Orthodoxes indigènes.	27.504	Séminaire.	1
Communautés ou Églises.	260	Séminaristes. . . .	20
Évêque	1	École de garçons. . .	1
Prêtres russes. . .	41	Élèves.	50
Prêtres orthodoxes indigènes	21	École de filles. . . .	1
Catéchistes indigènes.	158	Élèves.	75

CHAPITRE II

EN PORTANT L'ÉVANGILE AU JAPON

Sur la route du Japon, en 1880, sept ans après la dernière persécution. — La Méditerranée et ses souvenirs. — Notre-Dame de la Garde et l'image de la France. — Premier contact avec des âmes orientales. — L'ambassadeur de Siam et les missionnaires. — Premier contact avec des âmes japonaises. — L'Évangile et un jeune poitrinaire japonais. — L'Évangile à Ceylan, à Singapour, à Saïgon. — Le Béthanie de l'Évangile et le Sanatorium de Hong-Kong. — A Yokohama. — A Tokio.

M. Ligneul, de la Société des Missions-Étrangères de Paris, supérieur du séminaire de Tokio, écrivait de cette ville, le 5 septembre 1890, à ses anciens élèves : « Il y a aujourd'hui dix ans que j'ai quitté la France, et il y avait cinq jours que je vous avais laissés dans la salle des Martyrs, au séminaire des Missions-Étrangères, à Paris, pleurant comme des enfants que vous étiez alors. Une pareille date ne peut passer pour moi sans que je regarde en arrière, non pas certes pour abandonner la charrue, mais pour reporter mon souvenir

vers ceux que j'ai connus, et que j'aime toujours morts ou vivants... »

M. Ligneul (François-Alfred-Désiré) né à Châtillon-en-Dunois, au diocèse de Chartres, le 25 septembre 1847, ordonné prêtre à Chartres, à Noël 1870, professeur de seconde au Petit Séminaire Saint-Cheron, à Chartres, de 1870 à 1879, aspirant au séminaire des Missions-Étrangères, à Paris, de 1879 à 1880, désigné pour la Mission du Japon septentrional, partit de Paris le 1er septembre, et de Marseille le 5 septembre 1880, et arriva le 21 octobre 1880, à Tokio, qu'il n'a jamais quitté depuis. Nous l'avons dit dans la préface de ce livre. C'est avec lui que nous suivrons l'Évangile au Japon, depuis 1880. Nous n'aurons qu'à le laisser parler.

Voici d'abord comment il rend compte des premiers contacts qu'il prit avec les âmes orientales et avec les âmes japonaises, auxquelles il portait l'Évangile.

29 septembre 1880, à bord du Yang-Tsé (1),
à 375 milles de Pointe-de-Galle.

Si je ne vous avais pas accoutumé à ce que je vous tienne parole, je ne sais vraiment pas si je vous parlerais de mon voyage. Pourquoi? Afin de

(1) Le *Yang-Tsé*, grand paquebot des Messageries Maritimes, est encore en usage pour le service de Madagascar et de la Syrie.

donner un démenti au reproche que j'ai entendu faire aux missionnaires : à savoir qu'ils partent pour le plaisir d'écrire et de faire des relations.

Je vous assure que c'est faux. Ceux qui ont dit cela ne sont jamais partis. Ils auraient su que le plaisir de parler de la Mer Rouge ne vaut pas la peine de la traverser. Pourtant nous avons été relativement favorisés. Nous n'avons eu que 37° à l'ombre sous deux tentes mouillées. On a vu jusqu'à 42° et 44° au mois de juillet. Même la Méditerranée est plus poétique dans Virgile que dans la réalité. J'ai constaté pourtant avec plaisir la justesse de ses épithètes : *cæruleum mare*, *tumidum, intumescens*. C'est l'Océan Indien qui devait vérifier les autres expressions : *mare turgidum, præruptus aquæ mons*. A l'heure où cela arrive il y a un autre intérêt que celui de la poésie...

J'ai souffert comme les autres, quelquefois plus, quelquefois moins. Je n'ai pas été le plus abattu ni le moins joyeux de la bande. Étant donné la vertu de mes confrères, je ne dois pas avoir été le plus malade. Vous qui êtes courageux, apprenez à supporter sans vous plaindre, à trouver en toute occasion des forces et de la gaieté pour en prêter aux autres, et puisque vous allez faire votre philosophie, faites tout d'abord celle de la vie. Elle est tout entière en deux mots : souffrir toujours et travailler tant qu'on le peut.

Quand nos anciens mettaient huit mois à venir

de France, ils avaient beaucoup de mérite. Car c'est une grande consolation de penser que par tous les temps nous faisons plus de trois cents milles par jour, et que dans vingt-quatre heures nous reverrons la terre. Huit jours de mer depuis Aden, sans voir autre chose que des poissons volants et des vagues, finissent par lasser. Si le Bon Dieu n'y était pas, que j'aurais trouvé grande la mer des Indes !

27 septembre 1880.

Décidément vive la terre ferme pour naviguer ! Quelle délicieuse journée nous avons passée samedi à Ceylan ! Là nous sont apparus pour la première fois les cocotiers, les bananiers, et tous les arbres des pays chauds. Les habitants vivent à peu près sans travail des produits spontanés du sol. Aussi ont-ils l'air bons et heureux. Sans être blancs, ils ne sont pas noirs. A la couleur près, ils sont aussi beaux et paraissent aussi intelligents que les Européens.

Il y a d'ailleurs dans l'île deux vicariats apostoliques, et 200.000 catholiques, mêlés à des Bouddhistes et à des Mahométans. Là je me suis senti revivre. C'est que nous avons trouvé, très bien installé à Pointe-de-Galle, un missionnaire italien avec deux charmantes églises. Et en pays infidèle, qui dit missionnaire dit école et séminaire. J'ai donc retrouvé là des garçons, plus de trente garçons de sept à quatorze ans, et parmi eux six lati-

nistes. Vous dire leur joie et la nôtre serait impossible, et, je crois, surtout la mienne. Je me suis cru ailleurs pendant six heures. Ces pauvres petits nous ont conduits partout où ils ont pu, nous ont fait goûter à tous leurs fruits, nous ont cueilli de toutes leurs fleurs, nous ont menés dans leurs familles. Nous avons admiré le respect religieux et la délicatesse de ces braves gens. Impossible de leur faire accepter un centime, mais des croix, des médailles, surtout des chapelets. Quelle heureuse impression, si vous saviez, de voir ces chrétiens sortir pour saluer le prêtre, en joignant les mains à la hauteur du front, les païens s'arrêter par respect, et les soldats anglais présenter les armes au passage ! Qu'eût-on dit en France de voir les hommes de la police tenir leur képi levé, jusqu'à ce que leur salut leur fût rendu ? Pourtant, il faut en convenir, c'est de très bonne politique. Le maintien du prestige européen et l'influence de la religion sont le salut des colonies anglaises.

Tout cela ne m'empêchait pas, chemin faisant, de causer avec mes charmants petits guides. Trois surtout m'avaient pris à tâche, trois latinistes, qui parlaient infiniment mieux l'anglais. Nous avons naturellement repassé ce qu'ils savaient de grammaire latine, décliné *rosa, dominus*, puis surtout parlé de la France. — « Père, vous n'avez rien vu de pareil en France. Il fait donc grand froid, Père, en France ? Vous êtes tout blanc et si chaudement vêtu... » — Nous avons rencontré un magnifique lé-

zard d'un mètre de long, et un serpent de plus de trois mètres. Personne ne paraît s'effrayer de ces voisins peu commodes. Mes enfants n'en ont pas fait un pas plus vite. Ils ne se lassaient pas de tout nous expliquer, ni nous de les entendre. Belle journée ! C'était le trente-troisième anniversaire de mon baptême (25 septembre 1847).

Depuis Notre-Dame de la Garde, à Marseille, c'est notre plus beau jour. Il y a loin déjà depuis la rive de France. Ceylan nous en a tous fait profondément ressouvenir. J'ai encore dans l'oreille la dernière cloche que nous ayons entendue, précisément celle de Notre-Dame de la Garde sonnant dix heures, le 5 septembre. Toutes les amarres étaient détachées. Nous étions debout sur le pont, attendant. Dix heures sonnaient, le vaisseau qui était à côté du nôtre semble marcher. Je regarde à terre. C'est nous qui marchions ; nous étions partis. Il n'y a qu'un moment dans la vie comme celui-là. Ce que firent alors mes confrères, je n'en sais rien. Je m'appuyai la tête sur les bastingages, regardant la Sainte-Vierge qui domine, de sur son rocher, Marseille d'un côté, et l'immensité de l'autre. C'est la dernière image de la France qui m'ait frappé et qui me reste.

Après un moment, nous pûmes nous regarder en face. Il n'y avait plus de larmes dans les yeux. Nous ne partions pas seuls : la protection de Marie nous accompagnait. Tous les souvenirs de la poésie et de l'histoire ancienne, ceux des pre-

miers âges du christianisme et des principaux événements de notre histoire, se succédèrent ensuite jusqu'à la Mer Rouge. Là commença une autre série de souvenirs.

Telle fut par exemple la petite fête que nous avons eue à bord le 21 septembre. Il faut vous dire d'abord que nous voyageons depuis Paris avec une ambassade siamoise composée de dix-huit personnes, dont un seul chrétien. Or, le 21, après déjeuner, nous voyons tous nos Siamois en tenue officielle, c'est-à-dire en costume européen, et Son Excellence Monsieur l'Ambassadeur qui recevait les hommages des passagers de distinction, sur le palier du grand escalier des premières. C'était le jour anniversaire de la naissance du roi de Siam.

Les missionnaires se présentent aussi pour féliciter Monsieur l'Ambassadeur, et le remercier de la liberté et de la protection dont la religion catholique a toujours joui dans le royaume de Siam. Chose assez curieuse, ce fut un Hollandais protestant qui nous servit d'interprète, pour traduire en anglais à l'ambassadeur ce que nous avions tenu à lui dire dans notre langue. Après les compliments, un lunch fut offert. Il y eut des toasts portés successivement par le capitaine du navire, par un juge anglais de Ceylan, par un consul hollandais, et par un missionnaire. Chaque petit discours était aussitôt traduit par un interprète. Après les compliments, l'ambassadeur et son second arrêtent deux de nous au passage,

pour leur dire en un français assez intelligible : « Pères, vous devriez écrire une lettre au roi pour sa fête. A Bangkok, vos missionnaires n'y manquent jamais : Mgr Vey est toujours le premier. »

Nous fûmes très heureusement en mesure de pouvoir répondre : « Excellence, notre lettre est faite et la voici. » Notre adresse fut aussitôt traduite en siamois et en anglais, devant une partie de l'ambassade et plusieurs étrangers. En voici le texte :

EXCELLENCE,

« Ce jour est pour nous plus qu'une fête. C'est l'histoire de deux siècles. Il y a deux cents ans passés, Sa Majesté le Roi de Siam avait envoyé une célèbre ambassade au grand Roi de France, Louis XIV. Et le Roi de France, en signe d'amitié, envoya au puissant Roi de Siam un autre ambassadeur, l'abbé de Choisy, avec un évêque catholique, Mgr Pallu, le premier qui prêcha la religion du vrai Dieu en Siam (1).

« Depuis deux siècles, Excellence, bien des choses ont changé sur la terre. Mais l'amitié de Sa Majesté le Roi de Siam pour la France, et le

(1) Un des premiers compagnons de Mgr Pallu était Mgr Laneau, chartrain de naissance, qui devint évêque de Métellopolis, vicaire apostolique de Nankin, de toute la Chine méridionale et de Siam.

dévouement des prêtres français pour Sa Majesté le Roi et le peuple de Siam n'ont pas changé.

« En témoignage de profond respect et de reconnaissance,

De Votre Excellence

Les très humbles et très obéissants serviteurs,

LES MISSIONNAIRES CATHOLIQUES FRANÇAIS. »

Depuis lors, nous avons trouvé auprès de l'ambassadeur et de ses gens plus de bienveillance encore qu'auparavant. L'ambassadeur n'entretient pas de conversation. Il prend son thé, fume son cigare et fait jouer les petits enfants. Mais les autres causent volontiers. Ils nous ont fait part tout au long des impressions qu'ils remportent, après avoir visité l'Angleterre et la France, de la différence qu'ils ont trouvée entre la France de 1862 et celle d'aujourd'hui, de leur grand désir d'avoir des écoles bien dirigées.

Tous ceux d'entre eux qui nous ont parlé nous ont demandé, les uns après les autres, s'il n'y avait personne pour aller chez eux, nous racontant tout ce qu'ils savent de bien de leur pays et des missionnaires de Siam. Un exemple qui vous en dira plus que tout le reste : ce brave homme d'ambassadeur, sachant que les chrétiens doivent prier le dimanche, respecte la religion de son petit clerc chrétien, et ne lui donne pas de travail à faire ce jour-là. Les autres clercs n'y trouvent pas à redire. En religion chacun doit faire comme

il croit. Malheureusement il n'y a personne cette fois qui aille à Siam. Dans ce moment-ci où l'Orient se donnerait à la France pour en recevoir l'instruction, c'est une grande peine de voir que, faute d'ouvriers, il faudra laisser recueillir la moisson à d'autres. Elle ne sera pas recueillie pour le père de famille, ni au plus grand avantage de ces peuples.

Nous en avons bien trop la preuve dans les huit Japonais qui reviennent avec nous, après avoir fait leurs études en Europe. Ils sont sûrement très polis et d'un savoir-vivre irréprochable. Ce sont d'aimables jeunes gens. Mais c'est un vrai chaos d'idées qu'ils remportent. Et il ne peut pas en être autrement dans les conditions où ils ont vécu, sans la religion pour les guider au milieu de tant de choses contradictoires et entièrement nouvelles pour eux. Ils questionnent avec beaucoup d'intelligence, étudient sans cesse, et, en raisonnant avec eux, ce qui m'a frappé le plus c'est la difficulté de ma tâche au Japon, avec des gens aussi subtils et aussi sérieux dans leurs systèmes les plus erronés. Pourtant l'honnêteté respectueuse avec laquelle ils défendent leur opinion, et la bonne foi avec laquelle ils semblent chercher à se rendre compte, consolent en même temps qu'elles touchent profondément.

Un d'entre eux surtout, poitrinaire désespéré, m'attache et me préoccupe jour et nuit. Il n'y a pas de difficultés philosophiques et religieuses

qu'il ne soulève. Il vient à Tokio. Je tâcherai de savoir où il demeurera pour pouvoir le suivre. Nous sommes ensemble dans les meilleurs rapports d'affection. Si les esprits s'accordaient aussi bien, ce serait comme avec l'un de mes anciens élèves. Il a vingt-quatre ans et sort de l'École Centrale de Paris. Vous ne saurez jamais assez tôt combien il est vrai qu'il n'y a que Dieu qui convertisse, et combien par conséquent il faut prier pour les âmes, quand on veut les sauver. Faites donc provision de grâces dès maintenant pour votre ministère futur, et aidez par vos bonnes œuvres ceux qui sont à la tâche. Il n'y a pas de travail ni plus collectif ni plus mystérieux que celui-là.

Ces graves réflexions m'ont fait perdre la suite de notre fête siamoise. Mais l'utile joint à l'agréable ne vous déplaira pas.

Pour terminer la journée, on annonça que l'équipage allait donner une soirée à Son Excellence. En effet, les matelots qui, eux aussi, avaient eu leur part des largesses de l'ambassadeur siamois veulent le fêter à leur manière. La nuit venue (ici il n'y a pas de crépuscule, la nuit succède presque immédiatement au jour) on illumine une partie du pont, celle où se tient d'ordinaire l'ambassadeur, et l'on invite tout le monde à s'y réunir. Ce sont nos matelots qui vont danser. L'un d'eux joue de l'accordéon, un second l'accompagne avec une mandoline. Un garçon de salle marque le mouve-

ment avec des castagnettes, et le chef de manœuvre se tient là pour commander les figures à faire par ses hommes, avec le même sérieux qu'il met à les faire monter au grand mât. C'est commencé : en avant ! Je ne décrirai pas les voltiges que nos braves marins exécutèrent ; je ne saurais même pas appeler ces choses-là de leur nom propre. De l'avis des connaisseurs, l'art de nos danseurs était irréprochable. Pour nous, ce qui nous amusa le plus, ce fut le sérieux avec lequel ces robustes garçons s'étaient transformés tout à coup en élégants du meilleur ton, et la délicatesse avec laquelle ils croisaient leurs gros bras demi-nus sur leurs larges épaules. Par la tête, plusieurs du moins, tenaient beaucoup du taureau ; mais par les pieds ils étaient lestes... comme quand ils grimpent, c'est bien naturel.

Oh ! le Français ! Le marin en est un des plus intéressants échantillons. Il n'y a que lui pour se divertir de la sorte. Quel plaisir de se retrouver ainsi en pleine patrie, avec nos airs les plus populaires, au beau milieu de l'Océan Indien, à une si grande distance de tout rivage ! Nous fûmes si heureux tous de cette soirée que la fatigue et le mal de mer furent oubliés. Surtout un vieil Auvergnat malade (c'est d'un confrère que je parle, le meilleur de ce que nous sommes) quand il entendit sa bourrée d'Auvergne, ne se possédait plus : « Père Ligneul, disait-il, je suis guéri ! »

Pauvre bonhomme, il ne se sentait plus : c'était autant de gagné.

Pendant ce temps nos messieurs Anglais, avec leurs dames, regardaient et ne disaient rien. Les Siamois pour qui un pareil divertissement est chose inouïe, comme pour tous les Orientaux, riaient tranquillement avec une bonhomie de grands pères. Quelques bouteilles de bière fraîche trouvèrent là avantageusement leur place. Enfin, au son bien connu de la retraite, tout l'équipage se retira mieux qu'en bon ordre, c'est-à-dire avec une politesse et une grâce parfaites. Nous avons dit alors notre chapelet et fait notre prière pour la France. Je ne veux pas vous dire tous les sentiments qui accablent l'âme, quand on voyage dans le temps et les circonstances où nous sommes, avec l'amour fier et passionné de son pays. Je vous ai souvent parlé de patriotisme, d'amour de la patrie. C'est comme beaucoup d'autres choses, une passion que je ne connaissais pas avant d'avoir éprouvé ce qu'elle fait souffrir. Je viens d'en faire une expérience de plus avec mon cher Japonais. Je lui demandais tout à l'heure si les écoles françaises étaient nombreuses au Japon. — « Avant 1870, oui, très florissantes. Depuis, tout est tombé. C'est l'anglais qui domine avec les idées allemandes. C'est toujours l'influence du plus fort ».

Assez là-dessus ; parlons plutôt de Naples, c'est plus gai. Voir Naples et mourir ! Et, grâce à Dieu,

j'ai vu Naples et je ne suis pas mort. Que n'ai-je vu Rome aussi ! Nous n'en sommes passés qu'à dix lieues au plus. Nous avons très bien aperçu Albe la Longue, et les montagnes du pays latin ; mais Rome était de l'autre côté.

Naples donc est vraiment magnifique. Du milieu de son port où nous sommes arrivés vers deux heures du matin, le spectacle est peut-être unique au monde. La ville toute bâtie comme des palais, forme au bord de la mer une première couronne ; par derrière une enceinte de montagnes semble la protéger. L'illumination de la ville et du port se multipliait dans la mer, et, à l'extrémité à droite, la lueur du Vésuve apparaissait dans l'obscurité comme la bouche d'une fournaise gigantesque. Nous nous sommes levés tous pour voir Naples, par une belle nuit, à l'heure la plus favorable pour en jouir : c'est beau. Dès avant le jour, des barques innombrables nous entouraient pour nous conduire à terre ; jamais marché de Paris ne fut aussi animé. Une chose m'étonnait : c'est qu'il n'y eût pas plus de rixes.

En entrant dans Naples, la première impression fut celle-ci : « Les Napolitains ont une belle ville, mais ils oublient d'y faire la part du nez. » C'est pourtant un juge sévère ; la plus belle architecture est sans agrément quand il est offensé. Avis à vous quand vous vous bâtirez une maison. C'est une manière de dire que Naples n'est pas propre, ni les Napolitains non plus. Mais ils le

rachètent par la complaisance. D'abord, ils sont tous pêle-mêle dans la rue. Leur occupation, comme vous savez, est le *farniente*, et dès qu'un étranger paraît, dix guides, vingt guides tout de suite veulent le conduire dans autant de directions différentes, partout, même au cimetière. Et, sur la route, à peu près tout le monde est marchand ou mendiant, mais avec les figures les plus souriantes du monde.

J'ai retiré très gracieusement, pour être aimable aussi, une boîte de plumes qu'une marchande venait d'enfoncer dans la poitrine de ma soutane, pour me la faire payer ; et un autre confrère saisit dans sa poche la main d'un charmant petit drôle qui souhaitait bon voyage à Sa Seigneurie. C'est presque une chose extraordinaire que de n'être pas volé dans ce délicieux pays, et, sans trois Normands de notre compagnie, jamais nous ne serions rentrés au bateau sans avoir payé au moins deux fois nos bateliers. Quel peuple d'enfants !

Nous eûmes pourtant le bonheur de nous trouver deux heures en France, à Naples, chez les Sœurs de Saint-Vincent de Paul, où nous avons pu dire la sainte Messe, et prendre un petit déjeuner. C'était le surlendemain de notre départ de Marseille : ce petit arrêt nous sembla bon. La Providence nous accoutumait peu à peu. Nous eûmes encore quelque chose de semblable à Port-Saïd, chez les Sœurs du Bon-Pasteur d'Angers, où nous avons bu de l'eau du Nil, et visité une belle école

française. C'est là que j'ai appris par expérience la nécessité d'avoir un parasol pour affronter le soleil d'Afrique ; depuis, je ne l'ai plus oublié.

J'allais perdre de vue encore une fois mes Napolitains. Remontés à bord, nous n'étions pas partis encore. Une autre industrie nous exploita : celle des plongeurs et des musiciens. Les plongeurs que nous avons retrouvés à Port-Saïd et à Aden, sont une sorte d'amphibies qui vivent à volonté sur la terre ou sous l'eau. Ils gagnent leur vie à recueillir les pièces de monnaie que les passagers leur jettent dans la mer. La pièce tombe lentement dans l'eau ; ils ont le temps de plonger et de la recevoir dans leurs mains. Nous en avons vu un, à Suez, qui rapportait une poignée de terre du fond de l'eau ; il restait presque cinq minutes sans revenir. Ce malheureux commençait par vider tout l'air de ses poumons, puis il enfonçait comme une pierre ; la mer était tellement transparente qu'on pouvait le suivre presque jusqu'au fond. Un Anglais lui faisait faire cet exercice pour 1 schelling, 1 fr. 25.

Les musiciens sont plus intéressants ; je n'en ai vu qu'à Naples. Je n'ai rien entendu chanter aux Arabes que leurs prières, en ramant; car, même en se pressant autour des vaisseaux qui passent, les Musulmans n'omettent pas leur prière. Ceux de Naples étaient délicieux ; douze dans une barque, chacun avec une voix ravissante et un instrument. Point d'art apparent, point

de mesure, et un ensemble et une harmonie parfaite. Tout y passe. En qualité de Français nous eûmes la *Marseillaise*, mais à peine reconnaissable, tant ils la chantaient bien! Après, nous leur demandâmes leur *Sainte-Lucie* (air national des Napolitains), qu'ils nous ont exécutée avec cent fois plus de cœur encore. Le dirai-je ? Tant d'art et tant de charmes étaient régulièrement avilis par un affreux parapluie de coton jadis bleu, qui se retournait pour recueillir l'argent que les amateurs du bord voulaient leur jeter. Même rapprochement que plus haut : musique admirable et parapluie troué, la plus belle ville du monde et un « popolo » en guenilles. La grandeur a certainement passé par là, mais elle paraît s'en être retirée. Pourtant, quand l'horloge sonne, bien des gens font encore le signe de la croix...

29 septembre 1880,

Du détroit de Malacca, à 380 milles de Singapour.

29 septembre, fête de saint Michel, un des patrons de la France. — Fête non pas à bord, l'expression serait trop générale, mais dans une cabine de missionnaire. Ce matin c'était mon tour de dire la messe. C'est un bonheur qui ne revient ici que tous les cinq jours. Encore les jours de grosse mer on ne peut pas célébrer. Deux de nous offrent le Saint-Sacrifice, les autres communient.

Nous avions rarement prié de si bon cœur,

quoique le Bon Dieu ici soit beaucoup plus près, et semble plus précieux quand on n'a plus que lui sur la terre. En France, on ne sait pas ce que c'est que la charité fraternelle : on n'en a jamais eu besoin. Cependant je crois que, même en France, vous décuplerez les consolations de votre vie et vos forces, en restant unis comme je vous ai connus.

Je vous quitte pour reprendre la grammaire anglaise, et le catéchisme de persévérance dans la même langue. Ne vous moquez jamais de personne. Je me suis trop moqué de l'anglais, tant je lui en voulais d'avoir gâté la prononciation française. J'éprouve à présent une difficulté presque insurmontable à le bien prononcer. Et, pour mes péchés, il me faudra parler tous les jours anglais, tandis que je ne sais pas si l'on prêche encore en français, même à Tokio. Il me reste encore beaucoup d'ouvrage pour mes vieux jours.

Je vous écrirai maintenant du Japon, si Dieu me fait la grâce d'y arriver, comme je l'espère. Priez quelquefois pour les infidèles du Japon, en priant pour ceux de la Beauce. Les étrangers trouvent si incroyable que le diocèse de Notre-Dame de Chartres ne soit pas le plus religieux du monde...

Tokio, 2 décembre 1880.

Ma dernière lettre était de la mer des Indes, avant Singapour : il y a du temps déjà. J'espérai

pouvoir vous écrire pendant le reste de la traversée ; je ne l'ai pu à cause des vagues. La mer a presque toujours été difficile jusqu'à Yokohama.

Arrivé au Japon, j'ai dû m'installer et travailler fortement les premières semaines pour « sortir du nuage », comme on dit ici, c'est-à-dire pour apprendre assez de mots de la langue japonaise, pour pouvoir me suffire à moi-même. A présent que je me reconnais dans la grammaire à peu près comme dans les rues de Tokio, je veux dire approximativement, je vais prendre quelques heures de distraction en causant avec vous.

Singapour n'est plus la Mer Rouge, ni Aden : il s'en faut. C'est le même soleil pourtant, plus à pic encore, puisqu'au temps de l'année où nous y étions, il est perpendiculaire sur les têtes. Mais ce n'est plus la même terre. Sous l'action des pluies continuelles et de la chaleur, la végétation est d'une richesse et d'une beauté qui me feraient envie à décrire, si je n'étais pas si pressé d'arriver au Japon.

Toutes les races d'hommes se sont donné rendez-vous sur ce coin de terre ; toutes les nuances s'y trouvent, depuis la plus fine peau blanche du Nord jusqu'au derme huileux du nègre d'Abyssinie. Inutile de parcourir le monde pour s'assurer, en passant d'une contrée à l'autre, qu'entre les extrêmes, en fait de types humains, il y a assez d'intermédiaires pour que tous se tiennent, et puissent se rattacher fraternellement à la même

origine. Il suffit de venir à Singapour, où la Providence s'est chargée de donner à la science la preuve très visible, qu'entre les différentes variétés d'hommes les transitions se font par degrés insensibles, et que tous ne forment aisément qu'une espèce, une famille.

C'est là que j'ai vu pour la première fois les Chinois à table. Devant leurs maisons, ouvertes par le devant à peu près comme des hangars, il y a des tables ou tréteaux. A l'heure du repas, les Chinois, du moins un grand nombre, étaient montés sur ces tréteaux où ils se tenaient accroupis, et mangeaient leur riz, avec leur écuelle d'une main et leurs bâtonnets de l'autre, en regardant les passants.

On ne peut pas bien se faire une idée de la fourmilière de population qu'il y a dans une ville chinoise, ou plutôt dans chaque maison chinoise. Je ne sais pas d'où sortent, ni où peuvent tenir tous ces gens.

La meilleure partie de notre temps a été employée à visiter les établissements de la Mission, particulièrement la maison des Sœurs de Saint-Maur. Nous y avons trouvé l'éducation sur le même pied qu'en France, depuis la salle d'asile jusqu'au cours supérieur des beaux-arts ; le tout avec ameublement et installation orientale : c'est-à-dire, pour vingt élèves un espace où on en logerait chez nous quatre-vingts. Pas de vitres aux portes ni aux fenêtres, mais seulement des persiennes ; le haut

des murs est laissé ouvert à plus d'un mètre au-dessous du plafond, afin de laisser circuler l'air. Les dortoirs sont d'immenses espaces dans lesquels il n'y a absolument rien pendant le jour, que de petites armoires le long des murs. Le soir, chaque élève en tire sa natte et se couche sur le parquet, avec une simple couverture de coton rouge. Nous avons entendu là de très bonne musique de piano à quatre mains en notre honneur.

La vue du bien qui s'opère sur tous les points où l'on met pied à terre, console et encourage beaucoup. Cependant il s'y joint un sentiment plus profond encore de tristesse et de regret, quand on voit ce qui reste à faire, et l'impuissance où l'on est de suffire à tout.

Je devais l'éprouver encore bien plus vivement à Saïgon, l'endroit d'où il m'a coûté le plus de repartir.

L'aspect de la Cochinchine est assez triste par lui-même. C'est un pays plat, couvert de bois sur le rivage, plus bas souvent que le niveau de la mer ; ce qui le rend si marécageux et si malsain. Sur les bords de la rivière qu'il faut remonter pour arriver à Saïgon, il y a plusieurs villages. Figurez-vous de pauvres huttes, formées de pieux enfoncés dans la boue, et couvertes de paille ou plus souvent de larges feuilles d'arbres. Quand nous fûmes à terre, mon plus grand empressement fut pour voir de plus près ces ménages. Le sol de la maison est formé de planches supportées le plus souvent

sur des pieux au-dessus de la boue, au milieu ou à côté de l'eau des rizières. L'intérieur est si pauvre qu'il est inutile de fermer la maison : il n'y a rien à voler. Aussi la plupart des maisons restent-elles toujours ouvertes. Elles ne sont d'ailleurs encloses qu'avec des claies de paille ou de bois. J'allais oublier un meuble important qu'on trouve partout. C'est un porc gros et court, taché de noir, juste de l'espèce qu'on appelle en France des « Tonkins ». Il y en a un à peu près à la porte de toutes les maisons, attaché par le milieu du corps avec une corde. On le rentre le soir dans la crainte du tigre ou des chiens.

Les barques, autre genre d'habitation cochinchinoise, ressemblent beaucoup aux maisons, sous le rapport de la commodité et de la richesse. Ce sont de petites constructions, (car je ne sais quel nom leur donner) d'une forme à part. Elles sont plates en dessous, très pointues à leurs deux extrémités, pontées, c'est-à-dire fermées par un petit plancher, et recouvertes d'un toit rond en bois très léger, qui forme au-dessus de la barque comme une tonnelle. La famille habite sous ce toit le jour, et y couche la nuit. Sous le pont sont renfermés tous les ustensiles du ménage, la provision de riz et de charbon, le fourneau pour la cuisine, que sais-je ? tout enfin. Nous avons été transportés dans des barques de cette sorte depuis notre vaisseau jusqu'à terre.

Pour la première fois nous nous y sommes

assis sans chaise, sur le pont et sous le toit, le tout long de deux mètres environ, et large d'un mètre et demi. Il y avait une petite natte très propre sur laquelle nous nous sommes placés en tailleurs, ôtant nos chapeaux pour ne pas nous heurter. Le maître de la barque ramait en avant, et sa femme ramait aussi à l'arrière. Nous avons passé le temps de cette petite traversée à observer comment les petits enfants sont portés dans ce pays sur le dos de leurs mères. Ils sont assis dans une espèce de gilet à bosse, qui tient à leur mère par la ceinture et par les épaules. Ils sont là-dedans toute la journée. Quand ils dorment ou qu'il fait trop de soleil, la mère leur rabat sur la tête un petit capuchon pour les cacher. Elle-même travaille, rame, fait sa cuisine, sans paraître s'apercevoir du fardeau qu'elle porte. Cet usage faisait faire à un matelot une réflexion qui nous amusa : « Voilà pourtant, disait-il, la raison pour laquelle tous les Chinois ont le nez écrasé. Ils l'ont quatre ans aplati contre les épaules de leur mère. »

Quoi qu'il en soit, ces bons petits Cochinchinois sont très aimables. On les prendrait tous pour des enfants, tant ils sont doux de figure et paraissent simples. On les croirait faibles à première vue. Cependant ces villages près de Saïgon sont en partie chrétiens : ce qui signifie que beaucoup de ceux que nous voyons aujourd'hui ont du sang de martyrs dans les veines. Les confesseurs de la foi

sont encore nombreux. Ils mourraient encore, s'il le fallait, pour leur religion. Ils savent où leur père était caché quand il fut pris, qui livra le missionnaire, à quelle place l'un fut décapité, l'autre étranglé. Si vous avez été émus déjà, en visitant leurs restes à Paris (1), vous comprendrez qu'on le soit sur le sol où ils ont souffert, et que la Cochinchine soit la terre préférée des missionnaires, malgré les rigueurs de son climat. Il n'y en a pas qui ait été plus arrosée, par conséquent qui soit plus féconde aujourd'hui. J'ai trouvé déjà singulièrement changés les jeunes missionnaires que j'avais vus partir un an auparavant. Mais leur joie et leur entrain se sont accrus dans la même proportion. Le bonheur n'est pas en raison du bien-être, même sur la terre ; il est en raison du sacrifice.

J'ai parlé déjà du séminaire de Saïgon, où je me suis trouvé le jour de votre rentrée, si j'ai bien compté. Je me croyais encore avec vous au Petit Séminaire. Si la Providence avait marqué là ma place, j'y serais demeuré avec plaisir. J'en partis attristé. Le soleil me paraissait plus chaud qu'auparavant, la cabine du *Yang-Tsé* plus étouffante : toutes sortes de faiblesses enfin, qu'un regard vers Dieu fait disparaître, mais que le cœur ne saurait se défendre d'éprouver.

(1) A la salle des Martyrs, au Séminaire des Missions-Étrangères, 128, rue du Bac.

J'ai oublié de vous parler de la ville française à Saïgon, de la cathédrale, et de nos Sœurs de Saint-Paul de Chartres. Impossible cependant de ne pas vous nommer la mère Benjamin que tout le monde connaît, non seulement en Cochinchine, mais je dirais presque en Orient. Elle arrivait du Japon pour la quatrième fois, quand nous sommes allés la voir. Elle doit y revenir au printemps prochain, pour installer un nouvel établissement à Tokio, juste sur le terrain du poste où je suis en ce moment-ci, à deux maisons de la nôtre (1). Deux sœurs sont venues avec nous de Saïgon, dans cette vue. Elles sont maintenant à Hakodaté, au nord du Japon, dans l'île de Yéso, pour apprendre la langue, en attendant que leur maison s'achève. L'une est une Bretonne, frère de deux missionnaires à Siam; l'autre est de Romorantin, presque une compatriote. Elles ont bien souffert de la mer, mais avec un courage capable d'en donner à d'autres. On se figure difficilement avant de l'avoir éprouvé, quel plaisir c'est de pouvoir reparler à cette distance de son pays et de ceux que l'on a connus.

Arrivons à Hong-Kong. C'est le plus beau port que j'ai vu encore après Naples. Il est formé naturellement entre l'île qui l'entoure d'un côté d'un demi-cercle, pour le défendre du vent, et les rochers ou îlots qui le gardent de l'autre côté.

(1) Au poste de Ogawamachi.

La ville est au bord de la mer, assise ou plutôt allongée au-dessous du groupe de collines ou monticules qui la dominent, et règnent dans toute l'île. L'aspect de la ville frappe étrangement. Point de chevaux ni de voitures ici, mais une grande quantité de gens qui vont et viennent, presque tous chargés. Tout se porte sur les épaules dans de grands paniers ronds, ou dans des baquets, à l'aide de grands bâtons de bambou, à raison de deux paniers par homme, ou de deux hommes par panier, selon la charge. Les femmes travaillent aussi, même sur les chemins, parce qu'il y en a peu qui aient le pied chinois. J'en ai vu cependant quelques-unes, faciles à remarquer à la manière pénible dont elles marchent. Si la chose n'eût pas dû paraître extraordinaire, je vous aurais envoyé une paire de ces souliers de femmes chinoises, pour vous faire croire aux dimensions que je vous ai données autrefois. Ils ont de $0^m,08$ a $0^m,12$ de long sur $0^m,07$ de large.

Pour les voyageurs, les omnibus sont remplacés par des chaises. La chaise à porteur est une boîte carrée, ouverte par devant, avec une planche en travers, à l'intérieur, qui sert de siège. Deux brancards sont passés dans des anneaux de chaque côté, et deux hommes vous portent ainsi à la hauteur de leurs épaules. On croirait d'abord que c'est faire injure à ces malheureux que de les employer. Loin de là, on les oblige. C'est leur industrie de porter leurs chaises, comme à Paris ce serait leur

métier d'être cochers de fiacre. Je me suis servi deux fois de cet équipage, et je dois avouer, à ma confusion, que je n'ai jamais été si honteux de moi-même. Je me figurais que tout le monde me le reprochait. Et puis, dans cette boîte, impossible de remuer. Si on change de place, on sent aussitôt que les brancards plient, et les épaules des porteurs aussi. Ils mettent leur gloire à marcher le plus vite possible pour avoir plus de pratiques. La sueur leur coule jusqu'aux talons. Vraiment, quoique sur leur dos, j'avais grand'pitié d'eux.

Le chemin que nous faisions ensemble est pourtant beau. Au sortir de la ville, vers le sud-ouest, les Anglais ont construit à mi-côte, dans la montagne, une route magnifique. D'un côté, la montagne à cent ou deux cents mètres au-dessus de vos têtes : de l'autre côté, la mer, le port, avec des vaisseaux de toutes formes et des pavillons de toutes couleurs : au large, un vrai essaim de barques chinoises, avec leurs voiles de feuilles, coupées et tendues à peu près comme des ailes de papillons de nuit : à droite, les rochers du port : plus loin, au fond du tableau, la Chine. Saint François Xavier pleura de ne pouvoir pas y entrer. Ce serait de la présomption de parler de ses propres sentiments à un pareil spectacle. Cependant pense-t-on bien qu'il y a là plus de quatre cent millions d'âmes qui ne connaissent pas Dieu ?

J'arrivais ainsi, en faisant bien d'autres réflexions encore dans ma chaise, au *Sanatorium*

qui est l'hôpital, ou la maison de santé et de retraite pour les missionnaires de la Société des Missions-Étrangères de Paris. Il a été construit par Monseigneur Osouf, notre vicaire apostolique du Japon septentrional, dans une position comme il en fallait une pour des malades en pareil pays. Je n'ai rien vu d'aussi beau, sinon les côtes de Bretagne à Saint-Malo. Et encore, si Hong-Kong était en France, je crois qu'il serait plus beau que Saint-Malo.

J'ai passé quatre jours avec ces vétérans des missions. Leur vie ressemble beaucoup à celle de vieux soldats qui vivent de leurs souvenirs. Ce qui nous a tous le plus édifiés en eux, c'est la bonté, et l'espèce particulière de respect religieux qu'ils ont pour la jeunesse destinée à les remplacer, et à continuer leur œuvre. Telle était aussi la manière dont mon pauvre vieux curé nous traitait autrefois... Ils ont donné à leur maison dix noms au moins: les *Incurables*, l'*Hôtel des Invalides*, et d'autres. En religion elle s'appelle *Bethphagé* ou *Béthanie*, en souvenir de la maison de Lazare. Au-dessus de la porte principale on lit en latin cette inscription tirée de l'Évangile : « *Seigneur, celui que vous aimez est malade.* » Pouvait-on rien imaginer de plus pieux et de plus touchant ? Du reste ces vénérables suivent encore la règle du Séminaire des Missions-Étrangères de Paris. Ils rajeunissent en se retrouvant ensemble, à cette distance et à cet âge, aux mêmes exercices qu'autrefois. Si un

hôpital pouvait être enviable, celui-là le serait. Cependant, en prenant congé du patriarche qui le garde, et qui avait été si particulièrement bon pour moi, j'ai souhaité avec lui que, sans lui faire injure, ce fût plutôt adieu qu'au revoir.

J'étais seul depuis deux jours. Arrivés le samedi, nous avions dû nous séparer le surlendemain. Le lundi, avec un confrère destiné au Kouang-Si, nous avions reconduit au *Yang-Tsé* les autres confrères destinés à la Chine. Tous ensemble, nous pensions à peine que nous étions partis. Le séminaire, la patrie, semblaient voyager avec nous. Le vide fut grand quand on se fut quitté. Et, au dernier moment, ce fut une véritable peine. Nous eûmes beau faire : je ne pus pas regarder mes confrères en face, ni eux me regarder non plus. Ils ne sont pas arrivés encore ; ils ne verront pas leurs missions avant Pâques.

Le mercredi, je laissai mon dernier confrère à Hong-Kong avec son évêque, Mgr Foucard d'Orléans, chassé par la persécution, et je partis pour le Japon sur le *Tanaïs*, avec les deux sœurs de Saint-Paul de Chartres dont j'ai parlé, les huit jeunes gens japonais que vous connaissez, et deux marchands. L'un de ceux-ci était Français, bon et simple, l'autre Milanais, ancien soldat de l'armée d'Italie, et d'un caractère bien différent. Ce qui ne signifie pas qu'il fût mauvais : la preuve c'est que nous sommes restés excellents amis jusqu'à la fin, quoique nous nous soyons très rarement entendus.

Sur le *Tanaïs* beaucoup plus petit que le *Yang-Tsé,* la vie était bien plus en famille. Nous étions peu de passagers, les connaissances étaient faites depuis Marseille, l'équipage se montrait très bienveillant, les officiers causaient, quand ils le pouvaient, avec nous. Ces huit jours de Hong-Kong au Japon auraient donc été agréables, si quelque chose pouvait aller sur terre sans inconvénient. Cette fois la difficulté fut le vent et la mer, quoique nous ayons été, même sur ce point, relativement privilégiés. En venant à Hong-Kong, le même bateau sur lequel nous étions, avait été pris par un typhon qui l'avait tenu dix heures ; son gouvernail avait été tordu, ses tentes emportées, un homme noyé. Il avait fallu retourner à Yokohama pour réparer le gouvernail. De là étaient résultés les trois jours de retard, qui m'ont valu d'en passer quatre au *Sanatorium* de Hong-Kong.

Nous n'avons rien essuyé de semblable ; et, malgré cela, j'avoue que ces huit dernières journées ont été pénibles. Pendant plusieurs jours, il n'y a eu personne qui pût tenir à table jusqu'à la fin du repas. On vivait d'expédients. Une chose heureusement ne nous manqua jamais : la gaieté. Nous marchions depuis déjà quarante jours ; nous touchions au port ; il ne fallait plus qu'un peu de courage : Dieu nous le donna. Le jour de saint Luc, 18 octobre 1880, nous vîmes la terre du Japon. Le 20, à midi, la belle montagne du Fudji-

Yama nous apparut. Qu'elle nous semblait encore loin ! Nous arrivions pourtant.

Le soir, toute la côte était éclairée par des feux, le vent était tombé, la mer était belle, le ciel transparent, l'air vif. Nos jeunes Japonais ne se possédaient pas de joie. Plusieurs étaient absents depuis dix ans. Je n'ai pas besoin de dire que, moi aussi, j'étais content. Dix ans plus tôt, j'aurais composé un hymne en voyant de si près la terre du Japon, qu'on peut bien appeler, elle aussi, et avec plus de raison encore que la Cochinchine, une terre de martyrs et de saints. A mon âge, je n'ai pas osé me laisser aller à l'enthousiasme. J'ai seulement dit mon chapelet sur le pont un peu plus longtemps que de coutume, et j'allai me coucher sans pouvoir dormir. A une heure et demie, heure du Japon, le 21 octobre, le *Tanaïs* jetait l'ancre dans le port de Yokohama. Nous étions rendus. Dieu soit béni !

Les Japonais firent grand bruit autour de nous, dès trois heures du matin. Il fallut même laisser entrer, bien avant l'heure réglementaire, les parents et les amis de nos jeunes gens. A six heures, un des missionnaires de Yokohama, le dévoué Père Midon (1), vint me prendre à bord, en même

(1) Provicaire et Procureur de la Mission du Japon septentrional, devenu, en 1888, vicaire apostolique du Japon central, puis évêque d'Osaka, mort en voyage à Marseille, le 12 avril 1893.

temps qu'il amenait une barque pour les deux braves sœurs. Elles embarquées, je faillis prendre possession non pas encore de la terre, mais de la mer, d'une manière néfaste. Il y avait beaucoup de vagues ; j'étais tout engourdi par le froid. En mettant le pied sur la barque étroite où le Père était descendu, je perdis l'équilibre, et j'étais déjà loin quand le P. Midon me saisit et me ramena. — « Allons, lui dis-je, tout ira bien, puisque je ne suis pas tombé tout à fait. Voilà l'avantage de rencontrer qui vous soutienne. Il y a longtemps que le Saint Esprit l'a dit. » Une demi-heure après nous étions à terre, et cette fois sans chanceler. Il me sembla cependant encore toute la journée que le sol remuait. J'avais le bruit des flots dans les oreilles, sans le mal de mer néanmoins : il nous avait quittés l'avant-veille.

Tout frappe en arrivant si loin, dans un pays où l'on vient pour finir sa vie. La partie de la ville que nous traversions n'a rien de très extraordinaire, puisque c'est le quartier européen. C'est comme en Europe. A la Mission je trouve une église belle, quoique très basse, comme on est obligé de bâtir ici, avec une inscription latine qui la dédie au Sacré-Cœur. Au-dessus, dominant le pignon, est une belle statue en bronze de la Sainte-Vierge, et, au-dessous de la statue, trois caractères chinois dorés très grands, qui veulent dire *Temple du Maître du Ciel*. Je dis la messe du Sacré-Cœur. Je n'avais pas célébré le Saint Sacrifice depuis Hong-

Kong. Ce fut un Coréen, expatrié à cause de la religion, qui me la servit. La vue de cet homme si pieux et si respectueux, avec une figure si farouche, m'aida à comprendre le texte d'Isaïe sur les bêtes féroces changées en agneaux. L'assistance était convenable pour un jour de semaine. Il y eut six communions, autant d'hommes que de femmes.

Je passai ce premier jour à Yokohama avec les missionnaires. Les Pères me firent visiter la ville et quelques chrétiens. Le soir, Monseigneur vint de Tokio, et le lendemain Sa Grandeur me prit avec Elle pour m'y conduire. Là je trouvai réunis chez Monseigneur tous les missionnaires occupés à Tokio. La réception fut comme si nous nous étions toujours connus. J'allai coucher au poste où je dois demeurer, jusqu'à ce que je sois en état d'être utilisé dans la Mission...

CHAPITRE III

LA VIE EXTÉRIEURE AU JAPON DANS SES RAPPORTS AVEC L'ÉVANGILE

La maison japonaise. — En visite. — Les « augustes canards ». — Le costume national japonais. — Tonsure et soutane. — Les Jinrikisha. — Les soldats. — La langue japonaise. — Adaptation du Missionnaire à son milieu. — Les moyens d'action pour l'Évangile. — Typhons et tremblements de terre. — Le caractère national. — Cultures, paysages et hôtels.

La ville de Tokio est immense comme étendue, parce que les maisons n'ont que le rez-de-chaussée (1). Très peu ont un étage, et, dans l'intérieur de la ville, il y a des jardins, des collines inhabitées, de grands espaces libres. C'est à moitié la campagne.

Les rues sont larges, à peu près comme en France. Les maisons sont construites tout entières en bois, et couvertes de grosses tuiles. Il n'y a que les palais ou les habitations des Européens

(1) D'après les lettres de M. Ligneul, datées de Tokio, de 1880 à 1904.

qui soient construits en briques. La forme des maisons est particulière. Elles sont ouvertes, quelques-unes par les quatre côtés. Elles n'ont pas de murailles. Ce qui remplace les murs, ce sont des châssis très légers, recouverts de papier, et qu'on ouvre ou qu'on ferme en les faisant glisser dans des coulisses. Le pavé est inconnu. Le sol des maisons est élevé de terre sur pilotis, d'environ deux pieds, et le plancher est formé de nattes en paille. Les nattes se composent d'un cadre en bois de deux mètres de long sur un de large. Ce cadre est rempli de paille très serrée, et recouvert d'une véritable toile en paille fine et blanche comme celle des chapeaux de France, mais beaucoup plus solide. Il n'y a pas de cheminée. On se chauffe avec un petit fourneau à brûler du charbon. La cuisine se fait de même. Les Japonais n'ont pas de lit, mais seulement des couvertures. On les étend le soir sur le plancher pour se coucher, et on les renferme pendant la journée. Ils n'ont pas de chaises. Ils se tiennent assis sur leurs talons, ou plutôt sur leurs pieds croisés sous eux. C'est une position assez difficile à prendre pour les étrangers.

Mon confrère m'a conduit quelquefois avec lui faire visite. Voici comment les choses se passent.

On ne frappe pas à la porte : il n'y en a point. On s'annonce en parlant. Le maître ou la maîtresse de maison vient, ouvre une coulisse, et salue en se mettant d'abord à genoux et s'asseyant sur les

talons comme j'ai dit. Les visiteurs saluent en inclinant la tête au niveau des genoux. Puis ils ôtent leurs chaussures. La dernière impolitesse qu'on puisse faire à un Japonais, c'est d'entrer chez lui, sur sa natte, avec des souliers. Les souliers quittés, on entre en montant d'ordinaire deux degrés. On se met à genoux, et sur les talons, en face de la personne qui vous reçoit, et on la salue de nouveau autant de fois qu'elle vous salue, au moins deux fois, en touchant la terre du front. Ensuite, pendant que la conversation s'engage, quelqu'un apporte le thé, qui est présenté dans des tasses grandes comme quatre ou cinq coquilles de noix. Dans toutes les maisons japonaises il y a toujours du feu et de l'eau chaude, pour préparer le thé au besoin. On vous présente aussi deux ou trois charbons allumés, placés dans un vase de porcelaine aux trois quarts plein de cendre, lequel est lui-même dans une boîte carrée en bois artistement travaillé, avec un nœud de bambou pour servir de pot ou de cendrier. Ce feu est pour la pipe. Tout Japonais porte sa pipe pendue à sa ceinture dans un fourreau, avec un petit sac de cuir où est son tabac. La pipe ne contient guère qu'une pincée de tabac. Elle est vidée en deux aspirations. On la frappe alors sur le nœud de bambou dont j'ai parlé pour y faire tomber la cendre, et l'on recommence à la bourrer. C'est tout un ouvrage. Comme il faudrait trop d'allumettes pour la rallumer si souvent, c'est pour cela

qu'on met du feu à portée du fumeur. Or tout le monde fume.

Les Japonais n'ont pas non plus de tables, comme nous, pour manger. Ils ont chacun une petite tablette carrée d'un pied de haut, et autant de large, sur laquelle on sert à chacun sa part. Ils ne mangent pas de viande, excepté les riches. Il vivent de riz, de poisson, et spécialement de légumes. Les choux, et surtout les raves, ont ici des proportions inconnues en France. Il y a bien six ou huit boutiques où l'on vend du poisson contre une boucherie. Beaucoup vivent presque exclusivement de pommes de terre. On les vend toutes cuites et toutes chaudes tout le long des rues. Le gibier n'est pas rare pourtant. Au milieu même de Tokio, dans les fossés du château qui a deux lieues de circuit, il y a par milliers des canards sauvages auxquels personne ne touche. Ils ont été autrefois l'objet d'un respect religieux dont ils profitent encore. Leur nom est toujours précédé de la particule honorifique équivalente à « *augustes canards* ». Les Japonais ne boivent pas de vin de vigne, mais une espèce d'eau-de-vie fabriquée avec du riz (1). Ils n'aiment pas plus le vin que la viande,

(1) La sobriété du Japonais est étonnante, au dire de M. Leroy-Beaulieu. En son très récent voyage au Japon, il a constaté qu'un ménage japonais (un ménage d'instituteur composé du mari, de la femme et d'un enfant), pouvait vivre aisément avec 28 ou 30 francs par mois tout compris : logement, vêtement, nourriture. La propreté est merveilleuse dans tout le Japon : l'ins-

tandis qu'ils ne voient rien au-dessus de leur riz et de leur eau-de-vie. Ils mangent le riz cuit à l'eau sans apprêt. Ils y ajoutent seulement une sauce qu'ils aiment par dessus tout. Leur boisson ordinaire est le thé sans sucre. Ils mettent du thé plein une théière, et passent de l'eau dessus jusqu'à ce qu'elle n'ait plus de goût.

Pour en finir avec leur intérieur, toutes les maisons ont au moins deux compartiments, souvent très petits, mais toujours très commodes. Ils rient de toutes nos chambres dans nos grandes maisons, où l'on n'en finit pas de courir, de monter et de descendre. Ils ont tout sous la main, n'ont besoin presque de rien, ne tiennent presque pas de place, et savent se mettre on ne peut plus à l'aise. Même les maisons des pauvres, et à la campagne, sont d'une propreté exquise. Les nattes sont quelquefois usées, mais elles ne sont jamais sales. Une maison aisée est un vrai bijou. Tout y brille ; le bois est ciré partout où il apparaît, et les châssis qui remplacent les murs ne sont plus de simple papier, mais de délicieuses peintures.

Pour protéger cette fragile clôture contre le vent et la pluie, il y a, tout autour de la maison,

tituteur précité compte à son budget les frais d'un bain pour lui et sa famille tous les trois jours... Les impôts ont doublé en quinze ans. L'impôt sur le « saké » ou vin de riz a triplé ; celui du thé et du sucre a augmenté de moitié... La *dette* du Japon est actuellement d'un milliard 400 millions de francs. (Revue des Deux-Mondes, 15 mars 1904, *Les Ressources du Japon.*)

d'abord une promenade en parquet propre et bien ciré, au niveau du plancher de l'intérieur. C'est sur cette promenade que l'on sort, de quelque côté qu'on débouche par les coulisses de la maison. Là on circule, on prend l'air, le soleil, le frais ou le chaud, sans mettre les pieds dans la boue, puisqu'on est à deux pieds au-dessus du sol. Enfin, pour enfermer le tout, il y a, sur la limite extérieure de la promenade, des secondes coulisses dans lesquelles se meuvent des portes en bois léger, qu'on écarte le jour et qu'on ferme la nuit. La couverture de la maison dépasse assez pour protéger largement le tout. Les secondes portes fermées, la promenade devient comme un corridor autour de la maison.

Les maisons riches sont beaucoup plus grandes. D'abord l'habitation du maître n'est pas sur la rue. Sur la rue il y a des bâtiments pour les gens de service. Une cour intérieure les sépare de la maison proprement dite. Celle-ci forme un carré de constructions plus ou moins grand, avec promenade comme j'ai dit, pour pouvoir circuler partout sans mettre les pieds à terre. L'intérieur de ce carré est occupé par un jardin charmant, avec fleurs, arbres, bassin, rocailles ; partout la même chose avec quelques variétés de forme. Dans tous ces jardins, dont beaucoup n'ont pas plus de huit mètres de côté, il y a une lanterne de pierre sculptée, en l'honneur de la divinité. Elle est partout aussi, cette fameuse lanterne. Il y en a

des avenues d'une demi-lieue de long avant d'arriver à certains grands temples. On a beau dire, la religion est naturelle à l'homme. La preuve en est dans le nombre incroyable de monuments religieux qu'on voit ici. Chaque famille a ses idoles, comme autrefois à Rome, du moins les Bouddhistes, car les autres n'ont pas de culte, ou du moins ne paraissent plus guère en pratiquer.

Notre visite à la maison japonaise a été longue. J'ai oublié pourtant les petits gâteaux qui s'offrent d'ordinaire avec le thé, et qui se prennent avec les bâtonnets ronds, longs de quinze centimètres. On ne touche rien avec la main, c'est grossier ; tout se prend et se mange avec les bâtons. L'habitude du reste rend les Japonais très adroits à s'en servir. Ils les manient avec une véritable élégance.

Il faut dire une fois pour toutes, que les gens d'un certain rang, quoique assis sur leurs nattes, sont d'une dignité et d'une politesse qui ne le cèdent pas à celles de nos bonnes familles d'Europe. L'affabilité, l'hospitalité, et le respect des convenances sont, comme on sait, leurs principales vertus. Ils font toujours bonne mine, même quand ils haïssent, et s'imposent, pour loger des étrangers chez eux, des sacrifices inouïs. Ils nourrissent pendant des mois des familles entières. La religion profite aussi quelquefois de cette disposition. Quand les chrétiens veulent avoir quelque chose pour leur chapelle, il n'y a rien d'impossible pour eux. Ils veulent, donc c'est fait.

Sortons enfin, après avoir salué de nouveau, le front contre terre, et remis nos souliers. Ces assujettissements semblent étranges. Ils sont nécessaires de la part du missionnaire ; autrement il resterait toujours un étranger parmi ce peuple. Pour approcher d'eux jusqu'à leur âme, il faut d'abord se faire l'un deux. Cela n'empêche pas les genoux, et surtout les pieds, de faire grand mal les premières fois. Mais quel remède ? Il n'y en a qu'un : s'accoutumer à s'asseoir comme eux.

L'habillement national des Japonais se compose d'une sorte de robe ouverte depuis le haut jusqu'en bas, qui se croise par devant, et s'attache autour du corps avec une ceinture. Les jambes sont nues, excepté pendant l'hiver, où ils mettent des pantalons ou caleçons très étroits. Ils aiment beaucoup à être bariolés de blanc sur le dos. Ceux qui travaillent sont toujours à demi nus. Leur chaussure est assez bizarre. C'est une planche de la longueur du pied, portée sur deux autres planches placées en travers de celle-là, et hautes de deux à trois pouces, parfois davantage. Ce haut sabot n'est pas couvert. Il tient au pied par une courroie qui passe sur le pied, et par une autre qui tient à cette première, et passe par devant entre les orteils. Rien de plus mal commode. Aussi les Japonais n'aiment pas à marcher. Ils vont en traînant les pieds et en grossissant le dos. Sur leurs grands sabots ils portent des chaussettes blanches, avec une séparation pour loger le gros

orteil à part des autres, afin de laisser passage à la courroie du sabot. Inutile de dire que plus d'un chancelle avec ce système.

Naguère encore ils étaient nu-tête, en général du moins. Ils avaient le dessus de la tête rasé, depuis le front jusqu'à la place de la tonsure, large comme quatre doigts ; et, sur cette place rasée, ils ramenaient de par derrière une mèche de cheveux liés avec de la soie, ou passés dans un anneau d'argent. Cet usage n'existe à peu près plus aujourd'hui. Ils soignent beaucoup leur tête et sont fous des parfums. Les jeunes gens et les partisans des modes nouvelles portent la chevelure européenne. Les enfants jusqu'à douze ans sont rasés comme les moines d'Europe, avec une couronne de cheveux autour de la tête, et une mèche qui tombe devant chaque oreille. Quelques-uns portent seulement la tonsure exactement comme les prêtres. C'est une des raisons pour lesquelles nous ne le portons pas ici. Les femmes sont habillées comme les hommes. Elles se distinguent par la tête qu'elles coiffent avec un art infini; en cheveux toujours, et par leur ceinture où l'on dit qu'elles portent souvent toute leur fortune. Il paraît que c'est la même chose partout.

Ceux qui se mettent à la nouvelle mode prennent le chapeau, les lunettes, la montre et les souliers européens. En 1880, c'était encore le petit nombre, excepté pour le chapeau qui était déjà très commun. Depuis, à l'exemple des fonctionnaires qui

ont voyagé en Europe, beaucoup ont l'habit européen complet (1). Les anciens nobles du temps

(1) Le 20 avril 1900, l'enseigne de vaisseau Paul Henry assistait à Tokio, à la « fête des cerisiers ». Et voici quelques traits de la description juvénile qu'il en donne dans son journal : « Quand nous arrivons à la gare de Tokio, le temps s'est heureusement remis au beau. Nous sommes au moins une vingtaine d'officiers de la marine française. Au jardin, des gens de service en livrées galonnées d'or et en culotte courte font le service d'ordre. Ce sont les chambellans et les laquais du Mikado.

Nous nous groupons auprès de l'entrée pour attendre l'amiral, et alors nous voyons défiler devant nous tous les gens qui vont à la fête, c'est-à-dire tout ce que Tokio a de riche et de puissant, tous les fils des *daïmios* et des *samouraïs* des temps passés, des ministres, des sénateurs, des députés, des maréchaux, des généraux, des amiraux, tous ces derniers galonnés des pieds à la tête. Quelquefois Leurs Excellences sont accompagnées de leurs dames, jaunes, petites, plutôt étriquées dans des robes vert-pomme ou rose-vif. Le Mikado arrive. Les musiques jouent l'hymne japonais, très joli, un peu triste. Le cortège s'avance sous les cerisiers en fleur. Derrière les chambellans, le Mikado, en petite tenue d'officier d'artillerie, marche d'un pas majestueux. Il est grand ; il salue à droite et à gauche. Derrière le Mikado, l'Impératrice, une petite femme toute menue, dans sa robe grise à la mode de Paris. Viennent ensuite les personnages les plus considérables de la cour, princes du sang, grands oficiers, dames d'honneur, etc... Le cortège se déroule dans les allées du jardin, jonchées de fleurs de cerisiers blanches comme la neige. On arrive ainsi à une grande tente où est aménagé un superbe buffet. Le Mikado s'installe, et les présentations commencent. » (*L'Enseigne de Vaisseau Paul Henry*, par René Bazin, p. 130 — Tours, Mame). — Le 20 mars 1904, à la séance solennelle d'ouverture de la Diète ou Parlement du Japon, le Mikado était en superbe uniforme de com-

de la féodalité, c'est-à-dire d'avant 1868, ont porté longtemps comme signe distinctif un large pantalon qui semblait fait de deux jupes cousues ensemble.

Et nous autres, nous portons notre soutane qui tranche fortement au milieu de tous ces costumes. Traverser les rues en soutane est déjà une sorte de promulgation de l'Évangile...

Au Japon il n'y a pas de chaises à porteur, comme en Chine. Elles ont été remplacées depuis 1870, par des voitures à hommes, en japonais, des *jinrikisha* ou plus simplement *jin*. Il y en a par centaines dans toutes les rues, attendant la pratique et vous offrant leurs services avec un vrai acharnement, quoique toujours avec politesse. C'est plus commode que les chaises et moins pénible pour le porteur. Malgré cela, quoiqu'on soit obligé de s'en servir quelquefois, on n'est pas de suite accoutumé à voir galoper un homme dans les limons, à la place du cheval. Que dirait-on en France si l'on voyait chose pareille ? Ici, il n'y a pas d'autre

mandant en chef. L'héritier de sa couronne et plusieurs princes l'accompagnaient. Une escorte de lanciers enveloppait son carrosse. Les officiers étaient en uniformes brillants d'or. Les voitures qui suivaient étincelaient aussi de dorures et de vernis. Les pairs de l'Empire (sénateurs) étaient en uniforme, les députés ou représentants en habit noir. Les dames n'avaient pas été admises. Pendant toute la lecture du discours du trône par le Mikado, les pairs et les représentants se tenaient inclinés profondément.

moyen de transport, excepté quelques omnibus à Tokio (1). Même pour un voyage de dix lieues, on prend un homme. Les Japonais aiment énormément ces petites voitures (2). Le nombre paraît en augmenter tous les jours ; et, à vrai dire, celui qui traîne n'a pas l'air beaucoup moins content que celui qui est traîné. Même les soldats en usent. C'est un amusement. Les coureurs n'ont pas des sabots comme ceux que j'ai décrits. Ils ont des sandales en paille fortement attachées autour du pied. Quand il pleut, ils ont un chapeau en forme de marmite renversée, et un manteau en paille lié par un bout et pendant, de manière à faire converture comme une *limousine* de Beauce, ou mieux comme la couverture d'une petite maison. Ces pauvres gens mangent le plus souvent le long des rues avec les sous qu'ils gagnent : ils forment la clientèle des rôtisseurs de pommes de terre et des petits pâtissiers des carrefours.

Les soldats m'ont fait croire cent fois que j'étais

(1) Ce détail est de 1880. Aujourd'hui il y a des tramways à Tokio comme partout.

(2) C'est une des raisons pour lesquelles M. Pierre Leroy-Beaulieu estime l'infanterie japonaise excellente. « Il y a, dit-il, au Japon, 200.000 voitures traînées chacune par un ou deux hommes. » Et il affirme avoir fait en un jour de douze heures, dans une de ces voitures traînée par les deux mêmes hommes, 80 kilomètres. Cela dénote une endurance et une aptitude à la marche qui démentent l'affirmation contraire (*Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1904.)

encore en France. Le clairon sonne comme à Chartres, comme partout en France, avec les mêmes airs et aux mêmes heures. Les hommes, les chevaux ressemblent aux nôtres. Nous sommes à cinq minutes du champ de manœuvre. J'y vais souvent, à midi, prendre un peu de soleil à l'abri, et voir l'exercice. C'est incroyable comme on aime tout ce qui vous rappelle la France. Les officiers saluent si bien avec leur képi ! (1)... Mille riens enfin....

(1) D'après M. Pierre Leroy-Beaulieu (*Les Ressources du Japon*, Revue des Deux-Mondes, 15 mars 1904), *l'armée japonaise* actuellement s'élève à 339.000 hommes, y compris la cavalerie et l'artillerie. La cavalerie ne vaudrait pas grand'chose : elle ne compte pas au delà de 4000 hommes. La cause de cette infériorité n'est pas tant la rareté des chevaux, dont il y a 1.500.000 au Japon (contre 3.000.000 en France) que la mauvaise qualité de ces animaux rétifs et impossibles à dresser. L'artillerie est proportionnellement aussi nombreuse qu'en France. Avec les réserves et la territoriale, l'armée japonaise peut avoir sur le papier 632.000 hommes. L'armement de toutes ces troupes est à la hauteur de celui des meilleures troupes d'Europe ; l'organisation militaire du Japon est tout à fait comparable à celle des grandes puissances d'Occident. La *flotte*, presque tout entière construite en Angleterre, est excellente ; et les transports pour les débarquements sont aussi nombreux qu'il est nécessaire. Toute cette armée est bien dressée : les théories y ont été apprises avec une perfection presque mécanique : chaque unité, chaque homme, connaît son rôle et le remplit à merveille. Une fois un plan adopté, les Japonais s'y obstinent malgré tous les obstacles. Les marins sont excellents. Ils sont formés à la mer depuis le plus jeune âge. Le Japon n'a pas moins de 5.000 îles, avec des côtes profondément découpées ; et les pêcheurs y sont

Croirait-on que je me laisse émouvoir à ces souvenirs ?... Si seulement je pouvais leur parler, à mes soldats ! Ils ne demanderaient pas mieux, pendant les moments de repos. Mais je ne sais pas assez la langue pour me risquer avec ceux qui ne me connaissent pas. Je les salue, et je continue à lire mon malheureux livre japonais.

La grande affaire pour le missionnaire est d'apprendre la langue. Il faut la savoir assez pour s'y exprimer spontanément comme dans la sienne, et la parler assez élégamment pour n'être pas méprisé par les gens instruits. C'est une rude tâche ! Non pas que cette langue soit plus difficile qu'une autre. Je la crois même plus aisée en elle-même que le français. Mais tout y est tellement nouveau que le travail est doublé ou triplé, par rapport à ce qu'il en faut pour apprendre une langue européenne. Quand on connaît le français, en effet, on a le fond de toutes les autres. La plupart des mots ont même origine, et la tournure des phrases varie peu. On peut presque toujours traduire littéralement d'une

les plus audacieux et les plus hardis du monde : excellente préparation au service à la mer. Au commencement de 1904, la flotte de guerre du Mikado ne le cédait en puissance qu'à celles de l'Angleterre, de la France, de l'Allemagne, de la Russie et des États-Unis ; elle était supérieure à celles de l'Italie et de l'Autriche. Dans la mer de Chine, elle était supérieure aussi à celle de la Russie. Elle a, pour se réparer, trois grands arsenaux, à Yokosuka, à Kuré et à Sasebo. Elle est monté par 35.000 hommes très braves, très disciplinés.

langue dans l'autre. Ici tout est différent. Les mots : inutile d'en parler. Ils sont de l'autre bout du monde : c'est tout dire. Il n'y a ni genre,ni nombre ni pronom relatif. Les pronoms personnels ne sont presque point employés. Tous les verbes sont impersonnels à tous les temps. Le nom devient verbe, le verbe devient adjectif, et l'adjectif devient l'un et l'autre ; le nom, et le verbe aussi d'ailleurs, deviennent également tout. La phrase se construit en mettant d'abord les compléments, les plus éloignés les premiers, et en finissant par le verbe.

Il résulte de tout cela une grande obscurité. Il y a presque toujours deux sujets dans la même phrase. Il faut deviner qui est-ce qui parle, de qui, et souvent à qui il parle. Pas de langue plus propre à la diplomatie, mais pas aussi favorable pour parler clairement. Le grec à côté est la lucidité même, avec ses formes si admirablement précises et sa syntaxe rigoureuse. Ici il n'y a ni grammaire, ni livres écrits dans la langue parlée, sauf ceux qui ont été faits par les Européens. A l'école, les enfants apprennent la langue des livres qui est bien différente, ainsi que les caractères chinois et japonais. Ils ont en effet trois sortes d'écritures : deux à eux, et les lettres chinoises. Ils parlent par usage, et ils ont si peu réfléchi à la manière dont il s'y prennent, que l'on ne trouve pas un seul Japonais capable de vous enseigner sa langue par principe. Ce qui ne les empêche pas d'être

très exigeants sous le rapport du langage. Ils aiment mieux admirer ce qu'ils ne comprennent pas, que d'entendre quelqu'un qui parle mal.

Une autre source de difficultés, ce sont les nuances de politesse qu'il faut observer selon la personne à qui l'on parle, la chose dont on parle, et ce que l'on est soi-même. On n'a jamais fini de penser à toutes les règles pour les suivre. Les fautes les plus graves sont celles contre la politesse. Celles-là on ne les pardonne jamais. En France on trouve exagéré de dire : « Monsieur mon père » et autres choses de ce genre. Ici, non seulement c'est la règle, mais le même respect s'étend à tout ce qui concerne la personne, et à ce qui lui appartient. Si les choses mêmes sont bonnes et précieuses en elles-mêmes, on n'en parle qu'avec la même vénération. Ainsi l'on dit : « Le seigneur mon auguste père — votre auguste chapeau — l'auguste soleil — l'auguste thé — madame l'auguste lune. » En français rien n'est plus risible. En japonais on finit par le trouver bien. En parlant de Dieu, par exemple, on ne dit jamais que « le Seigneur maître du ciel ». Pour la Sainte-Vierge, en traduisant mot à mot, c'est « l'auguste Sainte-Marie Madame ». Il y aurait scandale à parler autrement. On se rappelle naturellement la manière de parler de nos pères qui ne disait jamais non plus que « Monseigneur saint Pierre ou Monsieur saint François ». Nous sommes loin de cette simplicité de foi.

Je ne sais pas ce que les Japonais conserveront ou perdront de leur respect, sous le régime libéral où ils vivent maintenant. Mais, pour le moment, ils tiennent fortement à ce qu'on les salue jusqu'à terre, et que, même dans la famille, les frères par exemple ne disent pas à leur aîné autrement que « Monsieur l'aîné ». Non seulement cela, mais il y a des verbes, et des formes de verbes particulières, pour exprimer toutes les actions des supérieurs. Je n'en finirais pas de tout dire, quoique peut-être ce fût plus tôt fini que de tout apprendre. Que c'est long, surtout quand on est impatient, de remarquer et de retenir autant de mots et de manières de parler qu'il faut en savoir, pour s'exprimer couramment à mesure qu'on pense !

Et les missionnaires, comment vivent-ils ? Quels rapports ont-ils avec les habitants ?

Nous sommes deux ici ensemble à Tokio, au poste d'Ogawamachi. Voici comme nous faisons. Tous font de même, avec de légères différences selon les pays. Nous habitons une maison japonaise autrefois riche, c'est-à-dire bâtie en carré, avec cour intérieure. La partie principale est convertie en chapelle, avec une petite tour carrée, une cloche et une croix. Nous sonnons tous les jours l'*Angelus*, et la messe le dimanche. L'intérieur de notre chapelle ressemble à une salle japonaise plus grande que d'autres, garnie de nattes, sans chaises, avec quelques bancs pour les Euro-

6

péens, et un mur de papier du côté du soleil. Elle a environ vingt mètres sur huit. Que tout y est pauvre, on le sait d'avance. Nous l'entretenons de notre mieux avec ce que nous avons. Les chrétiens ne sont pas nombreux, puisque cette mission tout entière est nouvelle; mais plusieurs nous consolent par leur dévouement et leur courage.

Les difficultés qu'ils ont à surmonter pour se convertir et pratiquer la religion sont énormes. Les préjugés contre le christianisme, si longtemps persécuté ici, sont loin d'être tous tombés. Nous avons encore bien des ennemis. Ensuite les habitudes, le mépris ou la raillerie des amis, l'opposition des parents, l'influence des bonzes, celle de la philosophie chinoise enseignée dans les écoles, la confusion produite dans l'esprit des Japonais par la présence des hérétiques de toutes sectes, qui tous parlent de religion et se contredisent les uns les autres, l'exemple d'un certain nombre d'hommes qui auraient dû mieux faire, étant baptisés : tout cela, joint à l'indifférence religieuse et à la légèreté du caractère national, fait un ensemble de difficultés presque insurmontables. Le Bon Dieu néanmoins a ses élus partout. A peu près toutes les conditions sont représentées ici chaque dimanche; officiers, soldats, marchands, anciens féodaux, ont été appelés. C'est du côté des jeunes gens de famille noble que la religion a le plus d'espérances. Ils ont plus de caractère, de persévérance et de générosité que les autres. Quelques-

uns ont déjà converti tous leurs parents, et gouvernent vaillamment leur maison. Je citerai surtout un petit étudiant en médecine, l'aîné de ses frères, baptisé à douze ans, et qui, en quatre ans, a amené tous les siens à la foi, et continue à être leur maître à tous.

Comme moyens d'action, le missionnaire a son école et ses catéchismes. Nous avons une école ici avec deux instituteurs japonais. Le Père y fait le catéchisme tous les jours. En outre, chaque soir, excepté un jour sur cinq, il y a des réunions chez les particuliers où chrétiens et païens se rendent. Là le Père cause, fait connaissance avec les nouveaux venus, discute leurs objections, explique familièrement la doctrine et les usages de la vie chrétienne. Le succès ne répond pas toujours au travail, mais il faut quelquefois longtemps à la bonne semence pour germer. Le Père visite aussi, chez eux, ses chrétiens, pour les soutenir, les consoler, compléter leur instruction, puis les païens, qui le prient de venir passer quelques instants chez eux pour les voir. Le Japonais aime beaucoup causer et se fait facilement votre ami. Il en vient aussi très souvent chez nous pour parler de religion, et voir comment nous vivons dans notre maison, car ils sont très curieux et très fins observateurs. Il en vient aussi de chez les Russes, pour savoir en quoi nous différons, et pourquoi, étant chrétiens, nous n'enseignons pas la même chose. Ils sont très occupés de connaître notre

conduite particulière. Ils ont confiance et sont tout près de Dieu, quand ils se sont assurés que nous ne faisons pas ce que nous défendons aux autres. Nos chrétiens sont les intermédiaires ordinaires pour amener les païens, et préparer les conversions. C'est ainsi que peu à peu le bien se propage, moins prompt et moins contagieux que le mal.

Notre vie ensemble à tous les deux est très simple. Tout est en commun, excepté les habits et le linge de corps. On nous donne à chacun une petite somme chaque mois pour nous en entretenir. Nous n'avons qu'une bourse pour tout le reste. L'entretien de la chapelle, de la maison, et la nourriture, regardent celui des deux qui est chargé de gagner le bout du mois avec ce qu'il y a d'argent.

Le détail de notre cuisine n'a rien de bien intéressant par lui-même. Si vous voulez le connaître, le voici. Nous faisons de la soupe pour deux jours chaque fois. Le matin ne compte pas comme repas : aux deux autres, à midi et le soir, nous avons presque tous les jours une tranche de porc grillé et des légumes. Pour boisson, nous avons un verre de vin par jour, deux bouteilles par semaine. Nous ajoutons à cela quelques fruits du pays, et, les jours de fête, une tasse de thé ou de café comme « consolation ». C'est à peu près la même manière de vivre qu'en France, sauf qu'il n'y a ni lait, ni beurre, ni fromage. Nous en avons pour-

tant mangé quelquefois : mais le fromage venait de Hollande, et le beurre avait été envoyé d'Auvergne à un de nos confrères par ses parents. Oh ! qu'il était bon, quoique un peu moisi. Mais du beurre de son village, au Japon, y pensez-vous ?.. Les repas sont à peu près tout le temps que nous passons ensemble, mon confrère et moi. Nous parlons toujours de la même chose, de la langue et de la mission. Je lui soumets mes difficultés, il me dit les siennes ; je me plains d'être inutile, il me prêche la patience ; il repart à ses affaires ou à son travail, et moi au mien.

Comme nous n'avons pas de vêpres chez nous le dimanche, nous allons habituellement à celles de Monseigneur, pour voir aussi un peu Sa Grandeur et les autres missionnaires du même poste de Tsukiji. Car, outre le Père chargé de cette partie des chrétiens de Tokio, Monseigneur a le séminaire et la Sainte-Enfance dans sa maison. Ce sont tout à fait les âges apostoliques. Tout en est à son commencement (1).

Il resterait à dire les fléaux du Japon, l'incendie, les typhons, et les tremblements de terre, pour ne pas parler des voleurs. Nos charmantes maisons ne défendent pas du froid ; il faut du feu, et, si peu qu'on soit imprudent, le feu prend vite à des châteaux de paille, de bois sec et de papier.

La plus grande partie des détails de cette lettre sont de 1880 1881.

Aussi, presque toutes les nuits, le tocsin sonne depuis qu'il fait froid. Les typhons sont passés ; ils arrivent surtout en automne. Le dernier du 4 octobre a tout endommagé, sinon tout renversé. J'ai encore vu les tuiles brisées ; il a fallu du vent et de la tempête pour produire ces dégâts. Quant aux tremblements de terre, c'est leur époque, attendu qu'ils arrivent plus souvent en hiver. J'en ai déjà ressenti quatre en deux mois, mais très légers. La maison était seulement un peu bercée, comme si elle eût été sur l'eau. J'ai eu un peu peur la première fois, et j'ai compris pourquoi les Japonais bâtissent en bois, et encore de manière à ce que les pièces de leur charpente puissent tourner les unes dans les autres sans se rompre. Il ne serait pas rassurant du tout de voir des murs en pierre se balancer, comme font les toits, au-dessus de votre tête. Ce serait bien autrement dangereux, tandis que les constructions du pays sont à peu près à l'épreuve des tremblements de terre. C'est dommage seulement que l'on y gèle l'hiver ou que l'on y brûle ; mais où n'y a-t-il pas des inconvénients?

Je vous écris en décembre, par une température à peu près pareille à celle qu'il fait en France au même mois. Il y a de la glace de deux centimètres d'épaisseur. Les nuits sont froides, quoique le soleil soit chaud à midi. Depuis quatre jours je suis obligé d'avoir, comme tous les Japonais, mon réchaud à côté de ma table, pour me remettre de temps en temps la main.

Aussi, en Japonais bien appris, je vous dirai qu'il fait un peu froid, car ici on se salue toujours de cette manière : « Aujourd'hui il fait chaud ; aujourd'hui il fait beau temps ; aujourd'hui il fait froid » — selon le temps enfin — et l'autre répond : « Je vous remercie. » Et quand on est dans la rue, sans pouvoir se mettre sur ses talons et toucher le sol de sa tête, on s'incline de manière à mettre les poignets sur les genoux, si ceux qui se saluent sont égaux entre eux ; et si l'un est inférieur à l'autre, l'inférieur se baisse jusqu'à mettre les mains sur le cou-de-pied ; l'autre dans ce cas ne s'incline pas, il fait seulement un signe favorable de la tête et de la main. Après le salut répété deux ou trois fois, selon les rangs, la conversation commence par une dizaine de mots absolument inutiles comme ceux-ci : « Mais... qu'est-ce... en vérité... mon Dieu... ayez la bonté de m'excuser... cela... néanmoins... je vous prie... il y a longtemps que je n'ai pas eu l'honneur d'être suspendu à vos augustes yeux (c'est-à-dire de vous voir) » ou, si l'on s'est vu la veille, et surtout que l'un ait reçu un service de l'autre, alors le premier mot de rigueur est toujours celui-ci : « Hier, ah ! »

Après cela on parle de ses affaires, c'est-à-dire de tout, excepté de ce que l'on veut dire, afin de sonder le terrain et de s'observer l'un l'autre. On parle en France de la droiture normande ; mais ce n'est rien en comparaison de la finesse japonaisè. D'abord ils ont une langue exprès. Le mot par

lequel on répond à tout ne signifie ni oui ni non. Il veut dire simplement : « Je vous entends » ; ce qui ne compromet rien. Que pense votre interlocuteur ? C'est ce qu'on n'a jamais pu savoir avant de l'avoir vu agir. Souvent il vous quitte sans que vous sachiez ce qu'il est venu faire chez vous. Habituellement la vraie raison qui l'amenait est glissée dans une phrase incidente. Si vous joignez à cela le ton presque toujours rieur, goguenard, des saluts profonds à tout moment, avec une manière à part de respirer en baissant la tête, arrondissant les yeux et faisant siffler l'air entre leurs dents, comme un homme qui se brûle, vous aurez une idée à peu près complète de la conversation japonaise.

Inutile de dire que sur ce point nous ne les imitons pas en tout. La politesse observée selon toutes les règles, nous y allons tout droit. Notre simplicité les surprend d'abord ; mais quand ils voient qu'on ne les trompe pas, rien ne leur inspire plus de confiance. Un de nos amusements avec les chrétiens, surtout avec nos jeunes gens, c'est de les recevoir et de leur parler en faisant toutes les grimaces introduites, dit le livre des coutumes japonaises lui-même, pour remplacer la sincérité.

Une autre singularité est celle-ci. Chez nous, quand on s'adresse à un domestique, il se lève, il se tient comme au port d'armes, prêt à courir. Au Japon, il se met à genoux, s'assied sur ses

pieds, écoute, les deux mains sur les cuisses ; et quand vous avez fini, il répond avec une sérénité imperturbable un mot long d'une brasse, qui veut dire : « Je suis assis sur mes talons » (kachicomarimachita) du reste de la meilleure grâce du monde. Un Japonais, quand il est contrarié, ne répond ni ne se présente jamais, que le sourire sur les lèvres. S'emporter, paraître mécontent ou triste, est une chose qui les déshonore, et par laquelle aussi on perd une grande partie de leur estime. L'idéal autrefois pour un Japonais était de tuer un homme sans changer de figure, et de s'ouvrir le ventre en riant. Aujourd'hui encore, même les chrétiens annoncent la mort de leur père ou de leur fils, comme s'ils riaient. A plus forte raison un Japonais ne laisse-t-il pas paraître qu'il est blessé et vous en veut. Mais il ne manquera pas de se venger, ne fût-ce que dans vingt ans.

Néanmoins, même dans les derniers rangs, on rencontre souvent une probité, un sentiment de l'honneur et une fidélité qui surprend. Quand ces gens-là sont franchement convertis, que ce n'est pas par complaisance ou par intérêt qu'ils ont reçu le baptême, alors rien ne les arrête dans le bien. Parmi les soldats, ceux qui sont chrétiens ont à supporter comme un élu qui se serait égaré en enfer. C'est une raison de plus pour eux de ne pas faiblir. Ils viennent tous à la messe ; et, quand ils passent, même en compagnie, ils ne manquent

jamais d'entrer à l'église et de dire bonjour au Père missionnaire. On sait cependant ce qu'est une caserne, et ce que peut être une caserne de païens. Car du bien qui est réel, ne concluez pas que tout soit parfait, même au Japon. Hélas ! non. Il y a des usages monstrueux qui ne se décrivent pas. Pour toucher des deux mains il faut venir ici en Orient, au sortir d'un pays chrétien. Mon Dieu ! Il y a pourtant une chose à dire en faveur des pauvres païens. C'est que peu font le mal par malice. C'est par coutume et sans même y penser ; beaucoup, sans le savoir.

Après une petite étude de mœurs, peut-être que la campagne ne vous déplaira pas. Elle est si belle au mois d'août ! Ceux qui connaissent la Touraine ont une idée des paysages du Japon. Partout des collines boisées de cent à trois cents mètres de hauteur, et entre les collines des plaines d'un quart de lieue à une lieue de large, sillonnées en tous sens par des cours d'eau d'une fraîcheur et d'une fertilité incomparable, surtout dans les environs de Tokio.

Le froment se sème comme chez nous, avant l'hiver, mais en rayons séparés, comme les pommes de terre, et par poignées qu'on lie au printemps, afin qu'il puisse résister au vent. Il fait énormément de vent au Japon : c'est une des causes de la salubrité du climat. La moisson de blé se fait au mois de juin, avant les pluies. De la mi-juin à la mi-juillet il pleut presque tous les jours. Même

dans les maisons les mieux construites, l'humidité est extrême. Les livres reliés en cuir, les souliers, se couvrent de mousse en une nuit. C'est l'époque où l'on plante le riz. Il se sème en mars, très pressé, presque comme l'oignon, dans un coin séparé où il reste en herbe jusqu'au temps des pluies. On sait comment sont arrangés les champs de riz. La plaine est partagée en carrés, de cinquante à cent cinquante mètres de long, sur autant de large. Tous ces petits champs sont entourés d'une levée ou sentier, haut d'environ deux pieds et large d'un pied. Le champ est plus bas, et le niveau est calculé de sorte que chaque champ, à mesure qu'on s'éloigne des collines, est un peu plus bas que celui d'à côté. Quand la pluie tombe, elle descend tranquillement de la montagne, où on la retient même en réserve pour la faire couler régulièrement, et elle passe successivement dans tous ces champs. Quand la terre est bien baignée, on la remue avec une espèce de houe, et on plante le riz brin à brin, à quatre pouces à peu près de distance l'un de l'autre. Dans les terrains non inondés, après le froment, on sème du maïs, des pommes de terre (il y en a de six ou sept espèces) des citrouilles ou des melons. Le tout est entrecoupé de haies de bambou, de bouquets de bois charmants, avec des sources naturelles presque à chaque pas. Une plaine de Beauce au mois de juin est plus grandiose et plus riche, mais elle n'est pas variée, accidentée, fraîche et délicieuse comme ces vallons.

N'oublions pas, pour compléter le tableau, que sur les versants les mieux exposés, là où nous mettrions de la vigne en France, croît ordinairement l'arbre à thé qui de loin a presque le même aspect que la vigne.

Le riz est la principale richesse du pays, puisque c'est à peu près toute la nourriture, beaucoup plus que le pain en Europe. Il pousse dans l'eau. Ceux qui le plantent, sont dans la boue jusqu'à mi-jambe, la plupart du temps sous une pluie torrentielle. Quand il pleut tout de bon, c'est comme si la rivière crevait. Jusqu'à la moisson qui se fait en octobre, la terre ne doit pas cesser d'être inondée; autrement, avec le soleil qu'il fait, la terre sèche comme de la brique, et le riz périt. C'est là ce qui rend la sécheresse si redoutable dans tous ces pays: le riz manquant, tout manque. Le Japon, heureusement, à cause de son voisinage de la mer et de l'inconstance des vents, a rarement à souffrir de ce côté. Aussi son riz est-il réputé le meilleur, et ses récoltes les plus abondantes de l'Orient. Quand on parle de moissons et de récoltes, n'allez pas vous figurer des faucheurs, des chevaux, des voitures, comme en France. Tout se coupe à la faucille et s'emporte à dos d'homme, au moins une partie du chemin (1).

(1) A vingt-trois ans de distance, voici la substance de ce qu'écrit M. Pierre Leroy-Beaulieu (*Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1904): « La Russie est *40 fois plus grande* que la France,

Les champs ne sont pas accessibles, même avec une voiture à bras : on ne peut circuler de l'un à l'autre que par ces petites levées d'un pied de large qui les séparent au-dessus de l'eau.

et le Japon n'a que les *trois quarts* de la superficie de la France. La France a 536.000 kilomètres carrés. La Russie en a 22 millions. Le Japon a exactement 417.000 kilomètres carrés, dont 382.000 pour le Japon proprement dit, et le reste pour Formose et les Pescadores, qui lui furent cédées, en 1895, par la Chine. La population de la Russie doit être actuellement de 140 millions d'habitants, et celle du Japon de près de 49 millions. Cette population du Japon est très dense dans les parties méridionales de l'empire. Dans les plaines et dans les vallées du Nippon et des îles du Sud : Sikok et Kiou-Siou, les villages, les bourgades, et même les villes, se succèdent à quelques centaines de mètres de distance. Entre eux, pas un pouce de terrain perdu. Au contraire, dans les régions septentrionales du Nippon et dans l'île de Yeso, la population est plus rare. Sur 38 millions d'hectares arables et cultivables, dans tout l'empire du Soleil-Levant, 5 millions et demi seulement sont en rapport. En France, au contraire, il y 25 millions d'hectares en céréales. En France, nous comptons 15 millions de bœufs, vaches ou veaux, 25 millions de moutons ou chèvres, et 7 millions de porcs. Le Japon a dix fois moins de bœufs, dix fois moins de porcs, et pas un mouton. En revanche, il a des volailles à foison. Le riz est, comme on sait, la principale nourriture du peuple japonais. Le poisson y est aussi tellement abondant qu'on n'arrive pas à le consommer. On le sèche ; il sert à la nourriture des armées en campagne. On le pulvérise, on le décompose ; il sert d'engrais. La poudrette, soigneusement recueillie, sert aussi d'engrais. Les Japonais des villes la vendent, comme en Europe on vend le fumier des étables. Le riz est coupé en novembre ; on retourne aussitôt le sol ; en l'exhausse avec la terre prise sur les bords du champ ; on sème l'orge et d'autres

Il n'y a pas non plus de troupeaux. Je n'ai pas encore vu un mouton, et je n'ai vu de vaches que sur les chemins, chargées comme les ânes chez nous, avec un cercle de bois passé dans le nez, par lequel on les mène.

Les habitants de la campagne sont de simples et braves gens comme dans nos villages. Là où ils n'ont pas peur des Européens, ils sont les plus heureux du monde d'entendre parler leur langue, de vous offrir le thé, et de vous faire faire le salut par leurs petits enfants. Ils écoutent la religion avec intérêt, vous remercient de votre visite, mais ils n'osent pas demander à être chrétiens avant que le plus considérable de l'endroit ait commencé. Les maisons à la campagne ressemblent beaucoup, pour l'extérieur, à nos maisons du Perche. Elles sont couvertes en paille, basses, avec une entrée et une cour presque pareilles aux nôtres. Mais pour la propreté et le bon goût, je crois que les ménagères japonaises auraient le prix (1).

céréales, avec des plantes maraîchères qui ont le temps de donner une autre récolte avant qu'on repique le riz au printemps. Ce n'est pas de l'agriculture ; c'est du jardinage. Et comme le bétail manque, tout le travail agricole se fait à main d'homme, et souvent à main de femme. »

(1) Les femmes japonaises savent aussi s'adonner aux plus durs travaux pour gagner leur vie. Témoin ce trait que rapporte, dans son journal, l'enseigne de vaisseau Paul Henry :

« *Nagasaki, vendredi 4 mai 1900.* La rade de Nagasaki est ravissante le matin, au lever du soleil ; mais on ne me laisse

Les chemins et les routes rappellent ceux de France. Presque partout on marche à l'ombre de grands arbres magnifiques. A chaque instant vous rencontrez un arbre, une maison de thé et de gâteaux (c'est le style du pays) un hôtel, pour vous reposer et vous rafraîchir. Ce sont de vrais chefs-d'œuvre de commodité et d'élégance champêtre, que ces hôtels, avec leur intérieur à jour, puisque leurs murailles de papiers peints ou de soie s'enlèvent par pièces, et laissent pénétrer en liberté tous les regards et toutes les brises. L'ameublement est rarement très riche mais toujours d'un goût

pas jouir longtemps du calme très doux de cette adorable matinée. A peine ai-je mis le pied sur le pont, qu'un timonier m'annonce l'arrivée des chalands de charbon. Et presque aussitôt commence l'abominable corvée de l'embarquement. Toute la journée il me faut vivre dans la batterie basse, à demi asphyxié par la poussière, au milieu de coolies qui se démènent comme des diables; mais qui, pour rien au monde, ne feraient ce qu'on leur a dit de faire. Il y a un peu de tout dans ces coolies : des vieillards, des gosses de cinq à six ans, *et même et surtout des femmes*. Quoi ! dites-vous, la « mousmé » la mignonne mousmé des poèmes exotiques embarquant du charbon ! Eh ! oui, ces petites bonnes femmes font la chaîne, tout comme nos matelots, et même plus adroitement qu'eux. Car, tout en jabotant et en riant très fort, ces dames se passent les mannes avec une rapidité fantastique. Mais ce sont des cris, des hurlements, des rires aigus qui tranchent sur le gros rire de nos hommes, et sur le grondement du charbon qui roule dans les soutes. Et, dans la poussière, hommes et femmes, noirs comme des démons, à demi-nus, font songer à quelque sombre coin d'enfer... »

exquis. Les jardins surtout sont délicieux. Partout c'est la miniature du Japon, c'est-à-dire des montagnes de rocailles ou de verdure, une cascade de vieux arbres tordus d'une façon fantastique, des fleurs d'une délicatesse rare en Europe, des poissons rouges dans le creux d'un rocher, des escaliers dans la montagne, et le moyen de faire dix foix le même chemin sans revenir jamais sur ses pas. Malheureusement on y est servi avec un empressement suspect, même de loin. Allons nous reposer chez quelque honnête homme, où nous serons moins à notre aise, mais beaucoup mieux...

CHAPITRE IV

LES RELIGIONS JAPONAISES ET L'ÉVANGILE

Le Bouddhisme et le Shintoïsme. — Les temples. — L'architecture religieuse des Japonais. — Les cimetières. — Les « âmes qui ont soif ». — La fête des Morts. — Les chrétiens trépassés. — Le sort de la mère au Japon. — Les conversions. — L'éducation catholique au Japon. — Les Marianites. — Les Dames de Saint-Maur. — Les Sœurs de Saint-Paul de Chartres.

Les temples sont, pourrait-on dire, innombrables au Japon. On en trouve partout : au bord des chemins, au fond des bois, au milieu des champs, surtout sur les collines qui dominent les champs ensemencés ou les villes, dans les plus beaux sites, et d'où l'on découvre les plus magnifiques horizons (1).

Tous les peuples ont le même sens religieux. Tout ce qui est grand, riche, fécond, éveille dans leur âme l'idée du divin, comme tout ce qui est

(1) D'après les lettres de M. Ligneul datées de Tokio, de 1880 à 1904.

triste, désolé, stérile, leur rend plus sensible le besoin qu'ils ont du secours d'en haut. Nulle part l'homme ne saurait se passer de Dieu. Malheureusement ces pauvres païens se trompent. Ils adorent tout ce qui est extraordinaire, jusqu'aux voleurs de grand chemin, parce qu'ils ont encore peur de leur âme, même après leur mort. Ceux que j'appellerais volontiers les gens de bonne foi dans le paganisme, font comme les Athéniens du temps de saint Paul. Ils adorent même le Dieu des chrétiens sans le connaître. Quand les parents, du moins certains parents de nos jeunes gens viennent les voir, et qu'ils passent devant le crucifix ou une statue de la Sainte-Vierge, ils leur font la révérence comme à leurs dieux. Quand donc nous sera-t-il donné de voir toutes ces images et ces temples d'idoles remplacés par des croix et des sanctuaires du vrai Dieu ! Il y a tant de places faites exprès pour planter une croix, bâtir une église, un monastère. La Sainte-Vierge particulièrement y ferait si bien ! Aujourd'hui tout cela est occupé, mais par le démon. Ce sont des temples gigantesques, des bonzeries immenses.

Les temples qu'on trouve dans les champs, les bois ou les jardins, ne sont qu'une cabane en planches recouverte d'un toit de bardeau. Ils sont ouverts par devant comme les maisons japonaises, et ont à l'arrière un petit compartiment dans lequel est supposée résider la divinité. Le devant du temple est ordinairement partagé en deux. D'un

côté on adore le dieu qui a donné le riz aux Japonais, de l'autre, le renard blanc, son serviteur, qui le leur a apporté. Les renards jouissent d'un culte tout particulier. Il y a les bons et les mauvais renards, comme les bons et les mauvais génies. Ceux-ci sont à peu près comme les loups-garous autrefois chez nous. Il y a une foule de Japonais qui croient avoir été ensorcelés par les renards. Ils les ont vus, disent-ils, faire des danses la nuit, célébrer des noces, et faire des processions dans les rizières avec des flambeaux. Ce qui les surprend le plus, c'est que les chrétiens n'en aient pas peur.

Les grands temples sont un carré long, quelquefois immense (les plus grands ont plus de cent mètres de long sur soixante de large), élevé de douze à quinze degrés au-dessus du sol, et accessible par trois côtés à la fois ; on sait déjà comment les murs s'enlèvent.

L'intérieur des temples diffère selon qu'ils sont aux Bouddhistes ou aux Shintoïstes.

Le Bouddhisme est venu au Japon de l'Inde, au VIe siècle, par la Chine et la Corée.

Le Shintoïsme est la religion indigène des Japonais. Il n'a pas de doctrine. C'est simplement le culte des grands hommes du pays. Chaque grand homme a son temple et ses prêtres.

Pour se concilier les esprits ou plutôt les induire en erreur, les bonzes, au lieu de s'en tenir rigoureusement à la doctrine bouddhique, avaient mis

au rang des divinités bouddhiques les *Kami* ou « dieux du Shinto ». Ils avaient même si bien fait qu'ils avaient envahi le Shintoïsme, en introduisant les divinités et les emblèmes bouddhiques dans les temples shintoïstes. Mais lors de la restauration, en 1868 (1), le Bouddhisme reçut l'ordre de rendre au Shintoïsme ce qui lui appartenait. Il lui fut interdit de placer les divinités shintoïstes dans ses temples, et les divinités bouddhiques furent expulsées des temples des *Kami*. Dans les temples bouddhistes, il y a comme un autel. Au-dessus est une statue colossale de Bouddha, assis à la manière indienne, les jambes croisées, la tête entourée d'une auréole, et un collier de perles au cou. Bouddha occupe le milieu contre le mur, dans le sens de la plus grande longueur du temple ; et, à sa droite et à sa gauche, sont des centaines et quelquefois des milliers de petites statues représentant les âmes justes qui ont mérité de devenir *hotohé* (ou en français *fotoques*) c'est-à-dire dieux inférieurs. Devant le Bouddha les bonzes entretiennent toujours de l'encens allumé.

Kioto, dans le diocèse d'Osaka, déchue de son ancien rang de capitale politique, n'en demeure pas moins le foyer dû Bouddhisme et la Rome

(1) *Mgr Midon*, p. 167 ; Les *Missions Catholiques*, octobre 1884 ; MARNAS, *La Religion de Jésus ressuscitée au Japon dans la seconde moitié du XIXe siècle.*

japonaise païenne. Malgré l'abandon de nombreux temples secondaires, on compte encore 2.600 édifices religieux dans la cité. Les grands dignitaires ecclésiastiques résident à Kioto, et n'y sont certes pas isolés. En dépit des règlements divers qui, en diminuant les ressources matérielles des temples, ont eu pour conséquence la diminution du personnel qui vivait à l'ombre des pagodes, les bonzes peuplent encore cette métropole au nombre de 5000 au moins. Ils y ont une sorte de grand séminaire, bâti sur un plan très large, et qui ne compte pas moins de 80 à 90 élèves. D'autres centres importants ont des établissements de même genre. « Je ne puis, disait Mgr Midon, rendre la peine qu'on éprouve en visitant le nouveau temple qui s'élève actuellement à Kioto pour affirmer les convictions religieuses du peuple. Cet immense édifice où l'on prodigue ce que l'architecture nationale a de plus riche — dont les colonnes et les maîtresses poutres sont des pièces vraiment gigantesques, venues de fort loin, Dieu sait au prix de quels sacrifices comme dépense ou comme travail matériel — ne coûtera pas moins de quatre millions de francs ! On rencontre sur les chantiers des ouvriers venus d'assez loin parfois, pour travailler sans rétribution, un certain nombre de jours, à la construction du monument. Parmi les énormes câbles nécessaires en pareil cas, on en voit de tout noirs, uniquement tressés avec les cheveux de pauvres femmes, qui ont

pensé par cette offrande expier et mériter (1). »

En 1902, le temple de Hongwanji, à Kioto, lequel appartient à la secte la plus puissante du Bouddhisme, celle de Shinshu, était endetté de trois millions de *yen*, ce qui fait 7.500.000 francs. On peut juger par là des sommes d'argent qui vont aux bonzes. Il n'y en a pas qu'à Kioto. A Tokio, en 1884, la chrétienté d'Ogawamachi était encore perdue au milieu de plusieurs centaines de pagodes habitées par des milliers de bonzes.

En 1903 (2), lors de l'Exposition nationale d'Osaka, qui dura du 1er mars au 31 juillet, les Japonais ont voulu profiter de l'Exposition pour célébrer l'union de leur jeune civilisation avec le vieux Bouddhisme. Sans parler de la section des beaux-arts, où se reflétait un peu partout l'inspiration des doctrines de Bouddha, on a voulu consacrer, par un monument religieux durable, le souvenir de l'Exposition. Justement, celle-ci se tenait aux portes du grand temple de Tennoji, le sanctuaire le plus ancien du Bouddhisme japonais, bâti au VIe siècle de l'ère chrétienne, par le fameux prince Shotoku, que les bonzes du Japon ont parfois surnommé, avec un peu d'éxagération, leur « Constantin ». On décida donc de fondre, pour

(1) Rapport de Mgr Midon, vicaire apostolique du Japon central, dans le *Compte rendu des travaux de 1888*, de la Société des Missions-Étrangères.

(2) *Compte rendu de 1903*, p. 27-28.

le temple de Tennoji, une cloche colossale, la première du monde, disait-on. Cette cloche sonnerait l'ouverture de l'Exposition ; le jour de la consécration, environ 10.000 bonzes délégués par les diverses sectes bouddhistes devaient, parés de leurs ornements aux couleurs éclatantes, prendre part à la cérémonie, en présence d'une multitude innombrable de fidèles, accourus de tous les points du Japon. Le projet, on le voit, était beau. Il manqua à cause d'un accident arrivé au dernier moment à la fameuse cloche.

Dans les temples shintoïstes il n'y a rien qu'un grand miroir placé au milieu. En japonais le mot qui signifie « miroir » signifie aussi « exemple ». Le miroir est donc pour rappeler qu'il faut imiter l'exemple du héros que l'on vient honorer.

A présent, allons au temple du fameux Yéyasu, le persécuteur des chrétiens il y a deux cents ans. Nous sommes sur une esplanade magnifique qui domine et d'où l'on aperçoit tout Tokio. Une avenue de huit mètres de large, pavée en larges dalles de granit, va nous conduire au temple. L'entrée de l'avenue est masquée, comme celle de tous les lieux saints, même les plus modestes, par deux colonnes, placées une de chaque côté de l'entrée, et surmontées d'une double traverse au-dessus du chemin. La traverse est ornée, au lieu de guirlande, d'une corde énorme, à laquelle sont attachés une multitude de morceaux de papier flottant au vent : ce sont des hommages au dieu.

L'avenue est longue d'à peu près un demi-kilomètre. Nous sommes à l'ombre d'arbres séculaires assez semblables à nos platanes d'Europe. A droite et à gauche, à tous les quatre mètres, sont des colonnes de granit surmontées d'une lanterne également en granit, dans laquelle on place une lampe. Cette double ligne de colonnes et de lanternes de pierre, sous les grands arbres, est d'un effet splendide. Il faut ajouter que les Japonais s'entendent aux décorations et aux illuminations dix fois mieux que nous. Ce n'est pas assez dire qu'ils y sont habiles ; ils en sont fous.

Nous arrivons ainsi à la première enceinte, à la porte de la cour du temple. Avant d'entrer, un Japonais se purifie. A droite pour les hommes, à gauche pour les femmes, il y a deux grands bassins, ou auges de bronze, dans lesquelles l'eau se renouvelle sans cesse. C'est là qu'on se prépare à prier, en se lavant les mains et la bouche. A la porte extérieure des temples il y a ordinairement des gardiens. Souvent ce sont des statues de renards ; dans les grands temples ce sont des géants épouvantables. Ceux qui entrent se les rendent favorables en leur envoyant, à travers les barreaux de leur loge, des balles de papier mâché : ils en sont couverts de la tête aux pieds.

Sans leur permission nous entrons, et traversons la cour jusqu'au bas des degrés du temple. Ici on s'arrête ; personne n'entre. Tout est ouvert cependant, puisque trois murailles sur quatre

s'enlèvent tous les jours ; mais il n'y a que les bonzes qui passent les degrés. Les autres adorent d'en bas, de cette manière. Sous la couverture, au-dessus des degrés, est suspendu une espèce de gros grelot avec une corde. Comme le dieu est censé habiter dans la partie fermée du temple, c'est-à-dire dans un second bâtiment adossé au premier, de même grandeur, quand on vient adorer, il faut l'avertir. C'est pour cela que l'on commence par sonner le grelot, afin qu'il entende et qu'il vous écoute. Quand il n'y a pas de grelot, on fait tout simplement du bruit en frappant dans ses mains. L'adoration consiste à joindre les mains, à les mettre sur son front, et à faire trois fois la révérence. Sur les degrés est une caisse en forme de tronc où l'on jette son offrande, et tout est dit.

Même les Japonais qui méprisent les dieux ne manquent pas d'envoyer chaque mois quelque argent au temple. Et notez bien qu'il y a toujours du monde, non seulement ceux de la ville, mais des pèlerins qui viennent de toutes les parties du Japon. Ils arrivent à pied, seuls ou par bandes, chantant par les chemins et par les rues, toujours la même chose et sur le même ton, trouvant le respect et l'hospitalité partout.

Avant de revenir sur nos pas, ce serait le moment d'étudier l'architecture religieuse des Japonais. Je renonce à la décrire, à cause de la multitude et de la minutie des ornements. C'est un

travail et une richesse dont on se fait difficilement une idée. Ainsi, par exemple, autour de la cour du temple où nous sommes, comme ornement de la clôture, il y a une guirlande de fleurs et de fruits de plus de cent vingt mètres de long et de sept pouces de large. Elle est tout entière en bronze sculpté et doré. On peut par là se figurer le reste.

C'est une des raisons pour lesquelles les missionnaires ne peuvent prendre le style japonais pour bâtir des églises. Il faudrait trop d'argent, ou bien on ne ferait rien de convenable. Tandis qu'une église gothique en pierre, comme celle que Monseigneur Osouf a bâtie, est pour les Japonais le dernier degré de la splendeur. Ils ne se doutent pas que c'est une économie. Pourvu que les tremblements de terre la respectent ! C'est elle qui prêche le plus haut à Tokio, avec son clocher et ses deux cloches. Et puis, au milieu de ce quartier protestant où nous sommes (car nous demeurons dans la concession faite aux Européens, et parmi quatorze sectes protestantes et quarante ministres qui ont chacun leur petite école de doctrine), notre belle église où missionnaires et chrétiens se réunissent pour les solennités, est là comme une représentation visible à tous de l'unité de la seule vraie Église. Il n'y a que l'Église catholique où l'on soit réuni ainsi, dans la foi, dans l'obéissance et dans la charité.

Un autre caractère qui frappe dans l'architecture

des temples païens, c'est l'absence de tout beau idéal chez un peuple essentiellement artiste ; car les Japonais sculptent et peignent avec une finesse et une perfection de détails inimitable. Néanmoins toutes les figures qui décorent leurs temples ne sont que des monstres, des têtes hideuses, des démons grimaçants à faire reculer d'horreur. Mon Dieu ! qu'il y a loin d'ici aux portails de notre vieille cathédrale de Chartres ! Nos pères aussi y ont représenté Satan grimaçant et hideux, mais il fuit de l'église, mais il est sous les pieds des saints, parce que ainsi a fait le christianisme ; il a chassé le démon et l'a terrassé. En pays païen le démon est le maître. Voilà pourquoi il règne dans l'art, comme dans les âmes, et le défigure. Il se transforme pourtant quelquefois en ange de lumière. Cependant il n'a pas encore inspiré à ses adeptes la pensée de le peindre autrement que laid. Même quand ils l'adorent sous la forme d'une déesse séduisante, ils lui font par derrière une queue de serpent, parce qu'on n'oublie pas que c'est Satan qui a pris la figure d'une femme. Ah ! la cathédrale de Chartres ! Elle est belle quand on la voit tous les jours ! Mais qu'elle est plus belle encore quand on ne la voit plus qu'en souvenir !

Chaque temple est desservi par un bonze qui demeure à côté et vit des offrandes qu'on fait au temple, ou de l'argent qu'on lui donne, afin de prier pour les morts.

Chaque famille a son temple préféré où elle va adorer, et où elle se fait ensevelir. Avant de quitter les temples, un mot des cloches. Elles ne sont pas faites comme en Europe. Elles ont la forme de tonneaux longs, aussi larges d'un bout que de l'autre, et sans rebords. La plus grosse que j'aie vue a quatre mètres de long sur deux de large, et l'épaisseur du métal est de treize pouces. Elles sont ordinairement suspendues à l'écart, à une forte charpente tout près du sol, c'est-à-dire à un mètre ou deux. Pour les sonner on ne les met pas en mouvement, mais on les frappe avec une poutre suspendue avec des cordes, qui heurte en bout contre la cloche. Le son lourd et sourd est tout ce qu'on peut imaginer de plus lugubre. On croirait qu'il sort de l'enfer. Nos deux cloches au contraire, qui dansent dans leurs tours, sont joyeuses comme des voix du ciel. Il n'y a que notre voisin, le protestant, qui fasse le fâché, quand il passe au son de l'*Angelus*. Cela se comprend. Eux autres n'aiment ni la Sainte-Vierge, ni les cloches; mais les païens eux-mêmes sont contents de les entendre. Ils comprennent de suite que, honorant le *Mikado-Sama*, on ne peut pas s'empêcher de respecter sa mère (*Mikado* est le nom de l'Empereur et *Sama* signifie *Monseigneur*).

A présent, si vous ne craignez pas les morts, passons au cimetière. Il y en a un auprès de chaque temple. D'abord, quand un homme est mort, on le traite comme vivant tant qu'il est chez

lui. On le salue et on lui sert ses repas comme à l'ordinaire. Les cérémonies à remplir dans cette circonstance pour les parents et amis du défunt, sont quelque chose de très compliqué. Pour l'ensevelir, on le met dans une boîte carrée, assis sur les talons comme de son vivant. Pour le porter, on met deux cordes autour de la boîte : on passe un long bâton dans les cordes, et deux hommes le prennent ainsi sur leurs épaules. Quatre autres, deux de chaque côté, portent chacun un gros ballon de papier blanc au bout d'une perche. Le cortège marche très vite, et tous ceux qui accompagnent le mort crient de toutes leurs forces sur tous les tons. C'est pour remplacer les pleureurs d'autrefois.

La tombe est un trou carré. Selon les Bouddhistes, on pose dessus une pierre d'à peu près un mètre cube, surmontée d'une colonne carrée couverte d'inscriptions. Comme les tombes se touchent, un cimetière bouddhiste n'est pour ainsi dire qu'un bloc de pierre et une forêt de colonnes. Selon les Sinthoïstes, on élève sur la tombe un petit tertre, et l'on y plante un arbre qui devient sacré, parce que l'esprit du mort y réside. Chaque famille a son carré de terrain, entouré d'une haie de bois toujours vert, de sorte qu'un cimetière shintoïste ressemble à un jardin charmant.

Dans les cimetières, il y a toujours des puits (au Japon on trouve de l'eau partout, à quelques mètres sous terre). Voici pourquoi. Quand les parents vont visiter leurs morts, et ils y vont sou-

vent, ils ne manquent jamais de porter sur leur tombe un verre d'eau fraîche. Il y a même, dans le cimetière, des gardiens payés par les familles pour le faire tous les jours. La raison de cette pratique c'est que, dit-on, les âmes sont souvent apparues pour dire qu'elles avaient soif et qu'elles brûlaient.

Chaque année il y a la « fête des morts ». On s'y prépare par deux jours de jeûne. Le troisième jour, le 16 juillet, il y a congé en enfer. Le diable qui garde les âmes les laisse libres ; elles peuvent revenir parmi les vivants. Dans chaque maison on leur prépare un grand repas pour les recevoir. Le festin demeure servi six heures, et, le soir venu, on en met les restes sur une barque richement décorée et illuminée qu'on submerge au milieu de la mer ou de la rivière. Ce peuple si spirituel croit à la métempsycose. Beaucoup se reprocheraient comme un crime de tuer un animal vivant. J'en connais qui ne tuent que les puces et non pas les moustiques. Et pourtant ! Certaines sectes ne mangent même pas de poisson.

Les chrétiens sont enterrés comme en France, couchés tranquillement dans leur cercueil. Ils ont obtenu de pouvoir acheter un cimetière à part, et de se faire enterrer chrétiennement.

Une des émotions les plus douces que j'aie éprouvées, c'est en visitant la tombe de quelques chrétiens estimés de tous, au milieu d'un cimetière païen, dans un temps où la croix ne pouvait

pas encore faire distinguer leurs sépultures. Ils étaient perdus parmi les morts comme ils l'avaient été parmi les vivants ; mais on se reposait près d'eux avec bonheur. Si le signe du salut n'était pas debout encore sur leur tombe, parce que les païens ne le permettaient pas, du moins n'y avait-il pas de signes superstitieux. L'Esprit de Dieu avait passé là. Ceux-là étaient morts dans l'espérance d'une vie meilleure. Ils avaient laissé après eux sur la terre un parfum d'immortalité. Hélas! c'était, en ce temps, une faible compensation aux enfouissements cyniques qui se faisaient à Yokohama, parmi nos compatriotes, et qui indignaient les païens eux-mêmes. La foi et ses consolations passent à d'autres.

En voyant la différence tellement profonde qui existe entre les idées et les mœurs païennes et les nôtres, on se demande naturellement comment peuvent se faire les conversions. C'est un mystère dont Dieu a le secret. Vous parlez de la religion devant quatre personnes. Pas une n'est impressionnée comme l'autre. La première trouve que c'est absurde et s'irrite. On rencontre assez de ces possédés qui vous disent contre la tête avec une rage infernale : « Yaso » c'est-à-dire « Jésus » — pour que la prophétie s'accomplisse jusqu'au bout : « Vous serez haïs à cause de mon nom. » Le deuxième assistant qui vous écoute reste tout à fait indifférent et s'en va. Le troisième trouve que c'est une bonne chose, mais

il n'y voit qu'un système de plus entre les systèmes des hommes de bon sens. Il profite de ce que vous dites, juste comme quand il entend expliquer Confucius. Le quatrième seul a été frappé ; il a tout saisi comme d'un trait ; il ne sait pas encore la religion, mais il croit déjà. Il vous fera des questions empressées, jamais d'objections ; il trouve ce que vous lui dites très naturel ; et, en vous quittant, il s'en retourne heureux comme l'homme de l'Évangile qui a trouvé le trésor caché. La foi est absolument un don de Dieu. Cependant il faut dire que, pour l'ordinaire, ce sont des âmes naturellement honnêtes, généreuses et droites qui se convertissent, même avec des défauts considérables. Un de nos meilleurs catéchistes, ancien officier, était brave et franc comme son épée, avant d'être chrétien. Mais c'était un lion. Sa femme en tremblait. Aujourd'hui il n'est pas moins ardent qu'avant, seulement il est doux comme un agneau. Aussi sa brave femme ne se lasse-t-elle pas de répéter : « Oh mais ! à présent quelle différence ! »

A ce propos je puis bien lever un coin du voile sous lequel j'ai tenu caché jusqu'ici par réflexion le côté vilain des mœurs japonaises ou plutôt païennes, car c'est à peu près partout la même chose. La famille, au Japon, et le sort de la mère ne sont pas ce que l'on croit quand on a toujours vécu en pays chrétien. D'abord l'homme nourrit chez lui autant de femmes que sa fortune lui per-

met d'en avoir. Ceux qui ne peuvent en nourrir qu'une en changent à volonté (1). Néanmoins ce qui étonne le plus, ce n'est pas de voir l'immoralité et les misères honteuses, indicibles, qui en résultent. C'est de penser qu'il y a en pays chrétien des hommes capables de proposer le divorce comme un bien, comme un progrès. Est-ce possible ? Je n'irai pas plus loin, je vous scandaliserais inutilement.

Écoutez plutôt un exemple de ce que nous disions tout à l'heure, que la foi est un don de Dieu.

(1) On connaît le livre récent *Mariage et Union libre*, par M Georges Fonsegrive, 1 vol., chez Plon-Nourrit et Cie, Paris.

A la suite des polémiques qui ont récemment eu lieu à propos de l'*Élargissement du divorce*, proposé par les frères Margueritte, M. Georges Fonsegrive s'est proposé de résoudre la question du lien conjugal selon les méthodes rigoureuses de l'histoire et de la philosophie. Il demande d'abord à l'histoire ce qu'ont été, en fait, les *Institutions matrimoniales*, et il s'aperçoit que dans toutes les législations, sauf dans le catholicisme, le mariage a été considéré comme dissoluble ; il reconnaît en outre que, partout où le divorce est admis, c'est qu'on regarde le mariage comme contracté dans l'intérêt des conjoints ou des traditions de leur race ; seul, le catholicisme a nettement professé que le mariage avait pour but principalement l'enfant, la descendance, au lieu des parents et de l'ascendance, l'avenir au lieu du passé. — Venant alors à examiner en philosophe la *Constitution conjugale*, M. Georges Fonsegrive établit que, en vertu des lois naturelles, si le mariage n'avait pas pour but la descendance, il aurait perdu toute véritable raison d'être. Ce qui donne raison, par une conséquence forcée, à la législation qui condamne le divorce.

Nous sommes encore tout réjouis, et jusqu'au fond de l'âme, de la conversion inespérée, quoique longtemps attendue, d'un des meilleurs amis de la Mission, un des principaux employés au ministère de l'intérieur, noble homme s'il en fut jamais. Il connaissait la religion depuis quatorze ans. C'est lui qui reçut dans sa maison le premier missionnaire qui pût résider à Tokio. Mais il était du nombre de ceux qui trouvent la religion bonne, comme une magnifique philosophie, en un mot qui ont la science sans la foi.

Cependant, depuis deux ans à l'Assomption, son fils était chrétien. Ce charmant enfant de seize ans qui n'a probablement pas manqué à un seul de ses devoirs depuis son baptême, a appris le français avec les missionnaires en leur enseignant le japonais. C'est avec lui que j'ai commencé ; il est devenu tout à fait de la maison, et ne nous quitte plus. Son père, par amitié pour lui, et aussi par complaisance pour nous, promit enfin, pour la vingtième fois, de recevoir le baptême à Noël. Il subit son examen de catéchumène, assista à la messe tout le temps prescrit. Tout était préparé. Il avait même envoyé des fleurs à l'église pour orner l'autel. L'heure du baptême arrivée, les autres catéchumènes se présentent ; lui seul est absent. Il ne comprenait pas l'importance du baptême ; et, avec sa droiture, il trouvait au-dessous de lui de faire une pareille démarche par complaisance.

Nous en fûmes attristés, comme vous pensez bien, son fils beaucoup plus encore. Mais il ne se découragea pas ; il promit à la Sainte Vierge de la tourmenter jusqu'à ce qu'elle eût converti son père. La Bonne Mère dut sourire. Dans tous les cas, elle entendit ; et elle prépara au cher enfant une surprise comme elle a seule le secret d'en faire. Le soir de l'Assomption, quand il alla chez lui voir ses parents, la première nouvelle qu'il apprit de sa mère et de sa grand'mère encore païennes, c'est que le matin, sans rien dire, son père était allé à l'église se faire baptiser, le même jour que son fils deux ans auparavant. Tous deux en furent tellement heureux qu'ils passèrent la nuit à en causer ensemble.

« Comment se fait-il, dit aujourd'hui ce digne homme, que j'aie connu si longtemps la religion, répété tant de fois à mes amis qu'elle est bonne, avant de pouvoir me résoudre à la pratiquer ? J'en voyais bien la sagesse, je ne croyais pas en avoir besoin. Quel bonheur à présent ! Que je suis heureux ! » La vieille grand'mère, malgré son entêtement dans le Bouddhisme, suivra bientôt. Son petit-fils est en instance pour elle, auprès de la Sainte Vierge. Les plus enragées païennes deviennent les meilleures des converties, quand elles ont transporté une fois au Bon Dieu la confiance qu'elles avaient en leurs idoles.

Pourquoi ne pas rapprocher de ce haut fonctionnaire un pauvre homme amené, lui aussi, à

la foi par une voie plus extraordinaire encore ?

Dernièrement, se présente au Père, dans une maison où il faisait le catéchisme, un vieux païen, pauvrement mis, mais de bonne figure, qui salue en faisant le signe de la croix. C'était bien surprenant. Quant tout le monde se fut retiré, le Père le prit à part et lui dit :

— Est-ce que tu connais déjà la religion ?

— Non, je suis venu pour l'apprendre. Il y a vingt ans un homme de par là (c'est-à-dire d'Europe) m'a donné une croix à Yokohama, en me disant que c'était une bonne chose. Depuis je l'ai adorée avec mes idoles. Longtemps après, il y a peut-être dix ans, j'ai entendu, encore à Yokohama, un homme habillé comme vous, qui parlait des faux dieux, et qui disait des paroles si vraies, qu'en rentrant j'ai jeté tous mes *budzedam* (idoles) à la rivière. Je n'ai gardé que ma croix. Sans elle je me serais noyé. J'ai été si malheureux que j'aurais perdu courage, si je ne l'avais pas adorée. J'ai appris que vous faisiez l'instruction ici ; je suis venu l'entendre.

Le Père est allé chez lui. Il est en effet dans une misère extrême. Aujourd'hui même, un de mes grands séminaristes lui fait le catéchisme à domicile. Ils en ont ainsi une demi-douzaine, qu'ils préparent, pendant les vacances, au Baptême ou à la Première Communion.

D'autre part nos hôpitaux sont d'excellents asiles pour les conversions.

Dans le petit hôpital que les Sœurs de Saint-Maur entretiennent à quatre cents pas de leur maison de Tsukiji, pour les pauvres malades sans ressources, vingt-sept, dans le courant de 1899, soigneusement instruits et préparés, sont morts avec le baptême, et morts de manière « à faire envie », selon l'expression des survivants. Car, lorsque le Japonais a trouvé une planche pour passer de ce monde à l'autre, il ne se préoccupe plus de rien. Il croit en Dieu ; il s'en va le voir avec une confiance et une sérénité imperturbables.

Presque tous ces malades ont une histoire qui mériterait d'être racontée. En voici une un peu plus étrange que les autres. C'était à la fin de l'hiver de 1898. Un matin, par un temps froid et désagréable, arrive à la Mission, comme au hasard, un homme de trente-sept à trente-huit ans, poitrinaire très avancé, tenant à peine debout, grelottant de froid, et conduisant par la main une enfant de huit ans. « Je viens, dit-il, parce que je suis seul et que je n'ai plus rien. Le maître de la maison où je demeurais m'a mis à la porte. J'ai vendu mes habits et mes meubles pour payer mon loyer. Il me reste six *yen*, prenez-les : ce sera pour payer mon enterrement. Le médecin affirme que c'est fini, je n'ai plus que quinze jours à vivre. Permettez-moi de mourir chez vous, et faites-moi enterrer. »

(1) Rapport de M. Ligneul à Mgr Osouf, dans le *Compte rendu de 1899*, p. 21.

Il n'osait parler de sa fille ; mais il la regardait, le pauvre père, avec des yeux dans lesquels passait toute son âme. C'était plus qu'il n'en fallait pour être compris.

L'enfant fut reçue chez les Sœurs, à l'école, où elle est encore ; le père eut une place à l'hôpital ; les six *yen* furent mis en lieu sûr. Quand le digne homme se vit assuré que ni sa fille, ni lui ne manqueraient de rien, il ne voulut plus penser à autre chose qu'à se bien préparer pour quitter ce monde : ce qu'il fit en effet trois semaines après, comme un prédestiné. Il s'appelait Takahajhi.

En 1900, le même hôpital de Tsukiji (1) a continué d'être habituellement rempli de malades, et il y en a eu de toutes sortes. Voici, sur l'un d'eux de curieux détails. C'était un chrétien baptisé depuis treize ans. Entré dans l'Église pour une raison qui n'était pas la bonne, il n'y resta pas longtemps. Depuis son baptême, il n'avait entendu que six fois la messe. Cependant, quelles qu'aient été ses intentions premières, il paraît que sa conscience avait été au moins amorcée. Jamais, depuis ce temps, il n'a pu être complètement tranquille. L'âge et la maladie survenant, il s'est ressouvenu tout de bon, c'est-à-dire qu'il a capitulé. A son entrée à l'hôpital, la première fois que j'allai le voir, il fit semblant de dormir ; je fis semblant de croire

(1) *Compte rendu de 1900,* par Mgr Osouf, p. 14, d'après le rapport de M. Ligneul.

qu'il dormait, et ne lui dis rien. Le lendemain, il ouvrit les yeux; mais d'un signe de main, comme pour me donner sa bénédiction, il me fit entendre de passer outre. Le troisième jour, il était tout souriant. J'approchai. « Je suis bien malade, dit-il, (il était phtisique), mais j'ai deux maladies : et la pire n'est pas celle que vous voyez. » Puis frottant sa poitrine avec sa main : « Depuis deux jours, je fais l'inventaire de ce que j'ai là-dedans, je vous le raconterai demain, et ce n'est pas beau... »

Le jour suivant, en effet, il avait fait tirer à distance son compagnon de chambre. Au Japon, rien n'est plus facile que de transporter un malade. Il est couché sur un petit matelas, posé sur la natte du plancher ; il suffit de tirer ce lit pour le faire glisser d'un endroit à un autre. Quand je fus à portée de lui, contre toutes les habitudes japonaises, il me prit vigoureusement par la tête, et me mit furtivement dans l'oreille ce qui lui pesait le plus. Après cela, toujours comme s'il avait cherché quelque chose dans sa poitrine : « Il y a encore bien des endroits qui me font mal, ce sera pour une autre fois. » Il s'y reprit, dès le lendemain ; puis, quand tout fut sorti : « A présent, dit-il, c'est fini. Je vais mourir, c'est certain ; mais, au moins, je vais mourir guéri. » Puis il s'est mis à préparer son plaidoyer pour quand il paraîtrait devant Dieu : « Il ne serait pas fier, disait-il, il n'y avait pas de quoi ; mais enfin, à force de se faire petit, il espérait s'en tirer. »

Mais s'il est très beau de purifier et de réparer une vie, il vaut mieux encore la préparer et la préserver. On a dit en France : « Qui a l'enseignement a l'avenir. » Aussi, partout où ils le peuvent, les missionnaires prolongent leur action directe par les maisons catholiques d'éducation.

Les Frères de Marie, les Marianites français, ont de beaux établissements pour jeunes gens, à Tokio, Yokohama, Nagasaki et Osaka. Leur réputation est hors de pair. En 1902, un des professeurs les plus en vue de Tokio, disait à Mgr Mugabure : « Nous avons beau faire, nous n'arriverons jamais à la hauteur de ces Messieurs de l'École de l'Étoile du Matin. Sans parler des aptitudes toutes particulières qu'ils ont pour enseigner les jeunes gens, leur dévouement aux élèves est une chose que nous ne saurions imiter. Aussi je n'ai pas hésité à leur confier deux de mes garçons (1). »

En 1903, le collège des Marianites à Tokio comptait 276 élèves, et celui de Yokohama 106.

Mais il faut être au Japon, pour comprendre combien il est difficile d'avoir une école appropriée à l'éducation des jeunes filles japonaises, surtout un internat tenu par une communauté européenne. Ce sont deux mondes tout à fait différents, enfermés et mêlés dans la même enceinte, attendu que rien ne se dit ni ne se fait dans une maison au Japon, comme dans une communauté française. Le pro-

(1) *Compte rendu de 1902*, p. 18.

blème à résoudre est celui-ci : que la communauté, pour se maintenir, vive de sa vie propre, suivant ses règles et ses usages particuliers (1) ; que les Japonaises, de leur côté, soient élevées selon les coutumes et les usages de leur pays, puisqu'elles doivent y vivre ; et qu'entre elles et la communauté les rapports soient tels, qu'au contact des Religieuses elles deviennent chrétiennes sans cesser d'être Japonaises. En spéculation, rien de si simple ; en pratique, rien de plus compliqué.

En vue d'obtenir ce résultat tant désiré, les Dames de Saint-Maur, après une expérience déjà longue, ont fait preuve, dans ces derniers temps surtout, d'une abnégation admirable. Et, comme il devait arriver, elles en sont récompensées, dès maintenant, par les plus heureux effets. Leurs élèves formées en vue de l'avenir répondent chaque jour de mieux en mieux à leurs soins. Une nouvelle œuvre entreprise, en 1899, par ces Dames, a été l'ouverture, à Tokio, d'un *Cours de langues et arts* pour les personnes de la meilleure société japonaise, qui ont absolument besoin désormais de ce complément d'éducation européenne.

Le premier résultat, pour ces Dames, a été la satisfaction de faire, dans le même pays, la découverte d'un autre peuple. En effet, les personnes

(1) D'après le *Compte rendu de 1899* par Mgr Osouf, p. 17, et le *Rapport de M. Ligneul*, aumônier des Dames de Saint-Maur, à Tokio.

de cette condition n'ont à peu près rien de commun avec celles qui remplissent les orphelinats. La jeune fille ou la jeune dame japonaise bien élevée est tout ce que l'on peut imaginer de plus poli, de plus délicat, modeste, distingué. Malheureusement elle est en général d'une excessive timidité. Ce que les Japonais désirent, c'est qu'on donne à leurs femmes les connaissances et la fermeté dont elles ont besoin, mais sans toucher à leurs autres vertus. Cette difficile *Œuvre d'art* exige, de la part des maîtresses, beaucoup de qualités, surtout du tact et de la patience. Les débuts ne pouvaient être que lents et laborieux, en même temps que coûteux. Mais les résultats déjà obtenus sont fort consolants et encourageants.

Quant aux Sœurs de Saint-Paul de Chartres, elles continuent de diriger, toujours avec le même dévouement, leurs différentes œuvres : pensionnat, externat, orphelinat, pharmacie. Malgré les nouvelles lois scolaires, qui ne sont certes pas en faveur des écoles libres, le nombre des élèves ne cesse d'augmenter. Et le jour où les Japonais comprendront mieux encore que, pour les jeunes filles surtout, l'instruction doit le céder à l'éducation, ce jour-là, ils n'en apprécieront que mieux les maisons qui donnent à la fois et une instruction solide et une éducation sérieuse. En 1902, pour la première fois depuis que les Sœurs de Saint-Paul sont installées au Japon, une Assistante de la Supérieure générale est venue visiter leurs mai-

sons, et se rendre compte du bien opéré et des moyens à employer pour l'accroître encore. L'expérience acquise a permis d'établir des règlements précis pour le noviciat, le pensionnat etc...

Mgr Osouf a dit combien il était reconnaissant aux supérieures des communautés qui accordent leur précieux concours pour les œuvres du Japon, de vouloir bien députer ainsi une Mère visitatrice qui étudie sur place la situation et les besoins particuliers de leurs maisons. Le Japon, encore une fois, est tellement différent de nos pays d'Europe, qu'il faut au moins y passer pour se faire une juste idée de ce qu'il réclame. La visite que la Révérende Mère Saint-Henri a faite, il y a quelques années, aux maisons de la communauté du Saint-Enfant Jésus, a été pour elles une vraie bénédiction. Il en a été de même pour les Sœurs de Saint-Paul de Chartres de celle que leur a faite la Révérende Mère Célina, dans leurs maisons de Tokio, Niigata, Yatsushiro, Morioka, Sendaï et Hakodaté.

Ainsi chaque année marque un progrès sensible vers la réalisation de cette idée fort simple : élever des Japonaises qui soient bien chrétiennes, et qui puissent vivre librement de l'éducation qu'elles ont reçue. Les maîtresses européennes comprennent, de plus en plus clairement, que là est le but à atteindre, et les enfants, à mesure qu'elles

(1) *Compte rendu de 1902*, p. 18 — et Rapport de M. Ligneul.

pensent à leur avenir, s'y préparent avec une ardeur et une émulation admirables. Au milieu des innombrables écoles qui les entourent, celles de nos religieuses sont assurément le « petit troupeau », mais plein de courage et de confiance. D'un autre côté, les cours de langues étrangères et de beaux-arts que ces Dames donnent, à des heures spéciales, font tomber chaque jour quelque préjugé, et l'estime de notre sainte religion pénètre peu à peu dans le monde japonais. C'est le temps et le lieu de rappeler le mot de saint Paul : « Dieu ne m'a pas envoyé baptiser, mais évangéliser. » Or, c'est surtout par l'exemple d'une vertu intelligente que les hommes de tous les pays apprennent à aimer la vérité et à la chercher.

En 1903, les Dames de Saint-Maur ont ouvert encore dans la ville de Shizuoka, un bel établissement destiné aux jeunes filles qui veulent étudier les langues étrangères et les arts libéraux. Le secrétaire général de la préfecture, remplaçant le préfet, le maire de la ville, l'inspecteur général des écoles du département, quelques conseillers municipaux, un médecin très en vue, assistaient à l'inauguration (1).

D'ailleurs, en ce moment, pour la réforme de la famille, tous les hommes sérieux au Japon, même parmi les païens, font les plus grands efforts. Pour ma part, j'ai déjà publié sur ce su-

(1) *Compte rendu de 1903*, p. 12 — Rapport de M. Ligneul.

jet deux volumes. Des Revues fondées dans ce but m'ont demandé plusieurs fois des articles, surtout des exemples et des monographies. C'est par les effets de la religion qu'ils l'estiment, plus que par les raisonnements. Ils ont tout entendu et ne croient plus les paroles. Ils veulent des faits. Ce qui touche à la vie domestique est ce qui les frappe davantage, parce que l'expérience leur apprend trop tous les jours que le bonheur ou le malheur de chacun est dans sa maison (1).

(1) Lettre de Tokio, 20 mai 1902.

CHAPITRE V

LES PROCÉDÉS MODERNES D'ÉVANGÉLISATION AU JAPON

LES CONFÉRENCES ET LA PRESSE

De 1880 à 1892. — La Société Franco-Japonaise de langue française. — Le Catéchisme et l'Évangile chez l'Impératrice. — Baptême de la fille du Ministre de la Justice. — Dans la chambre du Missionnaire. — Le conférencier Asarouca. — Le *Moniteur universel catholique* ou le *Soldat de Dieu*. — Le Préfet de Chiba et Fénelon. — Traduction de l'Évangile en japonais. — Une bibliothèque de Mission. — De 1893 à 1904. — M. Inoue Tetsujiro. — La Presse au Japon en 1892. — La censure japonaise. — Les livres de M. Ligneul. — Le *Tentchijin*. — La réfutation de M. Inoue. — Bibliothèque française. — Le « travail silencieux ». — Les ouvrages de M. Drouart de Lézey. — Un « Mystère » au Japon. — Le « Japon Mail » et l'œuvre de M. Ligneul. — Les Conférences de M. Ligneul et du P. Maeda à la Société Impériale d'Éducation et à l'Université de Tokio — L'Introduction à l'Évangile en japonais. — L'Œuvre des Étudiants japonais. — L'Association des Amis Catholiques.

Il est devenu banal en France de dire que l'œuvre principale de la propagation et de la dé-

fense de la foi au temps présent, c'est la Presse. Il en est de même dans les pays de civilisation raffinée et de curiosité ardente comme le Japon.

Mgr Hacquard, vicaire apostolique du Sahara et du Soudan, écrivant de Tombouctou, le 11 juin 1900, au sujet de la belle vie d'un évêque japonais (1), exprimait son antipathie pour certaines biographies de missionnaires dites *intéressantes* ou *pittoresques*. « On y parle surtout, disait-il, de courses en forêt, de pirogues chavirées, de rencontres de fauves, de nuits à la belle étoile, de déjeuners absents, tout cela entrelardé, pour la couleur locale, de quelques conversions en masse que rien n'annonçait. Après avoir lu ces récits dictés par une âme qui ne comprenait rien à la vie apostolique, on les résumerait en disant : « Quel aimable original ! » ou bien : « Le pauvre homme, en a-t-il vu ! » Ce type de missionnaire, si, par malheur, il existait ailleurs que dans ces inventions maladroites, serait celui d'un innocent Robinson chrétien. »

Ce qu'il faut au Japon, ce sont plutôt des apologistes. Par l'enseignement public, tous les systèmes des deux mondes sont popularisés en même temps. Tokio, sous ce rapport, rappelle absolument Alexandrie et ses écoles. Il lui faut des Origène (2).

Aussi il est intéressant de suivre, pendant plus-

(1) *Mgr Midon*, p. XI.

(2) Lettre de M. Ligneul, datée de Tokio, 3 décembre 1902.

de vingt ans, les efforts soutenus et méthodiques de la Mission de Tokio, pour atteindre par la presse, par les journaux, par les ouvrages imprimés, par les conférences de toutes sortes, les intelligences japonaises.

A partir de mai 1881, la Mission du Japon septentrional publie, deux fois par semaine, le *Moniteur universel catholique*. La même année, elle fait paraître aussi un nouveau Catéchisme japonais, plus complet que l'ancien ; une *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, en quatre volumes ; puis divers opuscules : l'*Introduction à la religion chrétienne*, la *Vie de la Sainte-Vierge*, la *Vie des Martyrs japonais*, les *Sacrements expliqués*. En même temps s'ouvrait, à Tokio, une école centrale de Catéchistes, œuvre capitale (1). Puis voici qu'il se fonde une *Société pour l'enseignement de la langue française*. Immédiatement les missionnaires y prennent place.

M. Ligneul écrit de Tokio, le 13 octobre 1881 : « Les nouvelles qui viennent tous les quinze jours de France font passer un nuage de plus en plus noir dans notre beau ciel du Japon. C'est une tristesse qui surpasse toutes les autres, de penser que chez les infidèles, et sous le règne de ceux-mêmes qui emprisonnaient les chrétiens il y a douze ans, nous sommes cent fois plus tranquilles et plus libres que nos confrères dans le pays le plus chrétien.

(1) *Mgr Midon*, p. 203.

Cependant, au Japon aussi, il y a des ennemis du bien. Vous me demandez des nouvelles de notre *Société Franco-Japonaise pour l'enseignement de la langue française*; vous croyez à distance qu'il n'en faut pas plus pour la conversion de tout le Japon. S'il n'y avait au Japon que des Japonais, des païens, le bien y serait relativement facile. Mais il y a des Européens baptisés, et c'est là ce qui rend le salut des autres presque impossible. Les jeunes gens de notre Société, quoique bien disposés, ne peuvent, ou presque pas, aboutir, sous le rapport religieux, à autre chose qu'au doute.

Cependant ils aiment le missionnaire. Ils ne le rencontrent pas dans la rue sans le saluer, et lui donner une poignée de main à la française. Mais à côté de lui, il y a leurs professeurs officiels envoyés par les gouvernements d'Europe, et payés par celui du Japon : hommes habiles, considérés extérieurement. Quoique j'aie toujours eu horreur de la médisance, surtout par écrit, il y a pourtant des choses qu'il faut dire. L'un fait tout haut profession d'être athée et matérialiste. Un autre est un malheureux prêtre apostat, venu jusqu'ici cacher son malheur, et tous ses élèves le connaissent comme tel.

Quand la Société fut solennellement inaugurée, en 1881, il y eut beaucoup de monde : plus de six cents Japonais des plus haut placés, deux ministres, et un prince de la famille de l'Empereur.

Le premier discours fut prononcé en français, avec traduction en japonais, par un ministre plénipotentiaire européen qui n'est pas celui de France. Son discours commençait ainsi : « Messieurs, dans nos pays d'Occident, nous faisons profession d'adorer les femmes... » Le reste était pareil. Parlant des gloires de la France et de la langue française, il ne leur trouva d'autre mérite que d'avoir produit le Code Napoléon (1) et le système métrique. Après lui, un légiste français vraiment remarquable fit l'histoire de l'économie politique ; il fut amené par la force des choses à constater que le fait le plus important à ce point de vue a été l'apparition du christianisme. Il développa magnifiquement l'influence sociale de la religion. C'était un triomphe. Non : pas si vite. Une partie de nos compatriotes protestèrent en s'agitant ; et, comme l'orateur continuait avec autorité, ils se retirèrent avec éclat. Le ministre dont j'ai parlé dit tout haut : « Je suis libéral et franc-maçon ; je n'entends pas qu'on parle ainsi du christianisme en ma présence. »

Les Japonais étaient déconcertés. Sous l'influence d'un homme bien intentionné, je crois, mais

(1) Les Japonais se flattent toujours d'apprécier la législation française. Le 21 mars 1904, le Collège législatif impérial de Tokio célébrait, en présence du ministre de France, M. Harmand, le centenaire de la promulgation du Code civil français, et envoyait, par câble, une adresse de félicitations au Président de la République.

malheureux, un certain nombre d'associés demandèrent qu'on votât un article à ajouter au règlement, pour empêcher que dorénavant on ne dît un mot qui pût froisser les convictions politiques ou religieuses de qui que ce fût. Un grand nombre de Japonais combattirent cette proposition. Ils attendaient avec impatience ce que dirait le missionnaire dans un pareil sujet. Après avoir résumé leurs raisons, je finis par ces paroles : « La cause de la religion est une cause personnelle pour nous. Tout ce qui la touche nous atteint. Or il y a une chose qu'il faut que vous sachiez : c'est que nous ne sommes pas venus ici pour faire fortune, ni chercher de la renommée. Nous sommes venus continuer l'œuvre et les traditions des premiers qui furent envoyés, et qui s'estimaient trop heureux d'avoir quelque chose à souffrir pour Celui qu'ils prêchaient. Si, dans l'intention de quelques-uns, cette proposition est un soufflet de plus donné au christianisme, moi aussi, messieurs, je suis heureux et fier d'être debout au milieu de vous pour le recevoir. »

La proposition fut rejetée, et je fus prié, séance tenante, de faire la prochaine conférence. Je l'ai faite, et plusieurs autres depuis. Mais on sent qu'il faut aller doucement sur un pareil terrain. Avant que de pouvoir espérer des résultats vraiment utiles, que de difficultés à faire tomber ou à surmonter ! Quand saint Paul écrivait : « Une grande porte m'est ouverte », il songeait à la diffi-

culté de l'entreprise, et demandait d'instantes prières. Il n'y a plus de saint Paul, hélas ! et il y a toujours des païens à convertir, et le démon à vaincre. En résumé, ce qu'a produit jusqu'ici notre *Société Franco-Japonaise* est peu de chose, comme résultats à enregistrer. C'est beaucoup cependant comme préparation au bien à venir, ou comme obstacle apporté au mal qui en serait sorti sans notre présence et notre concours.

J'allais oublier mon poitrinaire de la traversée. Le pauvre enfant avait fini par ne plus me quitter. Il goûtait bien les consolations du christianisme dans le triste état où il se trouvait. Malheureusement il a fallu nous séparer trop tôt. Il est allé dans le midi du Japon passer l'hiver. Depuis, j'ai su qu'il allait très mal. Il doit être mort, sans baptême probablement. Puisse-t-il au moins l'avoir désiré avant de mourir ! Car il savait bien la religion ; seulement pour lui ce n'était qu'une doctrine humaine plus sage que les autres. Il n'avait pas la foi. »

« Si j'avais su venir au Japon, écrit le même missionnaire, le 5 janvier 1882, je me serais muni en France de tous les diplômes auxquels j'aurais pu prétendre. Ma tâche en serait beaucoup plus facile auprès de ma jeunesse lettrée et savante. J'aurais eu tout de suite par mes titres une autorité scientifique que je suis obligé d'acquérir tous les jours.

Du côté de notre *Société de langue française*, il y a, on peut dire, un grand pas de fait. Nos

compatriotes ont tout mis en œuvre pour en faire chasser les missionnaires. Les Japonais païens nous ont défendus au nom de la justice, parce que notre profession n'est pas une faute contre les règles de la Société. Depuis lors, les principaux parmi les Japonais ont rompu avec les Européens, et plusieurs ont déjà pris le chemin de la Mission. De mon côté, après plusieurs conférences sur la langue et la littérature françaises, dans lesquelles je n'avais fait que prendre position auprès des Japonais, et forcé les Européens à se taire, j'en ai risqué dernièrement une sur « l'Introduction à la Philosophie ». Le mauvais journal français de Yokohama, en voyant ce titre sur les cartes d'invitation, a crié naturellement à l'absurde, promettant pour bientôt un compte rendu intéressant. Le compte rendu n'est pas venu ; et les Japonais ont répondu en me priant de continuer, et de leur indiquer une philosophie écrite en français, qu'ils puissent avoir entre les mains, afin de mieux profiter des conférences. Que Dieu nous assiste ! Une imprudence compromettrait tout.

Les Japonais de cette Société aiment beaucoup les missionnaires. Presque pas un ne nous rencontre dans la rue sans nous saluer, et nous adresser la parole. Ensuite je calomnierais nos compatriotes, si je n'y faisais pas d'exception. Il y en a, et de très honorables. Les Japonais ne sont pas les derniers à les remarquer. Ils ont constaté depuis longtemps que tous les hommes de bien,

ceux qu'ils estiment, parmi les Européens, ont tous de la religion, ou du moins la respectent, et sont les amis des missionnaires. C'est ce qui les rapproche le plus de nous. Notre Société compte actuellement deux cent dix membres, dont quarante Européens et l'élite de la jeunesse japonaise..... »

*
* *

Puis voici de nouvelles intrigues. Le vent secoue l'arbre. Des branches tombent, pendant que d'autres prennent de la force. Et M. Ligneul écrit au commencement de 1883 : « Deux pensionnaires, un jeune prince et son ami, qui demeurent ici pour apprendre le français, en récréation, avant d'aller en France, se sont emparés de votre lettre, pour la lire et la faire lire. Elle n'a pas encore fini son tour. Tous ces païens, plus ou moins disposés pour nous, y verront les sentiments que la religion inspire. Devant leurs professeurs aussi, ce ne sera pas mauvais.

La religion fait ici des progrès bien consolants. Visiblement Dieu fait son œuvre. Notre grand souci est, de notre côté au moins, de n'y pas mettre d'obstacles. Vous demandez des nouvelles. Il y a eu cent quarante-six baptêmes à Tokio, à Noël. Parmi les baptisés la fille du Ministre de la Justice, mariée aussitôt après avec un prince, chrétien depuis

Pâques. Par un ami, le catéchisme et l'Évangile sont chez l'Impératrice qui les désirait, et le gouvernement japonais, *motu proprio*, a décoré le Père Evrard, interprète de la légation de France.

La *Société de langue française* est presque dissoute. Les conférences interrompues au siège de la Société se font maintenant dans ma chambre. Pas encore un chrétien : mais les idées chrétiennes font leur chemin. Une quarantaine de ces jeunes employés sont vraiment bons et raisonnables. Le principal dans cette Société, et mon meilleur ami, vient d'être nommé secrétaire-interprète de la légation du Japon à Paris. Il aime les missionnaires comme s'il les avait toujours connus. »

Au 8 juillet 1883, les conférences de la *Société de langue française* continuent dans la chambre du missionnaire, avec six professeurs du gouvernement, seuls restés fidèles. « Ils savent bien, écrit M. Ligneul, que nous avons la vérité, mais le temps n'est pas encore venu pour eux de l'embrasser. Cette classe de jeunes gens et de lettrés est une terre ingrate du reste. Convaincre l'esprit et le réduire au silence est un travail facile, mais le Bon Dieu n'a jamais permis que personne pût dire : « Ce néophyte, c'est moi qui l'ai converti. »

Nous ne sommes pas cependant sans consolations. A Tokio, il y a eu, comme l'an dernier, une bonne centaine de baptêmes, à Pâques ; environ cinq cent cinquante dans l'année, et mille dans la Mission. Un des missionnaires qui parcourent

le pays a fait dans une seule tournée soixante-quatorze baptêmes. Le même reçoit aujourd'hui l'abjuration de vingt-quatre schismatiques Russes, revenus à la foi. Heureusement, en vertu de la communion des saints, le travail de l'un est le travail de tous, et les succès de chacun sont la joie de tous. Le vrai bonheur de la vie en mission, c'est le travail et la charité. »

Le mouvement des Conférences reprend et même se généralise. Et Mgr Osouf dans le *Compte rendu de 1884* (1), s'exprime ainsi : « C'est Louis Asarouca, riche chrétien, ancien conseiller général et inspecteur des écoles, qui a eu l'initiative des conférences publiques inaugurées en mai dernier, dans la Mission de Tokio, en faveur des savants et des fonctionnaires du gouvernement. Ceux-ci croiraient s'abaisser en venant étudier la religion à la Mission, mais ils se rendent volontiers à une réunion où l'on parle science, et où l'on paie. Le progrès par la religion, tel est notre programme. Cinq ou six orateurs se succèdent à la tribune. Pendant la séance qui dure trois heures, ils développent leurs thèses, et sont applaudis ou hués, absolument comme à la Chambre des Députés. Les mots « oui » et « non », un peu défigurés, ont même passé dans la langue japonaise.

Lors de notre première séance, la salle contenait près de cinq cents personnes. En cette circons-

(1) P. 15.

tance, Louis Asarouca a paru au premier rang, et les jaloux, qui n'ont pas voulu reconnaître son succès, ont du moins fait l'éloge de son talent.

Le Père Mugabure (1) était ce jour-là, lui aussi, au nombre des orateurs. Il a parlé sur l'unité de l'espèce humaine. Tout l'auditoire l'a applaudi. Ces bons Japonais avaient l'air d'être étonnés qu'on pût parler leur langue avec un entrain, une élégance et une pureté d'accent, difficiles à rencontrer même chez eux. »

Toutefois, il faut du temps avant que l'opinion publique et le niveau moral en soient au point que la classe des fonctionnaires et des gens instruits embrassent la religion par convenance, ou du moins sans respect humain. Le peuple est libre de suivre sa conscience. Mais tous ces hommes connus sont absolument esclaves les uns des autres et de l'opinion. « Cependant, écrit M. Ligneul, de Sendaï, le 20 août 1884, le chemin parcouru durant ces dernières années est considérable, si l'on regarde le point de départ. Aujourd'hui, tous les grands journaux de Tokio demandent comme un droit la liberté religieuse écrite dans la loi. Nous l'avons en fait ; mais le peuple craint toujours les lois existantes, et les fonctionnaires sont tenus à des pratiques superstitieuses qui leur rendent la religion impossible. Avant un an, s'il

(1) Devenu, en 1902, coadjuteur de Mgr Osouf, archevêque de Tokio.

plaît à Dieu, nous aurons la liberté complète, légale, et nos chrétiens pleine sécurité. Mon Dieu, que votre règne arrive! Priez pour mon salut et celui des bons Japonais. Malgré bien des vices, puisqu'ils sont païens, quel peuple intéressant, et que de bien ici en espérance ! »

« En 1885 (1), écrit Mgr Osouf, au Séminaire, outre la formation des élèves, M. Ligneul s'occupe, avec l'aide de deux ou trois lettrés, de la composition des livres de religion, et de la rédaction du *Journal de la Mission* ou *Moniteur universel catholique*. Le cadre de ce journal s'est peu à peu notablement élargi, et dorénavant sa publication peut être considérée comme une véritable prédication écrite. Les nouvelles y sont rejetées au second plan, et la première place y est réservée aux articles de fond, à la polémique, et aux vies des Saints, précieux matériaux destinés à être réunis plus tard en volumes. »

Et voici qu'entre confrères en journalisme des relations s'établissent, dont quelques-unes particulièrement significatives : « Dernièrement, écrit M. Ligneul, j'ai reçu ici une visite intéressante : celle du premier fonctionnaire de la préfecture de Chiba, à douze lieues de Tokio. Ce remarquable homme sait le français, s'occupe de sciences naturelles et de philosophie. Sa femme, ancienne institutrice de l'Impératrice, connaît l'anglais et le

(1) *Compte rendu de 1885*, p. 26.

chinois. Le missionnaire qui visite ce district a souvent été invité chez lui à l'européenne. Enfin c'est un ami de la religion, autant qu'un serviteur intelligent de son pays.

Il y a quelques mois, grâce à son intervention, les chrétiens de l'endroit ont pu faire parvenir des livres de doctrine à deux prisonniers qui en demandaient. Le premier, condamné à mort pour cinq homicides, ne savait pas lire. L'autre, innocent, savait lire, et tous deux voulaient se convertir de compagnie. Ils s'instruisirent donc, ou plutôt l'un instruisit l'autre. Le coupable fut baptisé, et il mourut en saint larron et brigand qu'il était ; l'autre fut relâché et vint ici, à Tokio, recevoir le baptême. Cette conversion et cette mort ont fait une impression telle que les employés et les prisonniers ont regardé ce changement comme un miracle. Ce qui est vrai.

Alors le brave fonctionnaire en question me racontait ce qu'il avait fait la semaine précédente. Il a écrit plusieurs articles dans les grands journaux pour montrer l'influence de la religion, et il a adressé une supplique au gouvernement pour obtenir que les catéchistes *puissent librement pénétrer dans les prisons*. Remarquez que c'est un païen. Il a lu, l'an passé, le livre de l'*Existence de Dieu* par Fénelon. Il sait la religion, mais il est encore dehors. Les éminents services qu'il a rendus en maintes circonstances devaient lui obtenir promptement miséricorde. Il est reparti d'ici après avoir

demandé le baptême pour lui et pour sa femme, pour la fin de cet été.

Une petite nouvelle qui vous fera plaisir : nous avons un journal mensuel dans la Mission pour fournir aux chrétiens et aux catéchistes les explications et les réponses sur la religion, car les difficultés sont immenses. Nous l'avons appelé le *Soldat de Dieu*. Il paraît avec la permission de la police, sans ombre d'opposition pour l'empêcher. Et la liberté n'est pas écrite dans la loi du pays... »

En 1887, nous voyons Mgr Osouf demander à plusieurs de ses prêtres une traduction de l'Évangile en japonais (1).

En 1891, le 14 février, M. Ligneul relevant à peine d'une très grave maladie, de laquelle la sainte Vierge et l'Extrême-Onction l'ont guéri, au point que la cessation de tout mal a été à peu près instantanée, et que « le sacrement des mourants parut être pour notre cher confrère, écrit Mgr Osouf, une sorte de résurrection, reprend, avec l'ardeur qui le caractérise, tous ses travaux ordinaires. » Il écrit en France à un ami : « Vous me demandez comment vous pourriez m'être utile. De beaucoup de manières. Je vous serais bien reconnaissant si vous pouviez m'envoyer par la poste, le livre du P. Marin de Boylesve : *Plan d'études et de lectures*. La *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ* par l'abbé Fouard, et la *Vie de*

(1) *Mgr Midon*, p. 234.

la sainte Vierge par Lecanu, me serviraient pour un long travail sur la Religion commencé depuis plusieurs années, et que je dois continuer, si je vis. Le *Plan d'études* m'aidera pour compléter une bibliothèque de la Mission, car ici il faut beaucoup de livres. Mieux vaudrait encore une compagnie de savants tout préparés, car le temps manque pour étudier. »

En 1891 et 1892 (1), le journal japonais publié par la Mission depuis un certain nombre d'années, est confié à M. Drouart de Lézey qui en a la direction et y apporte le plus grand zèle. Ce journal contenant des articles religieux, scientifiques, historiques etc..., a principalement pour but de porter quelque connaissance de la religion chrétienne à des hommes qui ne viennent pas chez les missionnaires ou dans leurs chapelles.

« Une feuille catholique, écrit Mgr Osouf, s'impose d'ailleurs d'autant plus dans ce pays, que la presse est pour le schisme et l'hérésie, autour de nous, un grand moyen d'action. Il n'est pas possible de le leur abandonner exclusivement, sans essayer d'en profiter comme eux. En cela nous ne faisons que suivre les avis et les instructions données à tous par le Souverain Pontife, notre guide à tous égards (2). Notre modeste journal ne passe pas

(1) *Compte rendu de 1891*, p. 34-35. — *Compte rendu de 1892*, p. 26.

(2) A Osaka, un journal bi-mensuel *le Koye* (*la Voix*) fut également commencé par Mgr Midon, en février 1891, pour

inaperçu parmi les autres journaux. Une quinzaine de ceux-ci ont déjà demandé à échanger avec lui leurs feuilles respectives, et plusieurs de ses articles ont été reproduits dans de grands journaux de Tokio. »

*
* *

En 1893, une nouvelle phase s'ouvre pour l'apologétique chrétienne à Tokio. C'est la nécessité de l'apostolat par le livre contre le livre. Et voici ce qu'écrit Mgr Osouf, le 2 octobre 1893 (1) : « Les comptes rendus antérieurs ont maintes fois signalé, parmi les difficultés que rencontre le catholicisme au Japon, l'antagonisme des sectes dissidentes, hérétiques ou schismatiques, et la haine toujours active des bonzes. Ces dernières années, les agitations politiques du pays et l'aversion pour l'étranger qui s'est sensiblement ravivée, au moins dans une partie assez considérable de la population, sont venues à leur tour paralyser les efforts, et ralentir notablement les succès de tous les propagateurs du christianisme, catholiques ou autres. Mais voici qu'un nouvel ennemi, qui s'était encore peu montré jusqu'ici dans

lutter contre l'invasion et l'influence de la presse hérétique. Il renfermait des articles de fond sur notre sainte religion, des articles de controverse, et des nouvelles intéressantes des divers postes. On le tirait à 300 numéros. (Mgr *Midon*, p. 314.)

(1) *Compte rendu de 1893*, p. 38-41.

ce pays, vient d'y entrer ouvertement en campagne contre le christianisme : c'est la Presse.

M. Ligneul s'occupant de rédiger une réfutation d'une brochure déjà trop fameuse qui a paru cette année, je lui ai demandé une analyse de cette brochure, pour en donner au moins une idée dans ce compte rendu. A cette simple analyse le cher confrère a ajouté quelques considérations, qui me paraissent jeter un tel jour sur la nouvelle situation qui nous est faite au Japon, que je ne résiste pas au désir de les consigner également.

Le grand moyen, écrit donc M. Ligneul, le principal moyen employé par les sectaires et les ennemis de tout caractère et de toute nuance, contre la propagation du christianisme, c'est la Presse. La presse, voilà qu'elle est aujourd'hui, ici autant au moins qu'en Europe, la véritable puissance. Tout le monde lit, et chacun, surtout depuis que la forme du gouvernement est devenue constitutionnelle, a plus que jamais la prétention de se rendre compte et de juger de tout par lui-même.

L'événement de l'année, en ce genre, du côté de nos adversaires, a été l'apparition d'un ouvrage estimé d'abord par plusieurs d'entre nous comme de nulle valeur, mais qui, de fait, a obtenu, dans l'espace de quelques semaines, un succès immense. C'est qu'en effet le livre contient, écrit dans un style entraînant et presque irrésistible, tout ce qu'il y a dans l'esprit et dans le cœur des Japonais

anciens et nouveaux, contre le Christianisme et contre les étrangers.

L'auteur du reste, Inoue Tetsujiro, se trouvait dans les conditions les plus favorables pour réussir. Élevé en Allemagne, à Berlin, ville connue pour son impiété, il en est revenu parlant trois langues européennes, avec le titre de docteur en philosophie. A son retour, nommé professeur à l'Université impériale de Tokio, il s'y applique à revêtir le panthéisme bouddhique des formes de la philosophie allemande. Outre la faveur dont il jouit par là auprès du vieux parti national, on peut croire encore qu'il obéit à d'autres influences, car il emprunte trop exactement les accusations et les locutions mêmes de la Franc-Maçonnerie, pour n'avoir pas eu quelque accointance avec la secte. Son grand renom de science et sa haute situation lui assuraient d'avance crédit et autorité dans son pays. Il était donc l'homme tout désigné pour cette entreprise d'un nouveau genre, contre la religion chrétienne.

Son but est de démontrer, ou mieux de faire croire, que le christianisme est contraire au bien du pays et de la famille, au Japon. Pour cela, il établit d'abord que jusqu'ici l'Empire du Japon a reposé sur la foi aux dieux fondateurs de la nation, et sur le culte religieux des ancêtres. Par conséquent, le christianisme qui propose au peuple japonais un autre Dieu, enlève ou détruit directement le fondement même de l'Empire.

La vraie religion du peuple japonais, d'après Inoue, c'est le patriotisme ; sa morale est toute dans sa fidélité au souverain et dans l'obéissance aux parents, et le but de l'une et de l'autre, c'est le maintien de la dignité nationale et la prospérité de la famille et de la nation. Le christianisme proposant à l'homme un autre but, le distrait de l'amour qu'il doit à son pays et à sa famille, et donne à ses actions une fin idéale chimérique. Donc un homme de bon sens et qui aime son pays, ne peut être en même temps Japonais et chrétien.

L'auteur s'efforce d'appuyer cette thèse absurde par tous les sophismes que peuvent lui fournir ses observations et ses lectures. Il allègue en particulier l'état de décadence où il a vu le catholicisme en Europe, l'abandon et le mépris dont il est l'objet de la part des classes élevées et instruites, l'incompatibilité de la religion avec les données expérimentales de la science, l'infériorité du clergé au point de vue du mouvement intellectuel, la corruption et l'immoralité qui règnent en Europe, malgré le christianisme, les obstacles apportés par l'Église au progrès de la civilisation humaine, les rigueurs tyranniques de l'Inquisition, le procès de Galilée, les entraves mises par la foi à la liberté de la pensée, l'absence d'enseignement patriotique dans l'Évangile, plusieurs passages en opposition apparente avec le respect dû aux parents, et tout le reste qu'on trouve dans les livres impies d'Europe : en tout, environ deux cents objections ou

accusations entassées sans preuves, avec une rapidité et une chaleur de langage incroyables, et chaque tirade se terminant par la même conclusion : « Donc le christianisme est contraire au bien de la famille et du pays. »

A cette lecture irritante, l'esprit du lecteur se passionne avec l'auteur et prend aussi parti avec lui contre le christianisme : « Voilà l'ennemi, voilà l'ennemi ! » C'est là ce qui, avec les dispositions particulières des Japonais, explique le succès extraordinaire de ce livre. Aussi, avant même que la réfutation ait pu en être publiée, deux nouvelles attaques ont déjà été dirigées dans le même sens, et, à n'en pas douter, d'autres suivront.

Dans une pareille situation, il est clair qu'outre les ressources nécessaires du côté de Dieu et des bonnes œuvres, le principal, et peut-être l'unique moyen de défense et de propagande qui nous reste, c'est aussi la presse. Il est clair que l'œuvre capitale, ce serait la composition et la publication de journaux, de brochures, de livres, qui puissent être répandus partout, et lus par toutes les classes de la société que la presse travaille aujourd'hui. A moins d'avoir vécu au Japon à notre époque, il est difficile de se faire une idée de ce qui s'y passe. Voici, par exemple, quelques chiffres tirés des statistiques officielles, pour l'année 1892.

Il a paru au Japon 20.647 ouvrages, dont 7.334 sont des livres nouveaux ; le reste se compose de

livres traduits, compilés ou réédités. Sans parler du *Journal Officiel,* il s'est publié 792 journaux ou revues, dont les deux tiers traitent respectivement de matières spéciales : sciences et arts, commerce, éducation, religion, hygiène, législation, politique, économie. Dans cette liste, donnée par ordre selon la plus grande production de feuilles, la religion en compte 69 qui ont produit, durant l'année, un total de 1.837.000 numéros.

Du côté des Bouddhistes, le nombre des journaux et des livres est de beaucoup le plus considérable.

Les publications protestantes comprennent 22 journaux ou revues, dont 16 édités à Tokio, 2 à Kioto, 2 à Kossagawa, et les deux autres à Shimane et dans le Hokkaïdo. Quant aux livres de doctrine, de philosophie, d'histoire etc..... composés ou édités par les Protestants, il est impossible d'en savoir le nombre. Les catalogues de leurs deux principaux libraires à Tokio, mentionnent plus de 600 publications de tous formats et de tout prix. Les Russes ont une revue bi-mensuelle de trente-deux pages.

Et nous, catholiques, qu'avons-nous en présence de toutes ces forces ennemies ? Croirait-on qu'une pauvre revue de 18 pages, qui paraissait trois fois par mois, tirée à 440 exemplaires, a dû être supprimée, il y a quelques mois, faute de ressources ? Ces détails ne demandent pas de commentaires ; ils sont assez éloquents par eux-mêmes

pour rendre palpables les besoins spéciaux de la Mission. Sans doute, outre les livres de prières, elle a aussi un certain nombre de livres de doctrine publiés à diverses époques dans l'une ou l'autre des Missions du Japon. Mais malheureusement ces ouvrages, peu nombreux d'ailleurs, ne sont guère lus que par les catholiques. »

Bientôt, du reste, le gouvernement japonais, mal conseillé, prit officiellement parti pour l'attaque contre la défense, pour l'erreur contre la vérité.

M. Ligneul (1) ayant complété la rédaction d'un premier volume de sa réponse à l'attaque du professeur Inoue contre le christianisme, avait fait imprimer ce volume ; et, conformément aux règlements, deux exemplaires avaient été déposés au Ministère de l'Intérieur, avant sa mise en vente chez les libraires. Or, la veille du jour où la vente devait commencer, une décision ministérielle prohiba la publication du livre, comme menaçant de troubler la paix publique ! La première impression causée par cette interdiction, surtout ainsi motivée, fut extrêmement pénible à nos missionnaires. D'un côté, voir attaquer le christianisme publiquement et si violemment, et de l'autre, être mis dans l'impossibilité d'en publier la défense, c'était dur.

Toutefois, la Providence avait peut-être eu ses vues en permettant tout cela. Après l'*Officiel*, quan-

(1) *Compte rendu de 1893*, par Mgr Osouf, p. 56-57.

tité d'autres journaux reproduisirent la sentence de la censure. Par suite, un grand intérêt s'attachait au livre de M. Ligneul que personne d'ailleurs ne connaissait. On venait le demander un peu de tous les côtés, et il va sans dire qu'on ne le donnait à personne. On espérait qu'en omettant les points qui avaient pu principalement offusquer la susceptibilité gouvernementale, on pourrait plus tard, sous un autre couvert, revenir sur beaucoup des misérables thèses du docteur Inoue ; et l'on pouvait compter alors que ce qui venait de se produire deviendrait une véritable réclame pour faire lire la réfutation du professeur.

Mais Dieu ne se presse pas pour faire triompher sa cause. Un an après, en 1894, aucun nouvel incident ne s'était produit, relativement à l'attaque du professeur Inoue contre le christianisme (1). Tandis que les objections et les accusations lancées ou renouvelées par lui ne restaient sans doute que trop dans l'esprit de certain public, le bruit qui se faisait autour du livre lui-même avait cessé. Mille circonstances, hélas ! n'avaient pas encore permis de reprendre en sous-œuvre la réfutation préparée par M. Ligneul, et brusquement arrêtée par la censure, au moment où elle allait paraître. La situation générale par rapport à la Presse restait absolument la même. Rien ne s'était amélioré non plus dans les ressources de la Mission

(1) *Compte rendu de 1894*, par Mgr Osouf, p. 43.

pour répondre aux besoins, pourtant si pressants, qu'elle éprouvait de ce côté.

En 1897 (1), l'œuvre si importante de la Presse était toujours loin de donner ce qui était nécessaire dans ce pays. Cependant l'année n'avait pas été stérile. M. Ligneul avait publié plusieurs volumes très utiles, et qui avaient été fort appréciés par les Japonais. « Que Dieu lui conserve la santé, écrivait son vénérable archevêque, pour qu'il puisse continuer longtemps encore ses publications et ses autres travaux ! Si la Providence veut bien empêcher qu'aucun obstacle ne vienne contrarier nos plans, nous avons d'ailleurs bon espoir que, dans le courant de l'année prochaine, d'autres confrères pourront joindre leurs efforts à ceux de M. Ligneul, et répondre ainsi, dans une mesure plus étendue, aux besoins urgents qui se font sentir de ce côté tout spécial. »

En dehors de son action à distance par le livre, le même missionnaire exerçait aussi son influence près de lui, toujours par la conférence et par l'enseignement. Voici ce qu'il écrivait de Tokio, le 29 septembre 1897 : « J'ai quelques élèves de français (2) qui viennent du dehors. Ce sont des jeunes gens de vingt à trente ans, journalistes ou fonctionnaires, au courant des choses d'Europe

(1) *Compte rendu de 1897*, par Mgr Osouf. p. 50.

(2) La *Composition française* du Baccalauréat, des grandes Écoles et du Brevet Supérieur, par l'abbé S. Verret, Paris, Poussielgue.

et extrêmement avides d'apprendre, surtout ce qui touche à la philosophie, à l'histoire et à la littérature. Avec toutes mes autres occupations, je n'ai pas le temps de chercher des sujets de conversation intéressants et instructifs. La *Composition française* (1) que j'ai reçue m'est d'un grand secours.

(1) Ce mode d'évangélisation par l'enseignement, ou à l'occasion de l'enseignement des langues, est actuellement à l'ordre du jour, avec des résultats variés, dans tout le Japon. En dehors de Tokio, voici, dans le nord, M. Reynaud, missionnaire à Hirosaki, dans le diocèse de Hakodaté, qui écrit : « Je continue à enseigner le français aux officiers de la garnison ; mais on ne peut songer à faire des chrétiens parmi eux. On dirait qu'ils sont sous le coup d'une consigne venue d'en haut. C'est triste ! » M. Dalibert, missionnaire de Yamayata, dans le même diocèse de Hakodaté, écrit : « Je fus invité à une soirée à la caserne. Le général de division et le général de brigade, à qui le colonel me présenta, me choyèrent littéralement. Des officiers et des médecins militaires, des ingénieurs, des fonctionnaires, des professeurs de l'École normale et du Lycée, prennent des leçons de français chez moi. » (*Compte rendu de 1903*, p. 42-45.)

Dans le sud, il en est de même ; et le P. Paul Fukahori, prêtre indigène, missionnaire à Kumamoto, dans le diocèse de Nagasaki, en donne la raison . « Aujourd'hui, écrit-il, les infidèles comprennent que le christianisme est la vraie religion des nations civilisées. C'est surtout la jeunesse des écoles qui pense ainsi ; mais de là à la conversion il y a encore loin. Pour décider ces jeunes gens à nous fréquenter, il faut les attirer par l'appât de quelques avantages matériels. Aussi, presque tous les jours, je donne dans l'après-midi des leçons d'anglais, à un certain nombre d'étudiants. Présentement j'ai une douzaine d'élèves. Au cours de mes leçons, je parle de religion ; et quelques-uns

Moyennant une courte préparation sur un thème donné, j'ai ainsi l'occasion de dire des choses utiles, et de faire tomber des préjugés. Le recueil des *Plans de Compositions françaises* facilite ainsi mon travail. Et la circonstance que ces matières ont été traitées aux examens, en France, y ajoute un intérêt de plus. »

*
* *

Enfin, en 1898, un grand pas a été fait. Depuis le mois de janvier paraît une revue mensuelle intitulée : « *Tentchijin* » c'est-à-dire « *Le ciel, la terre, l'homme* », ou autrement « *L'Univers* ». MM. Péri et Lemoine en ont la charge et la direction. Cette revue, pour se faire accepter et lire par la classe à laquelle elle est spécialement destinée, n'a pas débuté, bien entendu, par des articles exclusivement religieux. Outre les questions et nouvelles politiques courantes, dont elle ne peut se dispenser de parler, elle traite de matières philosophiques, scientifiques, littéraires, économiques, etc. Mais dès maintenant, les sujets religieux y occupent une place respectable.

D'après divers renseignements, venant un peu

sont déjà catéchumènes. Le soir, je vais visiter leurs parents et leurs voisins, cherchant l'occasion de faire tomber la conversation sur les questions religieuses et de les expliquer. » (*Compte rendu de 1903*, p. 42-46.)

(1) *Compte rendu de 1898*, par Mgr Osouf, p. 44-46

de tous côtés, la revue s'est acquis de suite une réputation excellente. Un des derniers comptes rendus mensuels fournis par un journal de Yokohama, sur les différentes publications du pays, rendait aussi au *Tentchijin* le témoignage qu'il est riche en articles d'une réelle valeur, ajoutant toutefois que, sans doute, beaucoup de lecteurs ne sont pas en état de les apprécier comme ils le méritent.

« De son côté, M. Ligneul a encore ajouté cette année, disait Mgr Osouf, six volumes à ceux qu'il avait déjà publiés les années précédentes. C'est à établir les principales vérités religieuses et les principes catholiques, si combattus et si défigurés dans ce pays par des adversaires de toute sorte, et aussi à répondre aux objections de ses adversaires, que notre confrère vise surtout dans ses publications. Une dizaine sont consacrées à ces matières importantes. Dans trois brochures, il a reproduit, sous une autre forme, son livre arrêté, il y a cinq ans, par la censure, et dans lequel il répondait aux objections de M. Inoue Tetsujiro, contre le christianisme. Parmi ces objections se trouvait celle-ci entre autres : Le christianisme est incompatible avec l'existence même de la société japonaise, telle qu'elle est constituée, puisque, par son principe d'un Dieu unique pour tous les peuples, il renverse directement la foi japonaise sur laquelle repose l'autorité de l'Empereur et l'ordre de l'Empire.

M. Ligneul a donné, en outre, au public un

Abrégé de Philosophie, pris en grande partie de la Philosophie du P. Marin de Boylesve. Ce petit ouvrage a été très recherché, dès qu'il a paru, et l'édition a été vite épuisée. Enfin nous devons à M. Ligneul deux petites brochures de circonstance : l'une sur les *Trappistes* à l'occasion de la fondation de Notre-Dame du Phare, dans le Yéso ; l'autre sur les *Dames Noires* ou *Dames de Saint-Maur*, histoire très abrégée de leur Institut, depuis ses glorieuses origines jusqu'à nos jours. Ces pages ont été écrites en vue de l'idéal à réaliser dans l'éducation chrétienne des jeunes filles au Japon.

M. Steichen qui, avec M. Péri, nous a donné récemment une traduction japonaise des *Saints Évangiles*, a encore publié, cette année, une *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, qui est très estimée au double point de vue du fond et de la forme.

Toutes les publications ci-dessus sont en japonais. Mais du côté des livres en langue française et anglaise surtout, plus ou moins répandus au Japon, il y avait à combler une regrettable lacune au point de vue catholique. Dans les librairies, en effet, les Japonais qui ont étudié les langues étrangères, trouvaient peu d'ouvrages qui ne fussent écrits dans un esprit protestant ou matérialiste. Désireux de remédier à ce mal, autant qu'il était en son pouvoir, M. Lemaréchal a lui-même monté une petite librairie d'excellents livres,

très variés d'ailleurs, qui a été installée au bureau du *Tentchijin.* »

Mgr l'archevêque de Tokio espérait que cet essai de réaction contre la diffusion de tant d'ouvrages opposés au catholicisme serait couronné d'un heureux succès, et prendrait dans la suite un grand développement. Et M. Ligneul en appuyait ainsi l'urgence dans une lettre de Tokio, le 24 septembre 1899 : « Entre la France et notre Japon, il y a plusieurs ressemblances. Si vous êtes sous le régime de la Maçonnerie, nous y sommes aussi. Depuis dix ans, elle s'est emparée de l'instruction publique. Elle a à son service presque tout le personnel enseignant. Par là, elle tient tout le pays et le pousse sur une pente où il est impossible de l'arrêter. Pour cela, il n'y aurait que le catholicisme. Or, il n'en est pas ici comme en France. Le catholicisme existe à peine ; et ce que nous pouvons faire, malgré tous nos efforts, est très peu de chose : une goutte d'eau dans la mer. De sorte que dans un des plus riants pays du monde, l'avenir ne l'est pas du tout... »

Pourtant, en 1899 (1), l'œuvre de la presse est en bonne voie. Le *Tentchijin* jouit toujours d'une excellente réputation. Il compte parmi les meilleures revues du pays, et ses articles sont souvent cités dans d'autres publications.

M. Ligneul continue ce qu'il appelle son *travail*

(1) *Compte rendu de 1899*, p. 8.

silencieux, pendant les heures que lui laisse libres son ministère auprès des séminaristes et dans l'établissement des *Dames de Saint-Maur*. Quatre nouvelles brochures sont venues s'ajouter aux précédentes. Le succès de l'année a été la *Jeunesse idéale* (1), à l'usage des élèves des lycées et de leurs maîtres. La plupart des journaux en ont parlé ; plusieurs l'ont reproduit en partie. Parmi leurs appréciations diverses, celle du *Yorodzu Choho*, journal *mauvaise langue* de profession, est à citer. « Voilà, dit-il, un livre que nos jeunes étudiants feront bien de lire ; ils y recevront un fameux seau d'eau sur la tête. » Ils l'ont lu en effet ; la première édition a été épuisée en cinq semaines. Il est à souhaiter que les livres qui traitent plus spécialement de religion, aient semblable débit.

Et si nous voulons nous rendre compte de leur action, allons tout à fait au nord du Japon, dans le diocèse de Hakodaté, et lisons le compte rendu particulier de M. Jacquet, chargé du district de Sendaï. « Nous trouvons là, dit Mgr Berlioz (2), des détails qui peignent la situation, non seulement de ses stations, mais aussi de plusieurs autres.

(1) D'après M. Ligneul lui-même, la *Jeunesse idéale* devait beaucoup aux beaux livres de M. l'abbé Tissier, directeur de l'Institution Notre-Dame de Chartres : La *Parole de l'Évangile au collège*, — Les *Jeunes Ames*, — Le *Bon Esprit au collège*, — Les *Grands Jours du collège*, — *Soyons Apôtres*. (Paris, Retaux).

(2) *Compte rendu de 1899*, p. 49.

La question religieuse est ici de plus en plus à l'ordre du jour. Les bonzes ont fait bien du bruit pour ne rien obtenir, ou à peu près. Les protestants ont lancé des légions de catéchistes, mais tout n'est pas rose pour eux, d'après ce qu'ils avouent eux-mêmes ; ils reculent au lieu d'avancer. Cependant le protestantisme reste encore notre grand adversaire. Le vent nous semble plus favorable, si j'en juge par les conversations que j'ai eues avec les employés du gouvernement, les professeurs des collèges, et surtout leurs élèves. Tous avouent qu'il faut une religion. Le Bouddhisme ne tient pas devant le raisonnement, le protestantisme n'est pas une doctrine sérieuse. Il n'y a que le catholicisme, mais c'est là une religion bien difficile !

Quoi qu'il en soit, plusieurs m'ont demandé des livres de religion pour les étudier pendant les vacances. Les publications de M. Ligneul ont beaucoup contribué à ce mouvement vers nous. Ce qui manque le plus, ce sont les fonds et un plus grand nombre de catéchistes instruits, et à la hauteur de leur ministère. Car depuis quelques années, il s'est fait un grand revirement dans l'esprit des Japonais. Autrefois, ils aimaient à s'instruire auprès des étrangers, et le missionnaire pouvait faire beaucoup par lui-même. Aujourd'hui, ils se croiraient déshonorés en étudiant auprès de nous. — Eh quoi ! disent-ils, être enseignés par des étrangers ! Mais n'en savons-nous pas plus qu'eux ? »

*
* *

Pour rendre compte des livres publiés en 1900 (1) par M. Ligneul, et de la manière dont ils ont été accueillis, il faudrait reproduire les articles des feuilles publiques qui en ont parlé ; car, à chaque publication — six dans l'année — une trentaine de journaux ou revues japonaises en ont donné le résumé avec leur appréciation. Les mieux reçus du public ont été deux petits volumes intitulés, l'un, *Philosophie du droit*, l'autre, *Fleurs de la civilisation* — ou les œuvres de bienfaisance pratiquées par les femmes.

Une étude beaucoup plus étendue sur les Sociétés secrètes a fait sensation, particulièrement parmi les Anglais. Ces Messieurs se sont indignés et ont protesté, comme ils le font toujours, que la Franc-Maçonnerie anglaise ne mérite nullement la malédiction du pape de Rome, ni les reproches justement adressés aux francs-maçons d'Italie et de France. Les Japonais intelligents qui, pour la plupart, ne connaissaient pas les sociétés secrètes, n'ont pas été peu étonnés de trouver dans ce livre les textes primitifs des idées étranges répandues dans tout leur pays, depuis quinze ans, par les journaux et les orateurs populaires, et d'y voir, clairement démontré par l'effet, à quelle source

(1) *Compte rendu de 1900*, par Mgr Osouf, p. 15.

l'enseignement public officiel prend ses théories, et de qui il reçoit sa direction. La lumière est même un peu trop vive ; il leur faudra encore un peu de temps pour se remettre les yeux et y voir.

En 1901, Mgr Osouf revient sur l'importance de l'œuvre de la Presse ? « Parler de la presse en mission, dit-il, paraît à beaucoup de personnes un rêve, même quand il s'agit du Japon ; et pourtant un fait certain, c'est que presque tous les Japonais lisent, et que, de toutes les erreurs des Deux-Mondes, aucune ne leur est inconnue. Les missionnaires ont beau se multiplier, les voyages coûtent. Un homme ne peut réunir autour de lui qu'un petit nombre d'auditeurs ; beaucoup ne viennent pas l'entendre ; et, si actif qu'il soit, ce qu'il peut dire en une heure n'est pas long. Un livre pénètre partout ; il coûte peu à envoyer avec une carte d'introduction. Dans ses pages discrètes il renferme la matière de bien des discours, et prépare avantageusement une rencontre avec le missionnaire. Nos innombrables adversaires, en inondant le pays, depuis vingt ans, de publications de toutes sortes, n'ont pas perdu leur temps. Les effets le prouvent aujourd'hui. Plusieurs de nos confrères s'évertuent, selon leurs forces, à lutter aussi sur ce terrain. M. Drouart, depuis deux ans, obtient un vrai succès par un ouvrage intitulé *Premières vérités*, c'est-à-dire : Dieu, Jésus-Christ et l'Église. Ce sont les instructions qu'il a répétées partout sous toutes les formes. Sa vie de missionnaire est résumée dans ce livre,

son âme y a passé tout entière : ce qui ne contribue pas pour la moindre part à l'intérêt et à la popularité de cet utile travail. Un second ouvrage sur l'*Indifférence religieuse* a suivi le premier. Un troisième de *Réponses à trente objections courantes* est tout prêt. »

De plus, le même missionnaire renouvelle au Japon l'action qu'ont eue, en France, au moyen-âge, les représentations des *Mystères*. Un fait assez saillant est la représentation des *Vingt-six Martyrs japonais* donnée par les chrétiens, pendant deux jours consécutifs, à la mairie de Yamashiro, paroisse de M. Drouart de Lézey. Cette pièce si pieuse et si émouvante a eu un grand succès, car les acteurs ont joué leur rôle avec foi et avec une vraie piété. Aussi, parmi les quinze à seize cents païens que pouvait contenir le local, pas une réflexion désobligeante n'a été entendue. Au contraire, des femmes païennes pleuraient d'émotion, et des hommes s'indignaient de la cruauté des bourreaux envers les martyrs. L'effet produit a dépassé les espérances. Plusieurs païens qui, depuis quelques années penchaient vers le catholicisme, se sont convertis, et la fête de Pâques à Yamashiro a été rehaussée par le baptême de 25 nouveaux chrétiens (1).

M. Ligneul a publié aussi, en 1901, la *Famille idéale*, c'est-à-dire la famille d'après les principes du christianisme, et trois opuscules de morale, qui

(1) *Compte rendu de 1901*, p. 11.

sont les premiers d'une série complète sur ce sujet. Le rédacteur du *Japon Mail*, d'ailleurs ordinairement favorable dans ses appréciations, en rendant compte de ce livre, le 16 août, disait que, au point de vue de la lucidité et de la concision, il ne laissait rien à désirer. Il ajoutait : « Les ouvrages de M. Ligneul suffiraient à eux seuls pour former une petite bibliothèque ; il y a déjà en circulation plus de trente petits volumes, qui traitent de presque tous les sujets qui se rattachent d'une manière ou de l'autre aux croyances et à la pratique religieuses. »

Toutefois le principal travail de M. Ligneul, cette année, a été une série de dix longues conférences données, avec le concours du P. Maeda, l'aîné des quatre prêtres indigènes du diocèse de Tokio, à la Société impériale d'Éducation. L'auditoire était presque tout entier composé de directeurs d'écoles et de professeurs. Le sujet de ces conférences a été la *Philosophie de l'enseignement*, c'est-à-dire une psychologie expérimentale rapportée à l'éducation et à la fin de l'homme. Le tout, recueilli par la sténographie, a été publié par la Société elle-même. Un mois après la dernière de ces conférences, M. Ligneul en donnait une autre, dans les mêmes conditions, devant les élèves de philosophie, à l'Université de Tokio, sur *le rôle de la philosophie dans la société contemporaine*. Elle a été publiée dans la *Revue philosophique* de Tokio.

Quelque temps après, M. Clément fut invité à son tour à donner une conférence à la même Société d'éducation. Il prit pour sujet *le caractère des hommes* : sujet très à propos et fort bien accueilli.

A l'occasion du Jubilé, le P. Maeda, de son côté, a commencé de publier son *Cours d'instructions aux chrétiens*. Quatre brochures sur les grandes vérités, savoir : les misères de la vie, la mort, l'enfer et le salut, ont déjà paru et ont été écoulées presque aussitôt. Le reste suivra.

A la fin de 1901, M. Ligneul écrit de Tokio à un ami de France : « Ici vos livres, surtout celui des *Évangiles*, me sont très utiles. Je m'en sers pour un cours important, je veux dire en raison du résultat qu'il faudrait atteindre. L'introduction, les notes et le dictionnaire annexés à votre édition des *Quatre Évangiles* (1) me dispensent de tout le travail que vous avez fait vous-même. Je n'ai plus qu'à dire les mêmes choses en japonais. Je vis en votre compagnie, et c'est vous qui parlez à mes jeunes gens, le samedi aux chrétiens, et le dimanche aux autres. Oui, aux autres; car tous ne sont pas chrétiens. Une compagnie de jeunes étudiants en droit de l'Université (2) profitent de leur jour de congé pour

(1) *Les Quatre Évangiles* par l'abbé S. Verret, 3e édition. Paris, Poussielgue.

(2) On verra plus loin que M. Ligneul évalue à plus de

venir, d'une lieue et demie d'ici, suivre des leçons d'Écriture Sainte et de Philosophie. La raison de ces leçons est que, par suite de la propagande protestante, la Bible est dans toutes les mains, et que, par l'enseignement public, tous les systèmes des deux mondes sont popularisés en même temps. Tokio, sous ce rapport, rappelle absolument Alexandrie et ses écoles. Il n'y manque qu'un Origène. »

« Avec mon traducteur, mon élève et mon confrère, nous en sommes maintenant, écrit-il en mai 1902, à notre 42e volume. Afin d'aller plus vite, nous avons inauguré, ce printemps, un nouveau système. Mon homme prépare sa traduction avec soin. Il la parle, et nous prenons un sténographe. Cela nous permet de faire double besogne. Vous voyez tout de suite à quel emploi j'ai destiné la précieuse offrande — à payer notre sténographe. »

De Tokio, le 15 janvier 1903, M. Ligneul adresse en France deux petites brochures, l'une écrite en français, l'autre écrite en japonais. La première

« cent mille » le nombre des étudiants et étudiantes de toute sorte qui se pressent à Tokio. C'est pour répondre aux besoins qui leur sont propres qu'un missionnaire de la capitale japonaise, M. Ferrand, y a organisé *l'Œuvre des Étudiants japonais* sur le modèle du Cercle Catholique du Luxembourg, à Paris, et des maisons de famille créées par nos Instituts Catholiques. (*Compte rendu de 1402* p. 17.) Cette Œuvre a déjà deux centres ou maisons de familles très florissantes, une au quartier de Myogadami, à Tokio, et une autre à Kanazawa. (*Compte rendu* de 1903, p. 12-15.)

est le produit d'un séjour de trois semaines qu'il a fait, au mois d'août 1902, en guise de vacances, à la léproserie de Gotemba. « Mgr l'archevêque, dit-il, lui a fait l'honneur de la publicité, en français et même en anglais. Vous y trouverez précisément de quoi remplacer pour une part ce que je ne vous ai pas dit dans mes lettres ; car il y a vraiment des curiosités dans notre cher et beau pays du Japon. La seconde de ces brochures vous appartient. Je l'ai extraite de votre *Introduction aux Quatre Évangiles* et de *l'Index* qui est à la fin. Nous avions une traduction des Quatre Évangiles en japonais, mais nous n'avions pas d'introduction convenable pour en éclairer la lecture. C'est vous qui nous l'avez fournie, environ pour les quatre cinquièmes. J'espère que vous n'en serez pas mécontent. »

Le compte rendu de 1903 (1) nous rappelle qu'il existe depuis trois ans, à Tokio, une Association approuvée par Mgr l'archevêque et qui porte le nom d'« Association des amis catholiques ». Son but est de mettre en commun les forces intellectuelles et matérielles de ses membres, afin d'encourager et de soutenir les fidèles, de les affermir dans la pratique religieuse, et de procurer la conversion des païens. Depuis qu'elle existe, cette Association a mis beaucoup d'ardeur à seconder le zèle des missionnaires. Mais c'est surtout en 1903

(1) *Compte rendu de 1903*, p. 6-7.

qu'elle a rendu des services inappréciables pour organiser des réunions où les orateurs, prêtres ou laïcs, font des conférences publiques sur la vérité de la religion. « Le but de ces conférences, écrit Mgr Mugabure, consiste à faire voir que nous existons, à dire ce que nous sommes et ce que nous croyons, à dissiper les préjugés et à secouer l'indifférence religieuse. Elles ne produisent pas toujours un effet immédiat ; elles sont plutôt une entrée en matière. Lorsqu'elles sont suivies du travail plus modeste de l'instruction familière, et de l'influence exercée sur les âmes de bonne volonté, les résultats en sont généralement très consolants. On en a fait la douce expérience, cette année, dans plusieurs paroisses de Tokio. »

Déjà, en 1902, à la demande de l'Association, M. Ligneul, supérieur du Séminaire, avait bien voulu accepter de développer, dans des conférences publiques, quelques points de religion ou de philosophie. Pendant l'année, plusieurs membres avaient prêté leur concours à ceux des chefs de poste qui ont ouvert des *sekkyo*. Leurs efforts avaient été fort appréciés. Ils l'avaient été tout spécialement lorsque, profitant de la présence à Tokio des missionnaires, des catéchistes et des chrétiens, venus pour les fêtes du jubilé de l'archevêque et du sacre du coadjuteur, on avait organisé une série de conférences religieuses. C'est, en grande partie, grâce au concours donné par l'Association, que ces con-

férences avaient parfaitement réussi. A la paroisse de la cathédrale en particulier, l'auditoire avait été de plus de 350 personnes.

En 1903, à cette même paroisse de la cathédrale, M. Evrard a continué, avec un zèle au-dessus de tout éloge, l'œuvre commencée l'année dernière. Quoique son poste soit situé à l'extrémité de la ville, il a réussi à grouper un grand nombre de païens autour de lui et de ses dévoués collaborateurs. Les jours de conférence, c'est-à-dire deux fois par mois, la salle était à peu près comble. Les discours, tour à tour savants et familiers, et les séances de lanterne magique intéressaient tellement les auditeurs que tous, sans exception, voulaient entendre jusqu'aux dernières paroles du dernier orateur : ce qui menait souvent à une heure fort avancée de la nuit.

M. Evrard a eu recours aussi au zèle de plusieurs dames âgées, à qui leur condition et leurs loisirs permettent de s'employer à la conversion de leurs parentes et amies. Afin d'encourager ces catéchistes volontaires, tout en leur donnant plus de facilité pour s'acquitter de leurs fonctions, il leur explique le catéchisme trois fois par semaine, dans des leçons qui durent une heure et demie chaque fois. Il va sans dire que ces personnes dévouées n'ont rien de plus pressé que de communiquer au dehors les instructions qu'elles viennent de recevoir. Cela fait leur bonheur, et aussi celui de M. Evrard ; ce sera également la source d'un grand bien pour la

paroisse de la cathédrale, qui cette année a fourni 36 baptêmes (1).

Et, pour en revenir à l'œuvre de la Presse proprement dite, continue Mgr Mugabure (2), il me serait impossible de vous donner une idée du déluge de livres, journaux, revues et publications de toute sorte, qui inonde le Japon. Pour continuer la lutte sur ce terrain sans se décourager, il faut avoir une confiance invincible dans la force de la vérité. M. Drouart de Lézey, qui mène de front avec une égale ardeur l'administration de son district et la composition d'ouvrages de controverse, a résolu, dans un excellent livre, trente objections des plus graves et des plus répandues contre Dieu, Jésus-Christ et l'Église. M. Steichen a terminé un travail important sur les anciens « daimiyo » chrétiens. On appelle « daimiyo » ceux que les missionnaires, sous la féodalité, appelaient rois. Son livre est une lumière pour l'histoire japonaise elle-même, aussi bien que pour l'histoire de l'Église au Japon. L'ouvrage composé en français, et traduit en anglais, a été publié simultanément dans les deux langues.

M. Lemoine, administrateur du district de Mito, dirige actuellement la *Revue Catholique* de la Mission.

M. Ligneul, l'infatigable apôtre de la polémique religieuse, et le P. Maeda, son habile collabora-

(1) *Compte rendu de 1903*, p. 11.
(2) *Compte rendu de 1902*, p. 19.

teur, ont publié, tantôt ensemble, tantôt séparément, une brochure chaque mois ou à peu près, sur différents sujets, le plus souvent amenés par les circonstances. Dernièrement un journal influent de Tokio rendait à M. Ligneul un hommage bien mérité. Après avoir signalé plusieurs ouvrages sortis de la plume de notre confrère, l'auteur de l'article ajoutait : « Comme controversiste, M. Ligneul n'a peut-être pas son égal dans l'Église chrétienne au Japon. Parmi les objections lancées contre le christianisme, il en est bien peu auxquelles il n'ait pas répondu avec une grande compétence... »

En 1903, par raison d'économie et aussi pour donner plus de publicité aux idées chrétiennes, dans des milieux où nos livres ne pénètrent guère, M. Ligneul a écrit de préférence dans les Revues qui se publient à Tokio, chaque fois qu'il en a eu l'occasion, et il a fourni aussi, autant qu'il a pu, des matériaux et documents aux journalistes et parleurs de bonne volonté. Outre ce travail accidentel, ses principales publications de l'année sont des brochures sur la « vertu de tempérance » l' « idéal de l'homme » ou examen des différents systèmes de morale, les « savants catholiques du dix-neuvième siècle » et « la question sociale de l'Évangile ».

Quant à la revue catholique, le *Koye*, M. Lemoine, qui en est le directeur, donne les intéressants détails qui suivent : « Instruire les chré-

tiens, les fortifier contre les préjugés hostiles au christianisme qui se glissent partout, dans la presse, la conversation, l'enseignement, et imprègnent en quelque sorte l'atmosphère, les édifier et les stimuler par les grands exemples des saints et des vrais chrétiens de tout pays et de tout temps, les tenir au courant du mouvement catholique dans tous les pays, rapporter les faits intéressants qui se passent dans les quatre Missions du Japon, répondre aux attaques de quelque part qu'elles viennent : tel est, en résumé, le programme de notre Revue, qui actuellement s'édite deux fois par mois, à raison de 32 à 38 pages au numéro. Grâce à la collaboration active de plusieurs confrères et au zèle des rédacteurs japonais, en particulier de M. Kudo, on a réussi, en divers endroits, à former une association des « Amis de la Revue » qui contribuent par leurs rapports, par leurs articles et par la diffusion des numéros, au développement du *Koye*. Aussi, depuis trois ans, le chiffre des abonnés a-t-il plus que doublé. »

*
* *

Y a-t-il des conclusions à cette étude ? — Il semble tout au moins qu'elle comporte plusieurs réflexions.

Un catholique patriote pensera que si l'adaptation au milieu est une des lois de la vie, on doit

reconnaître que l'Église catholique au Japon est, grâce aux missionnaires français, une force bien vivante, puisqu'elle harmonise merveilleusement son action avec les conditions particulières de cette nation jeune et ardente.

Un prêtre directeur d'âmes, s'il a jamais à traiter d'une vocation de missionnaire, se dira qu'il fera bien de ne pas négliger le côté intellectuel de l'aspirant. Des missions existent et ont toujours existé, où il ne faut pas moins qu'une élite sacerdotale ayant en surabondance non seulement de la force morale et du dévouement, mais du savoir.

Un ami des Japonais proclamera, qu'au Japon spécialement, les conquêtes de l'Évangile paient toujours la peine qu'on y dépense. Les Japonais, quand ils sont chrétiens, le sont si fortement qu'ils peuvent se conserver tels pendant près de trois siècles, seuls et livrés à eux-mêmes, sous la menace constante de la mort. La preuve en fut faite le 17 mars 1865, quand Mgr Petitjean retrouva les chrétiens de Nagasaki, descendants des martyrs de 1597.

Un homme de bon sens se dira que, pour réaliser la belle devise du Souverain Pontife, Pie X « tout restaurer dans le Christ », il y a mille manières sages, prudentes, intéressantes, instructives et efficaces, pour aller au peuple, et essayer de combler le fossé qu'on a voulu creuser entre lui et les hommes et les choses de la religion. Conférences,

projections lumineuses, bons journaux, tracts, livres, bulletins paroissiaux, syndicats, cercles d'études, sociétés et réunions de toutes sortes, un prêtre zélé ne peut-il pas, selon les circonstances, profiter de tout, même en France, pour porter son amour de Dieu à bien faire? Tel ce missionnaire de Yamaguchi, au diocèse d'Osaka, qui écrit à son évêque (1): « Le 11 juillet 1903, j'ai fondé une Société. Oh! rassurez-vous! Il ne s'agit pas d'une société exigeant, pour fonctionner, de gros capitaux. Il ne s'agit que de petites réunions à jour et à heure fixes, où l'on cause en buvant l'indispensable thé. Voilà pourquoi ma société s'intitule : « *Cha-wa-kwai* » mot à mot: réunion où l'on cause en buvant le thé. Mon but est d'entrer en rapport avec les fonctionnaires, et autres personnes plus difficiles à atteindre. Le respect humain empêche généralement, on le sait, ces gens-là de venir écouter nos conférences religieuses. Il faut donc, pour les avoir, essayer d'autres moyens: c'est ce que j'ai fait. Chacun est libre, dans notre *Cha-wa-kwai*, de prendre à son tour la parole sur le sujet qu'il veut, excepté sur la politique. Je me réserve de donner mon appréciation personnelle quand la conversation porte sur les questions religieuses. »

(1) *Compte rendu de 1903*, p. 32-34.

CHAPITRE VI

AUTOUR D'UN SÉMINAIRE JAPONAIS

OU

L'ÉVANGÉLISATION INTIME DES AMES D'ÉLITE AU JAPON

Monographie du Séminaire de Tokio. — Les débuts. — De 1873 à 1882. — L'esprit de l'éducateur-apôtre. — Le caractère national japonais par rapport au Sacerdoce. — Une lettre de vacances en latin. — La base du Sacerdoce, au Japon comme partout. — De 1883 à 1887. — Un règlement de séminaire japonais. — Un programme sacerdotal. — *Dies diei eructat verbum*. — De 1888 à 1892. — Les deux premiers sous-diacres. — De 1893 à 1897. — Les deux premiers prêtres japonais de Tokio. — Au XX[e] siècle. — Les fruits.

Une des grandes préoccupations des Missions-Étrangères, un des buts qu'elles poursuivent avant tous les autres, c'est la formation d'un clergé indigène capable d'assurer l'évangélisation du pays. On sait comment Fénelon exaltait, dès 1685, dans son *Sermon pour la fête de l'Épiphanie*, le séminaire de Siam : « C'est à Siam, disait-il, que se rassemblent

ces hommes de Dieu ; c'est là que se forme un clergé composé de tant de langues et de peuples sur qui doit s'écouler la parole de vie. Le royaume de Siam est le canal de l'Évangile pour les autres. »

Nulle part la Société des Missions-Étrangères ne poursuivit son but de prédilection avec plus de constance et de mérite, qu'au cœur même du Japon, à Tokio. C'est que, pour ce pays, il faut aux prêtres catholiques, soit européens, soit indigènes, une trempe toute particulière.

Un ancien missionnaire de Nagasaki écrivait : « Il ne faut pas au Japon des sujets médiocres. La langue du Japon est multiple et difficile. Le peuple japonais est intelligent et subtil. Outre la capacité et un fond solide de connaissances acquises, il faut des hommes d'un caractère extrêmement ferme, à la fois patients et persévérants. Il les faut polis et affables, de manières douces et liantes, capables de supporter les injures avec un visage riant et de traiter les affaires les plus ardues avec un imperturbable sang-froid, enfin, il les faut d'une extrême prudence dans leurs paroles comme dans leurs actions. » Et au-dessus de toutes ces qualités, Mgr Petitjean, vicaire apostolique du Japon méridional, en indiquait une autre, quand il demandait pour collaborateurs « des hommes d'oraison, des saints (1) ».

(1) M. Marnas, I, 286.

Le séminaire de Tokio fut fondé en 1873 (1). Pour l'acheter, la Mission avait dû emprunter vingt mille francs. Déjà en ce temps-là, M. Midon, plus tard évêque d'Osaka, décrivait les heureuses dispositions des séminaristes. C'était plaisir de les voir à l'étude, seuls et sans surveillant, travailler « comme on ne faisait pas toujours au Grand Séminaire ». Ils étaient cinq philosophes, puis de diverses forces depuis les éléments jusqu'aux humanités, en tout une quarantaine. A partir d'une certaine classe, tous ces enfants devaient parler latin en récréation et au réfectoire, et c'était chose curieuse de les entendre s'escrimer à s'exprimer selon la formule, et déjà quelques-uns y réussissaient avec un rare bonheur. Pour les tenir en haleine et hâter leurs progrès, il y avait une coulpe où chacun devait avouer s'il avait parlé japonais à contretemps. C'était un excellent moyen d'encourager les efforts, et de renouveler l'ardeur des commençants.

Au jour de l'Assomption 1881, Mgr Osouf, vicaire apostolique du Japon septentrional, donnait la tonsure à deux clercs et l'ordre d'acolyte à un troisième, premiers gages et premières espérances d'un futur clergé japonais. Et M. Midon, provicaire de la Mission, écrivait : « Former des prêtres est partout tâche délicate et difficile, mais surtout en pays infidèle. Mais la Providence nous a envoyé

(1) *Mgr Midon*, p. 144.

comme professeur de latin un homme déjà mûr, qui a professé la seconde en France pendant près de dix ans, et qui se trouve dans son élément au milieu des élèves (1). C'était M. Ligneul, de la Société des Missions-Étrangères de Paris, ancien professeur de seconde au petit séminaire de Chartres. C'était « un homme déjà mûr ». Il avait trente-trois ans accomplis.

C'est à ce professeur de latin, arrivé au Japon le 21 octobre 1880, et devenu Supérieur du Petit et du Grand Séminaire de Tokio, que nous devons quelques ouvertures sur l'œuvre intime qui s'accomplissait là, et que nous pourrions définir, on le verra, la compénétration persévérante des jeunes âmes japonaises par les préceptes et les conseils du saint Évangile. Nous compléterons ces renseignements par les *Comptes rendus* annuels de Mgr Osouf.

Voici d'abord quelles étaient les pensées du futur supérieur sur son rôle, qu'il ne connaissait d'ailleurs pas encore. Il écrivait, étant encore à Paris, au Séminaire des Missions-Étrangères : « Ce qu'il faut croire, mais d'une foi d'apôtre et de martyr, car il ne faut rien moins pour former des prêtres, ce qu'il faut prêcher sans fin c'est 1° Notre-Seigneur en qui tout se résume, la religion et l'histoire, la terre et le ciel — 2° l'Église qui poursuit son ouvrage en ce monde — 3° le Pape

(1) Mgr Midon, p. 203.

qui continue à le représenter parmi les hommes. Je ne puis recommencer à vous prêcher moi-même ces trois noms sacrés, mais comme je suis heureux de vous les répéter une fois de plus, au moment d'aller bientôt les porter au bout du monde : Notre-Seigneur, le Souverain Pontife et l'Église ! » (1)

Voici ensuite le programme d'avenir qu'il traçait en le fondant sur les souvenirs du passé : « Vous ne croirez jamais, je suppose que, pour être un bon prêtre, il faille être plus ou moins profane, craindre de paraître pieux, laborieux, soumis au moindre désir de ses supérieurs, et zélé pour son salut et celui des autres. Il faut au contraire que, sans froisser personne, naturellement, vous soyez tellement plein de l'esprit de votre état, qu'en toutes choses vous soyez et paraissiez toujours prêtre.

Quant à la classe, vous me forcez de toucher un point sur lequel il m'en coûte de revenir. Je ne sais pas comment je vous la faisais ; je ne m'en suis pas rendu compte. Je vous aimais, après Dieu, autant que je pouvais. J'avais à côté de vos notes une image de Notre-Seigneur avec son Cœur. Je la regardais souvent ; je vous regardais après, tantôt l'un, tantôt l'autre. Nos yeux s'ajustaient si bien ensemble ; vous étiez toujours souriants ; et nos âmes ont passé ainsi l'une dans l'autre sans

(1) Lettre du 12 mai 1880.

s'en apercevoir. Je ne connais pas d'autre secret du bonheur que nous avons eu, et du souvenir que nous nous gardons.

Si vous êtes professeur, n'oubliez jamais que vous travaillez sur des âmes dont vous êtes responsable à Dieu. A ce point de vue, toutes les classes ont leur importance et leur mérite : la plus humble n'a rien qui ne soit grand. Ne vous proposez jamais autre chose que de remplir votre devoir. Que vos élèves le sentent à votre exemple, à votre zèle, à votre désintéressement. Aimez-les, sans chercher à dominer sur leur affection : qu'ils le reconnaissent à votre complaisance, à votre indulgence dans les limites de la règle, à l'aménité digne et aimable avec laquelle vous les traiterez toujours.

Les enfants, surtout les jeunes gens, ne veulent être ni humiliés ni pincés ; ils veulent être remontrés paternellement, sans finesse (on les rendrait rusés et hypocrites) avec un fond de bonté inépuisable, sur lequel ils sentent qu'ils peuvent compter toujours. Ils veulent qu'on ait confiance en eux, qu'on les encourage par ce qu'ils ont de bon, qu'on leur montre leurs défauts et leurs fautes comme des taches faciles à enlever dans une bonne nature. Ne croyez pas à la mauvaise volonté. Très rarement elle existe ; et le seul moyen de la faire cesser serait de ne pas y croire. Tel qui fait la tête ne veut que défendre sa paresse, et se faire dire qu'il est capable de mieux ; il sera votre ami

après, et travaillera au moins quelquefois. Ne posez pas en maître, afin d'avoir le droit de ne pas tout savoir, et de pouvoir vous tromper quelque jour. Si vous êtes moins préparé ou mal disposé, avertissez-en bonnement votre petit monde ; autrement la classe ira mal. Évitez à tout prix d'être monotone, sec et raide. Variez et intéressez sans cesse par des remarques, des rapprochements, des applications, des exemples. Soyez bon, ingénu, facile, enjoué même, si la classe est sérieuse. Cependant que la fermeté se fasse sentir derrière la bonhomie, assez pour n'avoir que rarement besoin de se montrer tout à fait. Qu'elle ne ressemble jamais à la colère, et qu'un *pensum* à donner ne trouble pas la classe plus que le temps de l'imposer. Sans parler très souvent de religion, soyez-en cependant si rempli qu'on en sente comme le reflet dans toutes vos paroles, profitant de tout pour placer une réflexion utile, ouvrir un aperçu intéressant et élevé. Ne soyez ni mystérieux ni indiscret avec vos enfants. Dites bonnement ce que vous pouvez dire ; le reste, qu'il n'en soit pas même question. Les particularités réussissent rarement ; plus souvent elles gâtent ceux à qui elles s'adressent, et nuisent au bon esprit de la classe. Saint Paul disait : *Omnibus omnia factus sum*. Il aurait pu ajouter : *Et singulis totus*, car telle est la vraie charité. »

A peine arrivé au Japon, il constate que les prémices sacerdotales dans la Mission vont être

assez extraordinaires (1). « C'est un homme de vingt-huit ans, baptisé six ans auparavant, et qui, le jour même de son baptême, quoiqu'il fût marié, résolut de devenir prêtre. On l'éprouva dix-huit mois avant de le laisser quitter sa femme; il persévéra. Sa femme, de son côté, entra chez les Dames de Saint-Maur, où elle prit l'habit de religieuse. Lui, fait ses études ecclésiastiques et remplit les fonctions de catéchiste, car il est très instruit dans les lettres chinoises et japonaises, et parle à ravir. Il a reçu déjà les deux premiers ordres mineurs, qu'il exerce comme les clercs de la primitive Église, étant chargé en même temps d'entretenir la chapelle du troisième poste de la Mission à Tokio. »

« En effet, continue-t-il, quoiqu'il soit un peu dur, il y a du bon dans le caractère japonais, quand il est tourné au bien et qu'il est tempéré par la religion. J'en eus dernièrement un exemple dans deux de mes grands élèves qu'il s'agissait de tonsurer le jour de l'Assomption, comme ils l'ont été en effet. Tous deux sont de l'ancienne noblesse japonaise: l'un équivalent de chevalier, l'autre fils du gouverneur militaire de Yédo avant la défaite du Chogoun, première dignité après ce qu'on appelle dans les histoires françaises du Japon « les rois » de telle province. En réalité, ces rois étaient à peu près l'équivalent de nos seigneurs

(1) Lettre de Tokio, 2 décembre 1880.

français, ducs ou comtes, au temps de la féodalité (1).

A l'un de mes garçons je faisais remarquer que sa grande taille fléchissait un peu, qu'il lui fallait se tenir un peu plus ferme. — « Si j'avais encore mes sabres, me répondit-il, je me tiendrais droit. Les Japonais ne sont plus que des moitiés d'hommes depuis qu'on les a désarmés. » Et il ajoutait en plaisantant : « Autrefois, on mettait à l'amende ceux qui n'avaient pas le sabre au côté ; on s'exerçait à tout propos. Faute d'adversaires, on s'en prenait aux chiens, ou bien on coupait les ponts pour ne pas rien faire. Quand il fut défendu de sortir armé, un grand nombre demeurèrent si honteux que, pendant plusieurs mois, ils n'osèrent

(1) Avant 1868, le Chogoun était le généralissime, ou le délégué du Mikado au pouvoir militaire. De tout temps, le Mikado était le véritable empereur. Mais, peu à peu, le Chogoun avait plus ou moins supplanté le Mikado. De là des luttes intestines qui amenèrent au Japon, en 1863-1864, l'intervention des escadres française, anglaise, hollandaise et américaine. Le Chogoun fut définitivement défait par le Mikado, à Fousimi, près de Kioto, le 27 janvier 1868. Ce fut l'effondrement de tout l'ancien régime féodal, et l'avènement du pouvoir centralisateur et personnel de l'Empereur. Le Mikado quitta la ville sainte de Kioto, et transféra le siège de l'Empire à Yédo, qui s'appela désormais Tokio, ou « la capitale de l'est ». On supprima l'ancienne division en provinces qui correspondait à des régions naturelles et favorisait l'esprit de clan, et on la remplaça par des circonscriptions administratives ou départements (Ken) subdivisés en districts (Kôri). Aujourd'hui le Japon est divisé en 49 départements ou Ken.

sortir. D'autres, pour se faire illusion, passaient un bâton à la ceinture afin de sentir au moins quelque chose. »

Quand il s'agit donc pour ce brave enfant (il a vingt-deux ans) de recevoir la tonsure, ou, comme disent les païens, de devenir « bonze d'Europe », ses proches, ses amis, qui sont très nombreux à Tokio, formèrent une vraie conjuration pour le retenir. Les raisons ne leur manquaient pas. Il est instruit, intelligent ; il porte un nom connu et estimé partout ; il n'a qu'à se présenter pour avoir une position honorable et avantageuse ; et, au lieu de cela, il se donne tout entier à des étrangers pour devenir « bonze » dans une religion persécutée pendant deux cents ans, et contre laquelle les anciennes lois de persécution existent encore. Sachant ce qui se passait, je lui dis sans détour : « Mon cher enfant, comme vous le savez, les missionnaires n'ont jamais cherché que votre bien. Ils vous laissent donc toute votre liberté, si vous croyez mieux faire en les quittant. »

Là-dessus, il se redressa comme frappé au cœur : « Croyez-vous que je suis resté huit ans pour reculer au dernier moment ? Si je m'en vais, c'est que vous me renverrez. » Si l'on en renvoie quelquefois, ce ne sont pas les hommes de ce caractère...

Ce n'est pas tout. Le premier serviteur de son père devenu, selon la coutume, son protecteur ou quasi-tuteur, le fit venir, pour savoir de lui ce qu'il voulait faire définitivement.

— Est-ce une chose réglée ? Voulez-vous être prêtre catholique ?

— C'est réglé : je veux être prêtre catholique.

— Si vous commencez, il faut continuer ; je ne m'occuperai plus de vous. Dans nos familles, quand on s'est engagé, on ne change pas.

— Je vous remercie : je ne changerai pas.

— Alors, je ne vous inquiéterai plus, et je commanderai à votre frère et à vos autres parents de vous laisser libre. Je vous donnerai seulement un conseil. Puisque vous voulez être prêtre dans une religion qui est bonne, soyez-le d'une manière qui vous honore en y étant bon tout à fait.

L'homme qui parlait ainsi n'est pas chrétien ; mais il connaît la religion, et il est trop honnête pour que Dieu ne lui fasse pas la grâce un jour de l'embrasser et de la pratiquer. Depuis lors, les principaux membres de la famille de notre généreux tonsuré lui ont envoyé leur adhésion, avec une noblesse de sentiments étonnante de la part de ces infidèles, quand elle est si rare de la part de parents même chrétiens.

Le second de nos jeunes gens n'a pas été tourmenté au dernier moment, parce qu'il avait fait plus tôt son sacrifice. Comme il est l'aîné de sa maison, et que son père encore païen ne pouvait pas lui donner congé, l'aîné étant seul héritier et successeur du père, le fils, pour être libre, abandonna tous ses droits de succession à son frère cadet, et fit comme les premiers qui suivirent le

Maître : il quitta tout pour être tout à Lui...

Voilà un spécimen de notre caractère japonais.

J'ai hâte de dire qu'on ne trouve pas partout la même grandeur et le même courage. Il y a souvent une petitesse, une inconstance et une susceptibilité vaniteuse insupportables. J'ai rencontré souvent par les rues des petits bonzillons (1), c'est-à-dire des élèves des séminaires des bonzes japonais. Pauvres enfants, qu'ils me font grande envie ! Les enfants japonais sont si aimables, ils ont une figure si intelligente et si ouverte jusqu'à quinze ou seize ans ! Parmi mes séminaristes, j'en ai un qui a étudié autrefois chez les bonzes, et qui sait par cœur leurs chants et leurs prières. Un des amusements de ses condisciples, c'est de le faire chanter et prêcher en bonze. Quel dommage que le Japon soit si loin ou que nous n'ayons pas un porte-voix assez long, comme vous vous divertiriez en les entendant ! Quand ils ont fini, je leur dis tristement : « Nous avons beau rire, les bonzes sont les maîtres, et ils le seront encore longtemps. »

Il faut alors entendre leurs projets de zèle pour l'avenir, leur impatience d'avoir vite fini leurs études pour montrer aux Japonais qu'ils se trompent, et, en attendant qu'ils puissent prêcher, de quel cœur ils vont faire leurs prières pour la conversion du Japon ! Ils s'informent tous les jours de ceux qui

(1) Lettre de Tokio, 21 août 1881.

viennent pour se faire instruire, du nombre des baptêmes à chaque fête, des noms des principaux convertis. Si leur figure et surtout si leur langue était la même, je me croirais encore avec ceux de France. C'est le même esprit et le même cœur. Malheureusement le nombre n'y est pas encore. Mais je leur dis souvent : « Si vous êtes bons, le Bon Dieu multipliera votre race, pour en avoir. Si vous êtes méchants, à quoi bon ? N'y a-t-il pas toujours trop de méchants sur la terre ? »

Je n'ai pas encore répondu à la question de savoir si nous faisons de belles cérémonies. Comme en France, les plus belles que nous pouvons. Les Japonais les aiment beaucoup, et ils ont, pour les bien faire, des dispositions exceptionnelles. On obtient d'eux ce qu'on veut sous ce rapport, avec une précision presque incroyable. Étant accoutumés dans la vie ordinaire à un cérémonial très minutieux, ils seraient même scandalisés qu'on n'attachât pas de l'importance à la moindre rubrique, quand il s'agit d'une chose aussi sainte que la Religion. Les enfants des Sœurs forment un chœur, le Séminaire l'autre. Vous n'entendriez pas sans émotion toutes ces petites voix chanter « *Laudate, pueri Dominum* » à près de cinq mille lieues de la France. Les Sœurs, à force de patience, sont parvenues à faire apprendre à leurs petites, et à leur faire bien chanter les trois messes de Dumont (1er, 5me et 6me ton), les psaumes des Vêpres, les antiennes de la Sainte-Vierge, presque toutes les

hymnes, et plus de trente morceaux, en plain-chant ou en musique, pour les saluts, même le *Regina* du Père Lambillotte et le *Quid retribuam*. Et vous, vous les chassez en France : vous rendez grand service à ceux chez qui vous les envoyez !

Sans perdre de temps, en apprenant à coudre, on apprend ce qu'on chantera le dimanche, avec un entrain qu'il faut voir, et la vie devient ainsi pour ces pauvres enfants une fête continuelle.

Nulle part on n'est bien comme au Grand Séminaire (1). Aussi jugez comme je dois être content puisque j'ai tous les agréments réunis, c'est-à-dire le Petit et le Grand Séminaire ensemble. Tous les deux tiennent largement dans ma chambre, et il y a place encore pour les habits et les souliers neufs...

J'ai préparé mes grands enfants à la tonsure pour le jour de l'Assomption. Une ordination est belle en France, mais, en mission, quelle joie et quelle crainte même pour trois enfants ! Je dis « enfants » par habitude, car l'un a vingt-sept ans japonais, c'est-à-dire vingt-quatre ans ordinaires, et les deux autres vingt-deux. Nous faisons ensemble la théologie. L'aîné la voit pour la deuxième fois, et m'aide en faisant la classe de latin aux petits. Les deux autres grands sont en seconde année. Mon vénérable barbu est en philosophie, et nous fait à tous la classe de japonais et de

(1) Lettre de Tokio, 13 octobre 1881.

chinois. L'arithmétique, la géographie, l'histoire, sont distribuées de même. L'Écriture Sainte, l'histoire ecclésiastique, le chant, et surtout les cérémonies, ont place à leur tour. Tout cet ensemble nous compose une vie extrêmement agréable, grâce à la piété et au bon esprit de nos jeunes gens.

Étant en France, j'ai souvent désiré savoir à quels résultats on peut arriver avec des élèves de ce pays-ci pour le latin. Pensant vous faire plaisir, je vous envoie une lettre que l'un de mes théologiens m'a écrite de chez ses parents pendant les vacances. Pour vous aider à la comprendre, il est bon de vous dire que Sendaï est à plus de cent lieues au nord de Tokio, et qu'ici, en 1881, ces sortes de voyages se font comme en Europe, il y a trois siècles, c'est-à-dire à pied, les souliers sur le dos. Il n'y a que les gens riches qui voyagent en voiture.

J. M. J.

Sendaï, die 23 septembris 1881.

REVERENDISSIMO ATQUE AMANTISSIMO PATRI SALUTEM.

Postquam Sendaï perveni, Reverendissime Pater, de itineribus litteras ad vos mittendas curare hucusque distuli : veniam igitur a paterna benignitate deprecor.

Ergo, post digressionem a vobis, multarum iter dierum

J. M. J.

Sendaï, le 23 septembre 1881.

A MON TRÈS RÉVÉREND ET TOUT DÉVOUÉ PÈRE SALUT.

Depuis mon arrivée à Sendaï, mon Très Révérend Père, j'ai différé jusqu'à ce jour de vous écrire au sujet de mon voyage. Je compte, pour m'en excuser, sur votre bienveillance paternelle.

Donc, après notre sépara-

sanus perfeci, quamvis summam pedum fatigationem dierumque æstum perpessus.

Perfecto autem tanto itinere, domum inhabitans paternam, iterum per aliquot dies eodem pedum dolore ac in Tokio affectus fui ; feliciter tamen divina gratia adjuvante sanitati redditus in bona fortitudine permaneo.

Antequam autem Reverendus Pater Brotelande (1) ad Tokio proficisceretur, omnibus meis necessitatibus providit. Bonum quidem mihi erat cum R. Patre Brotelande proficisci ; attamen varia loca visitandi gratiâ remansi, et mense sequenti ad vos profecturus sum. Hac autem vice ad revertendum, si occasio mihi fuerit opportuna, per navem proficiscar, ne itineris molestia sentiatur.

Circa patriam tandem, si dici possit, quasi novam hominesque novos invenio.

Rogo denique vestras orationes ut Deus in sua misericordia me conservet « ne pedem meum ad lapidem offendam ». Amen.

tion, j'ai accompli mes longs jours de route en bonne santé, mais non sans souffrir beaucoup de la fatigue et de la chaleur.

Cette longue route achevée, après mon installation chez mes parents, j'ai encore souffert pendant quelques jours des maux de jambes que j'avais eus à Tokio. Mais, grâce à Dieu, je vais bien maintenant, et le courage reste bon.

Le R. P. Brotelande, avant son départ pour Tokio, a pourvu à tous mes besoins. J'aurais bien voulu partir avec le R. P. Brotelande ; je suis resté pour faire quelques excursions, et je partirai vous rejoindre le mois prochain.

Mais, cette fois, pour m'éviter au retour l'ennui du voyage, je prendrai le bateau, si j'en ai l'occasion.

Quant à mon pays, il me semble, pour ainsi dire, tout nouveau, ainsi que ses habitants.

Je vous demande enfin le secours de vos prières pour que Dieu, dans sa miséricorde, me garde contre tout scandale.

Ainsi soit-il !

(1) Le R. P. Brotelande, missionnaire à Tokio, alors directeur de l'école des catéchistes, aujourd'hui curé de la paroisse d'*Asakusa*, une des six paroisses catholiques de Tokio.

Valeat Reverendus Pater.	Adieu, mon Révérend Père,
Reverendissimi Patris Ligneul	Du très révérend Père Ligneul
humillimus filius (1).	Le fils très humble,
H.	H.

Vous le voyez. Tous mes séminaristes japonais semblent avoir pris à tâche de remplacer mes anciens élèves, tellement ils sont bons et dociles, de sorte que je crois à peine être séparé de ceux de France. Par exemple, nos clercs tonsurés sont moins heureux que les vôtres. Ils ne portent pas leur couronne. Toutes les petites filles, au Japon, portent la tonsure. Il faut bien que nous y renoncions pour ne pas être ridicules.

Nous recommandons surtout à nos séminaristes ce dont nous savons par une expérience journalière qu'ils auront le plus besoin, c'est-à-dire l'énergie et l'amour du sacrifice. « En voici le secret, leur disons-nous. Il y avait également parmi les Apôtres un enfant gâté, avec cette circonstance aggravante qu'il l'avait été par le Bon Dieu même. Saint Jean, avant la Passion, n'avait pas donné de témoignage extraordinaire d'énergie, excepté quand il avait voulu faire tomber le feu du ciel :

(1) Sendaï, résidence actuelle de l'évêque de Hakodaté, a maintenant un séminaire, et le supérieur, M. Jacquet, écrivait: « J'ai été content des élèves du séminaire de Sendaï. Ils ont travaillé de leur mieux. Je me demande même si beaucoup d'étudiants en France feraient ce que font tous les jours nos jeunes gens, obligés de suivre les cours du lycée, tout en apprenant le latin chez nous. » (*Compte rendu de 1903*, p. 42)

ce qui était plutôt de l'emportement, que de la force. Il aimait bien le divin Maître. Hors de là, il ne pensait à rien, et n'avait probablement jamais réfléchi de quoi il était ou non capable. Le danger survenant, il se trouva fort tout naturellement; et lui, le plus enfant, il fut le seul qui ne recula pas. Aimez bien le divin Maître, notre bon Sauveur Jésus-Christ, et, le moment venu, (il vient tous les jours) vous trouverez aussi tout de vous-mêmes, l'énergie de ne pas reculer devant le sacrifice. »

*
* *

Après les heureux débuts, voici en effet que nous trouvons le sacrifice à l'aurore de la période quinquennale 1882-1887.

« Ici, écrit de Tokio M. le Supérieur du Séminaire, le 8 juillet 1883, ici, nous avons eu une grande déception et une grande tristesse. Nous devions avoir une fête de la primitive Église. Le 10 juin, tous les missionnaires étant réunis pour la retraite, notre vénérable barbu devait être sous-diacre, et sa femme devait faire sa profession religieuse dans la même cérémonie. Tout était annoncé et préparé, quand le pauvre ami tomba malade d'excès de travail, quinze jours auparavant, sans pouvoir être ordonné, et sans même qu'on sache s'il pourra l'être jamais. Il paraissait pourtant destiné à être la première pierre de cette Église nais-

sante. Nous en serions inconsolables, sans la pensée que le Bon Dieu le sait, et que c'est pour sa gloire.

Mes autres enfants, petits et grands, semblent avoir pris à tâche de remplacer ceux de France, en me donnant toutes les consolations. On dirait de quelques-uns qu'ils ont connu mes élèves d'autrefois, et qu'ils les imitent. De sorte que je me suis trompé une fois de plus. J'avais cru venir en mission pour souffrir quelque chose, et voilà que je n'ai jamais été si heureux.

Ma petite famille de garçons s'est accrue, ou plutôt j'y ai réuni une grande famille de filles, à deux cents pas d'ici. J'avais toujours eu le pressentiment que je deviendrais aumônier quelque jour. Tant de mes confrères, en France même, cumulent ainsi ! Et, en effet, me voilà chargé de cent quatre-vingts orphelines, pour en faire d'abord des Japonaises chrétiennes, et, par elles, autant de familles dont les enfants connaîtront Dieu. *Grande opus*. Cet ouvrage me donne plus de souci que tout le reste. Vous seriez, en effet, scandalisés et stupéfaits, si je vous citais même un seul des embarras honteux que nous avons presque chaque jour à démêler. Oh ! que les hommes qui font tous leurs efforts pour ramener la famille française au paganisme, sont coupables !

Continuez à vous aimer les uns les autres. C'est le précepte du Seigneur. Si vous l'observez bien, il suffit. Ayez toujours devant les yeux que, pour

des prêtres, le travail de l'un est le travail de tous, les peines de l'un la tristesse de tous. C'est cet esprit qui fait de notre vie ici un bonheur dont on se forme difficilement l'idée avant de l'avoir éprouvé. Nos séminaristes sont comme ceux de France ; notre petite famille est un Paradis (1). »

Pendant les vacances de 1884. le cher Supérieur se trouve très loin de Tokio, à Sendaï, à cent lieues au nord, et il écrit : « N'oubliez pas les infidèles, et ceux qui travaillent à leur faire connaître leur Mère du ciel. Nos chers néophytes l'aiment tant, quand ils savent ! Faites beaucoup prier pour les païens. C'est l'espoir de l'Église aujourd'hui, puisque les nations chrétiennes apostasient. Les païens sont plus dans la nuit, mais, par là même, beaucoup moins méchants. Cent lieues à travers le Japon sont moins pénibles que de traverser Paris (2).

Ici, parmi nos séminaristes, quelques-uns nous quittent. Ils reviendront, mais après une dure expérience. Vous me demandez ce que je fais, l'ordre de mes journées. Rien d'extraordinaire.

La méditation à mes garçons, la messe, le catéchisme ou l'instruction pratique à mes filles — déjeuner — classe de théologie — bréviaire — classe de latin — examen particulier — voilà pour

(1) Lettre de Tokio, 4 janvier 1882.
(2) Lettre de Sendaï, le 20 août 1884.

la matinée. Le soir, je prends une leçon de chinois-japonais en même temps que les enfants — classe de chant — chapelet — classe de latin — lecture spirituelle — préparation de l'instruction du lendemain — souper — bréviaire — oraison. Voilà le quotidien. Le mercredi, promenade ; les samedis et veilles de fêtes, confession des enfants. Le reste du temps, visites à faire ou à recevoir, affaires de toutes sortes, malades, mariages etc...

Voilà comme je passe ma vie : à ne rien faire, et à n'avoir le temps de rien. Autrefois je veillais ; je ne le fais plus. Cette année nous allons être deux, et je vais être chargé du journal et des livres : autre délassement. Sans compter les instructions du dimanche, l'orgue et les confessions au dehors... Au fond beaucoup de tracas et peu de résultats apparents, parce que je travaille sur une matière déjà chrétienne, ou sur des sujets tout à fait ingrats. »

« Le séminaire, en 1884, disait Mgr Osouf (1), n'a que dix-sept élèves. Ce chiffre est assurément fort modeste. Mais l'expérience nous a amplement démontré que, dans les circonstances actuelles, le choix des sujets doit être soumis à des règles sévères. Quand nos successeurs auront vu quelques générations chrétiennes, les vocations seront plus nombreuses et plus sûres. »

Nous savons quelles sont ces règles sévères qui

(1) *Compte rendu* de 1884, p. 13-14.

inspirent l'expérience grandissante du cher Supérieur, puisque M. Ligneul écrit de Tokio, le 26 juin 1885: « J'ai reçu, il y a bientôt six mois, la photographie de mes anciens élèves français. Ce sont bien les mêmes : ouverts, déterminés, joyeux, avec leur air de bienveillance et de bonté aimable, tels qu'ils étaient autrefois en préparation. Mais, depuis, ils se sont épanouis et fortifiés. Quelques fleurs sont tombées, ont manqué avant le temps des fruits. D'autres ont été cueillies : mais le grand nombre reste. *Veniat Dilectus in hortum suum et comedat fructum pomorum suorum.....*

Ils sont dans ma chambre à côté de Monseigneur Pie, au-dessous de la Sainte-Vierge, une magnifique image de la Reine du Ciel que j'ai trouvée ici chez un bric-à-brac des faubourgs, et rachetée à vil prix, mais avec grand empressement. C'est à Elle que je les ai confiés au Japon aussi.....

Les voilà aussi prêtres : quel bonheur d'être encore au début de la carrière ! Je me suis surpris à les conseiller encore, comme les miens, et je leur ai dit : « Servez Dieu en silence, contents quand il est content de vous. C'est à lui qu'il faut plaire, Lui seul dont il faut avoir le suffrage. N'ambitionnez que les honneurs qu'il donne. Le bruit qui se fera sur vous vous troublera toujours trop tôt. Par sa vie seule, un prêtre est une puissance qui, sans rien troubler, anime et modifie tout autour de lui. Pour cela il suffit, mais il faut qu'il soit sans reproche et sans prétention.

Le monde appartient à qui sait se taire et marcher toujours. Poussez vous en humilité. S'il y avait eu une grandeur supérieure à celle-là, Dieu lui-même, venu pour relever l'homme, nous l'aurait enseignée. Le chemin à faire, c'est de s'abaisser à mesure que les circonstances vous élèvent. On est parvenu quand on est maître de soi-même, c'est-à-dire roi de sa triple concupiscence. Qui dit homme dit ambition, orgueil et jouissance.

N'ayez souci que d'être parfaits, et Dieu se chargera du reste pour vous : *Deposuit... exaltavit.* Le dévouement désintéressé autant qu'infatigable que nous admirons et estimons tant dans les autres, ne serait-il donc sans prix que pour nous ? Même au jugement du monde qui juge encore, l'égoïsme, le moi, sous quelque habit ou sous quelque langage qu'il se présente, ne sera jamais réputé grand. Un homme, si habile qu'il soit, dont les pensées et les sentiments se bornent à lui, ne sera jamais qu'une unité d'homme, en japonais un « *ventre* ».

Maintenant vous voilà prêtres. Quelle consolation pour moi de penser que tous les jours nous nous répondons d'un bout de la terre à l'autre ! Vous chantez votre hymne le matin, moi le soir, puisque notre soir est votre matin. Ainsi nous vérifions le langage du Prophète : *Dies diei eructat verbum*, *et nox nocti...* »

En 1886 (1), le Séminaire comptait une douzaine

(1) *Compte rendu de 1886*, p. 28.

d'élèves. Mgr Osouf faisait remarquer que l'œuvre du clergé indigène rencontre au Japon un obstacle sérieux dans les lois relatives au service militaire, qui changent souvent. Certains sujets sur qui on avait cru pouvoir compter, échappaient presque au terme de leurs études. Le 1er août 1886, trois clercs avaient reçu deux ordres mineurs. Comme ils avaient fini leur cours de théologie, ils travaillaient en qualité de catéchistes, sous la direction des missionnaires.

*
* *

Voici le troisième bilan pour la période quinquennale 1887-1892.

En 1887 (1), le Séminaire de Tokio avait vu se renouveler une partie du personnel de ses élèves, toujours peu nombreux d'ailleurs. La moyenne avait été d'une dizaine. Mgr Osouf disait : « Ceux qui quittent, quoique perdus pour le but spécial de la formation d'un clergé indigène, ne le sont pas ordinairement pour le service de la Mission. Ainsi la plupart des séminaristes qui ont renoncé, ces années dernières, aux études ecclésiastiques, sont devenus catéchistes (2), ou sont entrés à l'école

(1) *Compte rendu de 1889*, p. 51.

(2) Le cours entier des études dans les séminaires japonais embrasse une période de plus de quinze années. Rarement lès aspirants aux ordres sacrés reçoivent le sacerdoce avant l'âge de trente ans. Ils sont, avant le sous-diaconat, soumis à une

préparatoire. Outre les minorés subissant actuellement une épreuve auprès des missionnaires qui les font travailler, trois autres séminaristes donnant de bonnes espérances suivent ici les cours de philosophie ; les autres ne sont guère que des commençants. A cause des lois si changeantes sur la conscription, nous avons pris le parti, depuis plusieurs années déjà, de ne pas recevoir de nouveaux élèves au Séminaire, qui ne soient déjà, par leur âge ou autrement, libérés du service militaire. Ce système a sans doute des inconvénients ; mais, obligés que nous sommes de compter de très près et avec nos ressources et avec les autres difficultés de la situation, nous l'avons encore regardé comme le plus opportun, au moins présentement. »

En 1891 (1), le Séminaire est très réduit. Deux élèves achèvent leur cours de théologie ; quatre autres séminaristes, appartenant à la Mission, étudient au séminaire de Nagasaki, dont Mgr Cousin a bien voulu, l'année précédente, ouvrir les portes aux élèves de Tokio. Une petite école prépara-

épreuve. Le règlement exige que, pendant une année, ils quittent le séminaire, et soient envoyés dans l'intérieur du pays en qualité de catéchistes, sous la direction des missionnaires. (Marnas II, p. 547.)

(1) *Compte rendu de 1891*, p. 28.— Depuis 1890, par suite d'une entente entre les évêques, le seul séminaire de Nagasaki réunissait presque tous les sujets des quatre diocèses japonais. C'était une mesure d'économie qui avait l'avantage d'unifier et de stimuler l'enseignement. (Marnas, II, p. 546.)

toire au Séminaire, ouverte aussi en 1890, à Tokio, compte, en 1891, six enfants.

En 1892, le bon supérieur écrit de Tokio, le 3 décembre : « Je jouis de mes enfants, et je prie pour que leur harpe rende à la gloire du Maître Éternel les plus beaux sons qu'il se pourra. Il me semble que mon âme se retrouve dans leur âme. Je me flatte beaucoup, mais je ne puis mieux exprimer ce que j'éprouve que par ce que je lisais l'autre jour sur l'amour maternel : « Ce qui fait qu'une mère est si émue en revoyant son fils, c'est qu'il est une partie de sa substance. C'est donc elle-même, ce sont ses entrailles qu'elle retrouve en le revoyant. » Évidemment je n'ai pas tant donné aux miens. Mais, à coup sûr, je ne retrouve pas moins. Quant aux détails de cette vie, nous nous les conterons au ciel, durant les longs jours de l'éternité. En attendant, *Labora sicut bonus miles Christi Jesu.* Je me fais vieux : mes restes ressemblent beaucoup à une ruine. Mais, pour mes enfants, je n'ai pas vieilli d'un jour... »

Et voici que sur ces ruines apparentes et trop précoces pour être définitives, c'est le printemps qui sourit, de ce sourire que connaissent les hommes et les choses bénies de Dieu. L'Église, là-bas aussi, renouvelle sa jeunesse comme celle de l'aigle. En haut les cœurs et les courages ! On prépare les aubes et les manipules à la cathédrale de Tsukiji, à Tokio. Voici que les premiers sous-dia-

cres indigènes avancent vers l'autel, et le vénérable archevêque écrit, comme un autre saint Paul : « Je ne dirai qu'un mot de nos séminaristes (1). Les deux minorés se préparent à recevoir le sous-diaconat à Noël. Dieu daigne diriger lui-même cette importante démarche ! Parmi les autres élèves, nous avons déjà, hélas ! plusieurs vides à regretter. De ceux qui ont été envoyés à Nagasaki, il y a deux ans, l'un est mort poitrinaire ; un autre, le plus avancé, a été obligé de partir pour le service militaire. Nous espérons toutefois que, Dieu le gardant, celui-ci nous reviendra. Il est attaché au service de l'infirmerie dans l'hôpital militaire d'une ville où réside un missionnaire, et, jusqu'à présent, il se conserve très bien ; il sort tous les dimanches pour entendre la messe, et ordinairement il la sert lui-même et y communie. Cinq autres élèves de l'école préparatoire de Tokio devaient se rendre, ce mois-ci, à Nagasaki, pour la rentrée du cours. Or trois seulement ont pu partir ; le quatrième a été arrêté par l'état de sa santé qui menace de le conduire peut-être prochainement au tombeau, et le cinquième a été retenu par sa famille. Nous ne sommes que trop habitués à semblables mécomptes. Mais ce n'est pas une raison de nous décourager : la Providence nous donnera, à son heure, le clergé indigène voulu pour ce pays. En attendant, notre devoir est de ne rien

(1) *Compte rendu de 1892*, p. 32.

négliger, dans la mesure de nos moyens, pour arriver à le former. »

*
* *

La quatrième période quinquennale va de 1893 à 1897. C'est l'heure du travail définitif. Et bientôt — enfin — ce seront les fruits. Le Supérieur écrit de Tokio, le 27 janvier 1894 : « Avoir fait lire et aimer l'Évangile à des jeunes gens : magnifique succès ! Et pourtant en soi quoi de plus naturel ? Où donc trouver ailleurs le vrai, le bien, le beau, à un pareil degré d'élévation et dans une si belle harmonie ? Pour des âmes droites et généreuses, pour des cœurs de vingt ans qui ne sont pas gâtés, que peut-il y avoir de comparable ? Je me sers des *Quatre Évangiles* pour mes séminaristes, et je me propose d'en faire bénéficier beaucoup d'autres, si Dieu me prête vie. Il faut être *un royal homme*, disait mon pauvre père. Le mot est nouveau à force d'être vieux, mais quelle bonne chose il voulait dire ! Et on la trouve là ! »

Enfin voici l'heure de ces « *royaux hommes* » dont parlait si bien le Supérieur de Tokio. La capitale du Japon a vu une ordination sacerdotale. Il y a deux prêtres catholiques, et deux prêtres indigènes, deux prêtres japonais (1). Et Mgr l'ar-

(1) *Compte rendu de 1894*, p. 58.

chevêque écrit, le 29 septembre 1894 : « Quelle consolation j'ai partagée avec tous mes chers missionnaires la semaine dernière ! A l'issue de notre retraite annuelle, j'ai ordonné prêtres nos deux diacres japonais, ainsi que M. Heck, l'un de nos excellents Marianites. Grande a été aussi la joie des chrétiens japonais en voyant leurs compatriotes honorés du sacerdoce. A la cérémonie, la cathédrale était trop petite pour contenir ceux qui voulaient y assister (1).

Plaise à Dieu que Tokio puisse voir de temps en temps des ordinations à la prêtrise, et pour un plus grand nombre d'ordinands ! Car, malgré vos bienveillants efforts pour nous assister, il est toujours vrai de dire « *operarii pauci* ».

(1) On peut lire dans le beau livre de M. Marnas, *La Religion de Jésus* (II, p. 477-486) l'histoire du Séminaire de Nagasaki. Celui-ci fut toujours plus nombreux que celui de Tokio même, à cause de sa situation à proximité des chrétientés florissantes où la foi s'était transmise de père en fils, durant plus de deux siècles, chez les descendants des anciens confesseurs et martyrs. « L'expérience, écrivait M. Marnas, semble avoir démontré qu'il est extrêmement difficile de conduire jusqu'à la prêtrise des enfants de païens convertis, si bien doués et si fervents soient-ils. C'est presque un fait reconnu que tout aspirant au sacerdoce doit compter, pour le moins, deux à trois générations chrétiennes, pour pouvoir être prêtre jusqu'au fond de l'âme... » Mgr Petitjean ordonna les trois premiers prêtres indigènes de l'Église ressuscitée du Japon, à Nagasaki, le 31 décembre 1882. Parmi eux se trouvait le fils de Dominique Zen-yemon, l'héroïque confesseur de la persécution de 1873. Six autres prêtres

En 1895 (1), les séminaristes de Tokio sont encore confiés au séminaire de Nagasaki. L'un d'eux y a reçu la tonsure des mains de Mgr Cousin, à l'ordination de Noël. Ils sont toujours cinq. A l'époque des vacances il en est sorti un, qui a paru

indigènes furent ordonnés le 13 février 1887, huit, le 10 février 1889, quatre, le 18 février 1893 — tous à Nagasaki — et enfin deux à Tokio, le 22 septembre 1894.

En 1903, ils étaient, les décès défalqués, 31. Nous ne pouvons pas avoir d'opinion personnelle sur les restrictions qu'énonce M. Marnas. Nous ne savons pas si les prêtres indigènes de Tokio sont de sang chrétien. Mais ce que nous savons bien c'est que *l'Esprit souffle où il veut*... On sait d'ailleurs que les anciens chrétiens de Nagasaki, en 1865, étaient persuadés, que du côté de Yédo (Tokio) il y avait plus de mille familles restées chrétiennes, comme eux, depuis le XVIe siècle. Il ne semble pas que jusqu'ici les missionnaires aient constaté l'exactitude de ce renseignement (*Marnas*, I, 511). Quoi qu'il en soit, quiconque, dit M. Marnas (II, p. 545) a vu à la tâche les premiers prêtres indigènes du Japon, peut leur rendre en général ce témoignage qu'ils sont aussi instruits, aussi pieux, aussi dévoués au service de Dieu, qu'on peut justement le demander... En 1903, Mgr Cousin, évêque de Nagasaki, remarquait avec peine que, depuis plusieurs années, le nombre des élèves de son séminaire tend à diminuer. « La cause en est, disait-il, qu'aucun de nos prêtres japonais n'a de patrimoine, et que la Mission doit pourvoir à tous les besoins des élèves ecclésiastiques, pendant leur séjour au séminaire, et à ceux des prêtres, après leur ordination. Pour entretenir un clergé nombreux, il nous faudrait des ressources que nous n'avons pas. La bonne Providence peut nous les procurer; espérons qu'Elle daignera nous venir en aide pour donner à l'œuvre du clergé japonais tout le développement désirable. » *Compte rendu de 1903*, p. 27.

(1) *Compte rendu de 1895*, p. 53.

ne pas réunir les conditions voulues pour l'état ecclésiastique. Mais il se trouve déjà remplacé par le cher séminariste-soldat qui avait dû, en 1892, interrompre ses études pour satisfaire à l'obligation du service militaire. Comme avant de venir chez les missionnaires, il avait eu quelques connaissances de la médecine, il a été employé pendant tout le temps de son service à l'hôpital militaire de Fukuoka dabord, et à l'ambulance de Port-Arthur, après la prise de cette place par les Japonais. Grâce à Dieu, ce jeune homme s'est très bien conservé. La bonne Providence lui avait ménagé la faveur de trouver un missionnaire dans la ville où il remplissait ses fonctions d'infirmier, et il en profitait pour se confesser chaque semaine comme un séminariste. Le dimanche, il avait l'habitude de servir la messe et de faire la sainte communion. Plusieurs camarades, tant à Port-Arthur qu'à Fukuoka, lui ont dû de recevoir la grâce du baptême. Et Mgr l'archevêque ajoutait : « Daigne Notre-Seigneur lui donner de continuer ses études ecclésiastiques avec fruit, et de devenir ensuite un saint prêtre ! »

En effet il recevait la tonsure des mains de Mgr Cousin, en décembre 1896 (1). D'ailleurs les notes obtenues par tous les chers élèves du diocèse de Tokio en cours d'études à Nagasaki, étaient toujours très bonnes sous le rapport de la piété

(1) *Compte rendu de 1896*, p. 57.

et du travail. Malheureusement la santé de plusieurs laissait à désirer.

Au mois de juin 1897, deux théologiens recevaient les ordres mineurs (1).

*
* *

De 1898 à 1902, cinquième période quinquennale. En 1899, Tokio comptait encore seulement six séminaristes. Encore l'un deux appartenait au diocèse de Hakodaté. Mais, s'ils étaient en petit nombre, du moins donnaient-ils tous de la satisfaction à M. Ligneul qui en avait la direction (2). A l'horizon encore, il y avait de nouveau comme des esquisses de chasubles.

Les plus anciens avaient reçu le sous-diaconat, le 2 juillet. Les autres n'étaient encore que peu avancés dans l'étude du latin. En même temps que cette langue, ils étudiaient les diverses matières qui entrent dans le programme des lycées. « Il importe en effet, disait Mgr Osouf, que sous le rapport des connaissances, ils ne soient pas inférieurs aux jeunes gens qui sortent de ces établissements. »

Enfin le bon Supérieur écrivait de Tokio, le 24 septembre 1899, comme un autre saint Jean : « Je ne puis avoir une plus grande joie *quam*

(1) *Compte rendu de 1897*, p. 49.
(2) *Compte rendu de 1899*, p. 15.

ut audiam filios meos in veritate ambulare.

L'âge est venu sur ma tête,
Je n'ai plus d'autres plaisirs
Que de me faire une fête
De mes lointains souvenirs...

Rien ne valant un acte de vertu, le sacrifice que nous avons fait des plus hautes jouissances qu'il y ait au monde, compense amplement les autres avantages que nous n'aurons pas. Ailleurs nous aurions fait le bien d'une autre manière. La meilleure est celle que Dieu veut de nous.

Quand je suis arrivé au Japon, mon premier et principal travail a été le soin du Séminaire. J'avais alors neuf élèves. De ces neuf il m'en est resté deux. Je leur ai fait la classe, la méditation, et le reste, pendant quatorze ans. Parfois, je l'avoue, j'avais de la peine à m'empêcher de penser que deux c'était peu, et que le temps était long. Enfin, depuis bientôt cinq ans, ils sont prêtres. L'un occupe un poste intéressant dans la province, et réussit bien. L'autre qui ressemble à mes anciens élèves français, à peu près autant que la chose est possible à un Japonais, est resté avec moi. Tout en nous occupant de divers ministères, afin d'atteindre plus loin, par tout le pays, nous nous sommes mis à écrire sur toutes les questions qui ont besoin d'être éclaircies. Nous sommes à notre vingt-et-unième publication. Trois autres seront bientôt prêtes. J'aurais pu faire autre chose

assurément que de soigner mes deux séminaristes. En réalité, il m'eût été impossible de faire davantage. Nos enfants nous multiplieront. C'est le grain qui disparaît en terre, mais qui produit cent pour un. »

Les deux prêtres indigènes se multiplient. Ils sont quatre en 1901. Et voici déjà leur action. L'aîné, le P. Maeda, nous l'avons vu plus haut, aide son ancien Supérieur, M. Ligneul, à donner une série de dix longues conférences à la Société Impériale d'Éducation, devant un auditoire composé de directeurs d'écoles et de professeurs. De plus, à l'occasion du Jubilé, il publie son *Cours d'instructions aux chrétiens* (1).

Il en est de même en 1902, et Mgr Osouf écrit : « M. Ligneul, l'infatigable apôtre de la polémique religieuse, et le P. Maeda, son habile collaborateur, ont publié, tantôt ensemble, tantôt séparément, une brochure chaque mois ou à peu près, sur différents sujets, le plus souvent amenés par les circonstances. Un journal influent de Tokio rendait à M. Ligneul dernièrement un hommage bien mérité. Après avoir signalé plusieurs ouvrages sortis de la plume de notre confrère, l'auteur de l'article ajoutait : « Comme controversiste, M. Ligneul n'a peut-être pas son égal dans l'Église chrétienne au Japon. Parmi les objections lancées contre le christianisme, il en est bien peu auxquelles il n'ait pas

(1) *Compte rendu de 1901*, p. 17.

répondu avec une grande compétence (1). »

Le Supérieur de Tokio écrit lui-même (2) : « Mon traducteur est un de mes élèves, prêtre depuis sept ans. Nous ne nous sommes jamais quittés depuis vingt-deux ans. Nous en sommes maintenant à notre 42e volume. Le dimanche, nous réunissons un auditoire intéressant de jeunes étudiants de la ville. Toutes les questions discutées ici actuellement y passent à leur tour. Nous sommes contents. Je ne puis pas dire que les jeunes gens japonais ressemblent à ceux de France, parce qu'on ne compare pas des choses aussi différentes; cependant, eux non plus, ne savent qu'imaginer pour se montrer aimables. Il est vrai que j'ai la réputation de dire trop de bien de ce pays, mais à quoi me servirait d'en dire du mal ? On sait bien qu'il y en a, puisqu'il est habité par des hommes... »

*
* *

Quelles conclusions donnerons-nous à cette monographie ? — Est-ce qu'on conclut devant un tableau ?

Si l'on veut des conclusions, en voici une première, offerte par M. le Supérieur du Séminaire de Tokio à tous nos confrères de l'enseignement libre : « Si des maîtres à l'esprit élevé, au cœur

(1) *Compte rendu de 1902,* p. 20.
(2) Le 20 mai 1902.

généreux et délicat, n'étaient pas partout nécessaires, je leur dirais sans hésiter : — Venez donc ici ; il n'y a pas de pays où l'éducation soit plus facile, et les rapports avec les hommes plus agréables... »

Seconde conclusion. — Il était de bon ton, dans une certaine presse, au temps du Concile du Vatican, de railler « le peu d'intellectualité » des évêques-missionnaires. Peut-être verra-t-on ici que l'action de l'Évangile demande — et trouve — dans les missions, des apôtres aussi « intellectuels » que nous pouvons les souhaiter chez nous.

Troisième conclusion. — La Sainte Écriture a dit que l'homme garde, même vieux, la voie de sa jeunesse, et nous avons entendu des cardinaux, des évêques, des curés, des religieux à grande action, nous dire que la meilleure préparation à un ministère efficace auprès des âmes, c'était souvent l'enseignement, l'enseignement sacerdotalement, apostoliquement pratiqué dans nos séminaires et nos collèges. Les hommes ne sont que des enfants grandis. Et l'art souverain qu'il faut à les élever et à les préserver jeunes, servira toujours à les conserver ou à les ramener mûrs. Telle est l'idée de notre confrère de Tokio, quand il écrit : « Dites à vos Messieurs de me regarder toujours comme l'un des leurs. La preuve c'est que, pour ma récréation de midi, je passe une partie du temps à enseigner la conversation en latin au sacristain de Mgr l'Archevêque. Je n'ai donc pas encore perdu ma vocation de professeur. La pierre tirée

de l'eau ne laisse pas de trace dans la rivière ; mais elle, elle garde partout la figure qu'elle avait en sortant... »

Quatrième conclusion.— « Il en est qui se figurent que l'Évangile a passé comme une traînée de poudre. C'est faux, absolument faux ! La vérité est que la graine de sénevé a produit son fruit *dans la patience,* comme disait le Sauveur... Lisez saint Paul ! Entendez ses gémissements ! Voyez-le haletant de labeur, et frémissant de crainte ! Regardez ces petites Églises qui se forment, lentement, humblement, et puis se divisent pour en former d'autres.... Ce sont des siècles entassés qu'il faudra pour édifier l'œuvre divine. Et à travers combien de ruines ! Et avec quelles montagnes de déchets ! Ah ! certes ! Dieu est un travailleur étrange ! Il a des procédés qui déconcertent notre raison ; mais ce qui est bien sûr, c'est qu'il n'est pas pressé ! Il taille les siècles dans l'infini, qu'a-t-il à faire des épargnes ? (1) »

Cinquième et dernière conclusion.— Partout, et tout spécialement, la formation d'un prêtre est une entreprise de longue haleine et de durs labeurs. Les fleurs du sacerdoce ne se cueillent que sur des puissantes racines, et parfois sur des tiges épineuses. Mais l'œuvre vaut son prix. Et, comme le dit encore le Supérieur français du Séminaire du

(1) *Jésus*, par le P. Sertillanges, in-12, p. 134-137. Paris, Lecoffre.

premier des diocèses japonais : « Il faut voir cela comme je vois d'ici nos belles montagnes. De près, ce sont des roches et des rocailles, désagréables et difficiles à gravir. Pour être trouvées belles, elles ont besoin d'être vues de loin, enveloppées d'une brume transparente, et perdant leur sommet dans le ciel bleu. Dès lors, il y a telle larme qu'on ne donnerait pas pour dix ans de plaisir... (1) »

(1) Tokio, 20 mai 1902.

CHAPITRE VII

LES CONSEILS ÉVANGÉLIQUES AU JAPON

LES TRAPPISTES DE NOTRE-DAME DU PHARE, PAR M. LIGNEUL.

Fondation de la Trappe de Notre-Dame du Phare près de Hakodaté, en 1896. -- Le monastère des Trappistines à Notre-Dame des Anges. — Étranges étrangers. — Visites des fonctionnaires japonais à la Trappe. — Le livre de M. Ligneul : *Les Trappistes au Japon.* — Les conseils évangéliques et la règle monastique. — Saint Benoît, saint Bernard, l'abbé de Rancé : leur histoire et leurs œuvres. — La vie des moines : son idéal, son utilité sociale, sa poésie. — *Vous êtes le sel de la terre.*

A la fin d'octobre 1896 (1), débarquaient sur le quai de Hakodaté neuf religieux cisterciens, des-

(1) Lettre du R. P. Marie-Gérald Peullier, prieur du couvent de Notre-Dame du Phare, publiée dans les *Missions Catholiques*, 23 mai 1902, p. 241, illustrée par les photographies d'un missionnaire du diocèse de Hakodaté, M. de Noailles.

tinés à la fondation d'un monastère de Trappistes sous le vocable de Notre-Dame du Phare.

Les débuts furent extrêmement pénibles. Tout semblait conspirer contre la fondation : la rigueur du premier hiver, la maladie et même la mort, l'hostilité des populations environnantes, des articles à la fois grotesques et malveillants dans les journaux, la défiance du gouvernement, un typhon qui renversa l'écurie, et surtout la pénurie des ressources.

Le but principal de cette fondation était d'introduire la vie religieuse au Japon. Les Trappistes y sont, en effet, le premier et le seul ordre religieux proprement dit. Ils défrichent, ils cultivent, ils vaquent à la prière et à l'office divin, ils dirigent une école, et ils évangélisent autour d'eux.

Près d'eux s'est fondé depuis un monastère de religieuses cisterciennes ou Trappistines, sous le vocable de Notre-Dame des Anges.

Dans son compte rendu de 1899 (1), sur son diocèse de Hakodaté, S. G. Mgr Berlioz donnait les détails suivants sur les deux communautés religieuses.

Les religieux Cisterciens, ou Trappistes, ont occupé la presse japonaise plusieurs mois durant. Ce fut d'abord un grand journal de Tokio qui les présenta au public, sous le titre d'*Étranges étrangers*. Étrange, leur réunion : elle se compose de

(1) P. 43.

Français, de Hollandais, d'Anglais et d'Italiens. Étranges, leur genre de vie, leur costume, leurs pratiques. D'où tirent-ils leur subsistance ? Mystère ! Ils se disent religieux : ne seraient-ils point des espions au service de la Russie, ou encore l'équipage de quelque baleinier jeté à la côte ?

L'opinion s'émut ; l'Empereur chargea un de ses chambellans de prendre des informations et de distribuer des secours à ces malheureux, si vraiment ils étaient dans le besoin. Mais les doutes se dissipèrent peu à peu, à la lecture de la notice que M. Ligneul a publiée sur les Trappistes. Un journal de Sapporo la donna en feuilleton, à la suite du rapport on ne peut plus favorable, rédigé d'après l'enquête officielle. Ainsi finit, à l'honneur de nos chers religieux, tout le bruit qui se fit à leur sujet.

Le monastère voisin des Cisterciennes de Notre-Dame des Anges a eu aussi le don de défrayer les journaux, surtout les journaux anglais. Ils se sont apitoyés sur le sort des intéressantes victimes du cloître, et ont taxé de barbarie ceux qui les ont engagées dans un genre de vie qui, disent-ils, n'est plus de notre siècle. Mais la polémique cessa, dès qu'on eut rectifié les fausses données qui y avaient donné lieu. Au mois de mai 1899, deux postulantes, anciennes élèves de l'école des Sœurs de saint Paul de Chartres, à Niigata, étaient admises dans la pieuse communauté de Notre-Dame des Anges. Leurs dispositions étaient excellentes, et elles

avouaient, après une expérience de plusieurs mois, qu'elles ne pensaient pas, en entrant dans le cloître, y trouver tant de charme et de contentement. Les humanitaires du protestantisme auraient été complètement rassurés, s'ils avaient pu les entendre.

En 1901, le monastère cistercien de Notre-Dame du Phare attirait de plus en plus vivement l'attention du public. Le conseiller du Ministère de l'Intérieur, qui l'avait visité l'année précédente, avait publié ses impressions dans une grande revue, le *Tai-yo*. A part quelques erreurs de détail, bien pardonnables chez un homme qui n'a pas approfondi la religion, le tableau qu'il présenta sous un jour très favorable avait bien son intérêt, voire même son charme. On en jugera par ce fait que des lecteurs païens (j'ai eu connaissance, disait Mgr Berlioz (1), de quatre lettres venues des différentes Missions du Japon) ont écrit pour demander leur admission parmi les religieux. Le travail de M. Kanayama a été publié dans les livraisons d'avril, mai et juin 1901, du *Tai-yo*. Il a été ensuite imprimé à part dans une notice de trente-deux pages. Venant d'un homme étranger à la religion, et d'ailleurs instruit et fort intelligent, cet hommage rendu aux religieux avait bien sa valeur. Les protestants en ont été jaloux.

C'est à cette publication qu'il faut attribuer les

(1) *Compte rendu de 1901*, p. 42-43.

nombreuses visites qui se sont succédées depuis. Nous pouvons signaler, parmi les visiteurs, le Président de la Chambre des Députés, un ex-ministre de l'Instruction publique et leur suite, invités par les notabilités de Hakodaté, qui m'ont prié, dit Mgr Berlioz, de vouloir bien me charger de conduire ces hauts personnages au monastère. Pendant la traversée qui se fait en une heure en « steamlunch », ils ont lu l'intéressante notice composée par M. Ligneul (1), afin d'être mieux à même d'observer ce monde nouveau où ils allaient être introduits. Est-il besoin d'ajouter que, pendant les cinq heures passées au monastère, ils se sont montrés d'une bienveillance et d'une politesse exquises, politesse qu'ils ont étendue au lieu saint et aux objets du culte. En prenant congé du R. P. Prieur, tous lui ont présenté leur carte, assurant qu'ils étaient dans l'admiration et qu'ils faisaient des vœux pour la prospérité de l'établissement.

A noter aussi la visite à Notre-Dame du Phare de seize ministres ou notables protestants japonais, qui avaient pris part à une réunion des sectes tenue à Hakodaté. Parmi les seize se trouvait un de leurs grands orateurs qui, deux jours auparavant, s'était permis, dans un discours, de mettre en doute les merveilles qu'on racontait des Trappistes. Après

(1) *Les Trappistes au Japon*, éditée en français à Hong-Kong, le 15 mars 1899.

les avoir vus de près, il avoua à ses amis qu'il avait bien changé d'opinion, et qu'il était émerveillé. Un autre qui habite Hakodaté a demandé la permission d'aller s'édifier au monastère une fois chaque mois. Puisse-t-il y trouver la grâce de sa conversion !

Le personnel de la communauté se composait, en 1901, de vingt-trois religieux. Sur ce nombre, il y avait trois profès et huit novices japonais.

Quant aux religieuses cisterciennes de Notre-Dame des Anges, plusieurs d'entre elles avaient passé par l'épreuve de la maladie. Leur ferveur n'avait pas assez compté avec le travail d'acclimatation, les deux premières années qui avaient suivi leur arrivée. Dieu merci, leur état de santé s'améliora dès qu'elles prirent les moyens réclamés par la prudence. Elles avaient six novices ou postulantes japonaises, et de nouvelles demandes leur étaient adressées.

C'est pour faire connaître, sous le couvert des RR. PP. Trappistes, les conseils de l'Évangile relativement à la perfection chrétienne, que M. Ligneul publia, en 1898, sa brochure sur les *Trappistes au Japon*. On saisit là sur le fait la méthode moderne d'évangélisation, telle que sont obligés de la pratiquer nos missionnaires catholiques, dans ce pays de curiosité ardente et de culture active et raffinée.

Après cet avertissement, il nous suffira de reproduire, dans son texte littéral, la notice de M. Li-

gneul. Elle n'étonnera pas des lecteurs français, familiarisés avec les choses religieuses, mais sûrement elle les édifiera beaucoup.

*
* *

Parmi les Religieux ou Moines de différents Ordres, dit M. Ligneul, il en est peu dont on parle autant que les Trappistes. On pourrait penser, après cela, qu'il n'y en a pas de plus connus qu'eux. Cependant il n'en est pas ainsi. Bien des gens n'ont de cet Ordre si important qu'une notion fort vague ; plusieurs même s'en font une idée inexacte ou entièrement fausse.

La présente notice, publiée d'abord en japonais, a été composée pour faire connaître les PP. Trappistes, dans un pays où leur ombre même n'avait jamais paru. Elle a pour elle l'avantage d'être courte, de renfermer, en un simple opuscule, un grand nombre de renseignements, et d'être empreinte d'une couleur locale qui ne sera pas sans intérêt, même pour les lecteurs étrangers. Tels sont les motifs qui nous ont engagés à en donner ici le texte original.

Nous informons d'abord le lecteur que nous allons l'introduire dans un monde absolument nouveau pour lui, un monde qui n'a rien de commun avec celui dans lequel il a vécu jusqu'à ce jour, si extraordinaire que, même après nous avoir lus, il aura encore de la peine à s'en faire

une idée. Quoique nous ne disions rien, dans ces pages, qui ne soit absolument exact, nous n'osons demander à celui qui les aura parcourues de nous croire sur parole, parce que probablement il ne le fera pas. Il voudra se rendre compte par lui-même, et avoir d'autres témoignages que le nôtre auparavant. Nous sommes loin de nous en offenser. Notre plus grand désir au contraire est que tous ceux entre les mains de qui tombera cette courte notice, s'obstinent à examiner par eux-mêmes, et aillent voir de leurs propres yeux les choses dont nous allons les entretenir.

I

Le voyageur qui se dirige vers le nord de ce grand Empire, en tournant le rocher de Hakodaté pour entrer dans le port, un des plus beaux du monde, aperçoit, sur la gauche, la colonne blanche d'un phare, qui signale aux navigateurs les récifs dangereux de ce rivage, et à deux milles environ vers le couchant, à mi-côte à peu près entre la mer et la montagne qui borne l'horizon, il découvre une maison d'apparence modeste, il est vrai, mais dont la présence ne laisse pas de surprendre au milieu de cette vaste solitude. A l'œil et de loin, elle paraît comme une ligne blanche qui se détache sur un immense fond de verdure.

Quelle est cette maison ? Dans quel but a-t-elle été construite en cet endroit ? Par qui donc est-elle

habitée ? Et quelle vie mènent ses habitants ? — Telles sont les questions qui se présentent d'elles-mêmes à cette vue.

II

Ces questions, il les faut adresser aux gens du village situé sur la rive, à un mille à peu près de la maison dont nous parlons. Depuis un an passé, ces braves et honnêtes paysans, en allant travailler dans la montagne et en revenant, passent et repassent tous les jours auprès de la maison mystérieuse. A toutes les heures du jour, et même de la nuit, ils en ont observé les hôtes ; car la vie que mènent ceux-ci est si étrange que leurs voisins, simples et curieux, ne se lassent pas de les considérer, et de rechercher s'ils ne trouveront pas chez eux quelque ruse cachée. Rien de plus aisé, du reste, que de voir absolument tout ce qu'ils veulent.

Le terrain sur lequel demeurent ces nouveaux venus n'est enclos par aucune muraille ; le sentier qui conduit à la montagne longe leur habitation ; par les portes et par les fenêtres, l'œil plonge librement dans l'intérieur. Regardés ou non, ils sont toujours les mêmes, également calmes, également tranquilles, comme des hommes qui n'ont rien à dissimuler, ni rien à craindre.

III

Mais qui sont ces hommes, et combien sont-ils ?— Ils sont douze, partagés entre différents âges, depuis vingt ans jusqu'à soixante-six, de quatre nationalités différentes : italiens, français, hollandais et américains. Mais quelle que soit la diversité de leurs âges et de leurs patries, ils semblent former tous ensemble une famille de frères, et la plus vraie qu'on puisse concevoir.

Quant au costume, ils ont la tête rasée, à l'exception d'une couronne de cheveux autour de la tête ; un long habit de laine blanche fermé par devant, les revêt de la tête au pieds. Par dessus cet habit, une large bande de drap noir, ouverte pour y passer la tête et garnie d'un capuce, retombe par devant et par derrière, jusqu'aux genoux.

Une ceinture de cuir, large de quatre doigts, retient les habits autour du corps. Entre eux ils se comprennent par signes, sans aucun bruit de paroles. Ils marchent d'ordinaire les yeux baissés, sans regarder à droite ni à gauche. S'ils rencontrent quelque personne, ils la saluent par une inclination profonde, accompagnée d'un coup d'œil bienveillant et d'un sourire, mais sans jamais rompre le silence. Le sentiment qu'on éprouve en les rencontrant est un sentiment mêlé de crainte, comme si l'on se trouvait en présence d'hommes d'une autre nature que soi-même.

IV

Que font-ils? — A une heure du matin, les jours de fête, à deux heures, les jours ordinaires, une cloche à main sonne dans l'intérieur de leur maison. Aussitôt tous se lèvent de la natte où ils couchent tout habillés; car ils reposent ensemble dans le même lieu, leurs nattes n'étant séparées l'une de l'autre que par une légère cloison en planches. Cinq minutes après le son de la cloche, ils sortent enveloppés d'une large chappe de laine blanche qui les recouvre tout entiers, la tête couverte d'un capuce, les bras pendants dans de vastes manches dont les extrémités tombent presque jusqu'à terre. En les voyant s'avancer sans bruit, si gravement, à la pâle lueur d'une lampe, dans un long couloir de près de cent mètres, on dirait des ombres évoquées de la tombe, et qui passent comme une apparition dans la nuit.

V

Où vont-ils, à cette heure où tout repose? — C'est là qu'il faut les suivre pour comprendre ce que c'est qu'adorer Dieu. Ailleurs, ceux qui font profession de rendre encore un culte à une divinité quelconque, lorsqu'ils s'acquittent de ce grand devoir, ressemblent trop souvent à des machines. Un instrument monté pour faire entendre des pa-

roles, et produire des prostrations à leur place, en ferait, ce semble, autant qu'eux. Ici, il n'en est pas de même : tout est vrai et tout est vivant. Ce sont réellement des hommes qui croient, qui adorent, qui prient tout entiers, avec leur corps et avec leur âme en même temps. Supposé que Dieu existe infini, tout puissant et bon, il est impossible de mettre plus de respect, de dignité humble et de convenance, dans la manière de l'honorer, de le louer et de l'invoquer. Les voix de ces hommes, que l'on n'entend jamais ailleurs, lorsqu'elles parlent à Dieu, ont un accent de réelle piété. Et surtout, lorsqu'elles retentissent dans le silence profond de la nuit, elles produisent, même sur les moins religieux, un effet indéfinissable, qu'il faut avoir éprouvé pour le comprendre.

VI

Ne font-ils que prier toujours ? — Nullement. Lorsque le soleil s'est levé, et que l'heure est venue où les travailleurs de toute sorte s'en vont à leur labeur de chaque jour, eux aussi s'acquittent généreusement de ce devoir imposé à tous les hommes. Réunis d'abord autour de l'un d'eux qui est leur chef, (la seule marque à laquelle on le reconnaît est le respect religieux des autres pour lui, et une croix de bois qu'il porte suspendue au cou) ils prennent humblement ses ordres pour la journée. Puis, quand il a marqué à chacun sa tâche,

tous le saluent profondément sans mot dire, et ils s'en vont méditatifs et silencieux, leur habit soigneusement relevé de chaque côté, l'un avec une longue faux sur l'épaule, couper les hautes herbes, l'autre plus vigoureux à la charrue, pour donner à la terre un premier labour, un troisième, la bêche ou le plantoir sous le bras gauche, vers quelque quartier déjà défriché. D'autres ont le soin des bœufs, des chevaux, des vaches, des poules ; quelques-uns cousent, font le blanchissage. Car, autant qu'ils le peuvent, ils doivent se suffire en tout par eux-mêmes, vivre du travail de leurs mains et des produits du sol qu'ils cultivent.

La manière dont ils travaillent aux champs ne surprend guère moins que celle dont ils prient à l'église. Toujours en silence, sans perdre une minute, l'esprit visiblement occupé d'autres pensées, ils ne ressemblent point à des cultivateurs vulgaires. A voir l'air distingué avec lequel ils manient la bêche ou conduisent le râteau, le visiteur se demande à lui-même : « Mais enfin quels sont donc ces hommes ? »

Eux-mêmes ne vous le diront pas, mais ceux qui les connaissent pourraient vous répondre : « Ils étaient autrefois de conditions bien différentes. Gentilshommes, paysans, officiers dans l'armée, professeurs connus, hommes d'avenir, sortis de la noblesse et du peuple : voilà ce qu'ils furent dans le monde. Aujourd'hui il n'y a plus entre eux de différence. Soumis librement, et par le choix, à une

règle commune, ils vivent ensemble dans une égalité et une fraternité parfaite. Le respect et les égards mutuels sont la seule distinction à laquelle ils tiennent encore. Le silence et l'oubli couvrent tout le reste. »

VII

Ce sont des hommes, non de purs esprits. De quoi subsistent-ils ? — Et combien de temps peuvent-ils supporter une pareille vie ? —

Ils vivent de pain, de légumes, de fruits, de laitage ; le poisson n'est permis que par exception, les œufs et la viande ne le sont jamais, hors le cas de grave maladie. Ils travaillent des mains six heures chaque jour, prient un peu plus de six heures; le reste du temps est consacré aux soins domestiques ou à la lecture.

L'hiver, l'étude est leur occupation principale.

Sept heures de bon sommeil, un repas abondant à midi, et une assez légère collation le soir, leur suffisent. Ce n'est pas assez pour jouir de la vie, mais c'est assez pour ne pas mourir. Le corps pour eux n'est pas un instrument de jouissance ; c'est un instrument de travail. Il en est de lui, entre leurs mains, comme des autres ustensiles qu'ils emploient : ils s'en servent, et ils le poussent aussi loin et aussi longtemps qu'il peut aller.

Ils sont d'ailleurs une preuve frappante que la frugalité et le travail, loin d'abréger la vie, la pro-

longent ; la longévité est commune parmi eux ; les vieillards joyeux et robustes y sont plus nombreux que parmi les oisifs, et ceux qui ne se refusent aucun plaisir. On dirait, à voir quelques-uns d'entre eux, que l'âme maîtresse du corps n'en sent plus le poids, et que, n'étant plus gênée par lui dans ses mouvements, elle n'a pas de raison de s'en séparer.

VIII

Cent autres questions se pressent en foule. Pour combien de temps sont-ils renfermés dans cette prison ? Pour combien d'années sont-ils condamnés à ce régime plus pénible et plus rigoureux que celui des forçats ? — Ils y sont pour leur vie entière ; mais ils ne sont nullement forcés d'y être. C'est librement qu'ils y sont entrés et qu'ils y demeurent. — Y a-t-il des crimes dans leur passé ? — C'est un secret entre Dieu et leur conscience. Il se peut que, dans le nombre, il s'en trouve qui aient été poussés à adopter une existence aussi austère par le légitime désir d'expier quelque faute considérable. Et les portes des maisons religieuses qui nous occupent sont ouvertes à tous, à ceux qui cherchent à recouvrer noblement par la pénitence l'innocence perdue, comme à ceux qui n'ont autre chose à demander à la solitude que d'y vivre en paix avec Dieu, à l'abri des dangers du monde. Mais d'ordinaire, et on ne peut que le re-

gretter, ceux qui commettent des fautes graves ne les expient pas de la sorte.

Jeunes ou vieux, quand on regarde nos étrangers, ce n'est pas l'idée de coupables mis à la chaîne qu'ils évoquent; et il en est parmi eux qui ont choisi cette carrière si dure, avant l'âge même où l'on commence à mal faire.

L'ennui, la tristesse ne les rongent-ils pas ? — Loin de là; ils aiment leur solitude, comme on aime le lieu de son repos; et, si parfois la nécessité les oblige d'en sortir pour un temps, leur plus ardent désir est d'y rentrer. — Ils sont donc fous ? — Tant s'en faut ; c'est tout au contraire parce qu'ils connaissent les folies, les bassesses, et toutes les misères qui sont dans le monde, qu'ils s'en tiennent si résolument éloignés.

Quelle fin poursuivent-ils ? Quel est leur but ? — Le but que poursuivent tous les hommes ; ils cherchent le moyen d'être heureux. Seulement, ils ne mettent pas leur bonheur là où les autres croient le trouver : dans la richesse, le plaisir et le bruit. Ils savent que ces choses séduisantes ne donnent pas ce qu'elles semblent promettre, et qu'elles n'ont jamais contenté personne. Eux placent le bonheur dans la vertu, parce que seule elle satisfait ce qu'il y a de meilleur dans l'âme, sa raison et sa conscience, et qu'elle est d'autre part l'unique trésor qu'un homme peut toujours se procurer, s'il le désire, et ne pas perdre, s'il ne le veut pas, puisqu'il ne dépend que de lui d'être vertueux.

Dans ce dessein, la règle qu'ils suivent est combinée de manière à corriger d'abord, en chacun d'eux, tous les défauts qui peuvent l'être ; ensuite, à lui faire pratiquer la plus grande somme de bien possible dans la condition où il est placé. De cette sorte, si le bonheur est véritablement dans la vertu, de pareils hommes doivent être heureux autant qu'il est possible de l'être, toutes leurs forces étant consacrées à être vertueux. Et s'il est vrai aussi qu'une immortalité glorieuse doit être la récompense des gens de bien, ceux-là sont les plus sages de tous, qui ne perdent pas leur temps et leur peine à poursuivre les ombres de ce monde qui passe, mais qui s'efforcent par tous les moyens de s'assurer, dans une meilleure vie, une félicité qui ne passe pas.

On raconte qu'un disciple de Platon, après avoir lu trois fois le dialogue de ce grand philosophe, dans lequel il traite de l'immortalité de l'âme, se précipita du haut d'un mur, et se tua lui-même, afin d'aller plus vite jouir des merveilles dont la seule description l'avait ravi. Les hommes dont nous parlons ne se donnent pas la mort à eux-mêmes. Ils l'attendent avec patience, sûrs de ne pas être trompés dans leur attente, car leur confiance est fondée sur une parole qui ne trompe pas.

IX

A quelle époque a commencé un genre de vie si singulier ? — Depuis l'antiquité, il y a toujours eu des hommes qui se sont isolés du monde pour demeurer dans des lieux déserts, au sommet des montagnes, ou au fond des bois. Selon les temps et selon les lieux, ils y étaient poussés par des motifs bien différents, et leur conduite ne différait pas moins que les sentiments qui les animaient. Le fakir dans les Indes, le *yamabushi* au Japon, sont chose trop connue pour que nous nous y arrêtions davantage. En Occident, la vie solitaire commença dans un temps où la tyrannie et la corruption étaient à leur comble. C'était l'époque la plus affreuse de l'empire romain.

Afin de se soustraire aux persécutions et à la mort, un grand nombre des meilleurs citoyens se réfugièrent dans les déserts de l'Égypte et de la Lybie, où ils vécurent inconnus de tous. D'autres, pour se défendre de la contagion, tout en restant au milieu du monde, se renfermèrent dans leurs propres maisons, uniquement appliqués aux devoirs de leur état et à la pratique des vertus. Plus tard, les hommes de bien formèrent des associations, et se réunirent dans des maisons communes, pour y mener ensemble une vie parfaite, telle qu'ils la concevaient.

X

Celui que l'on appelle communément le Père de la vie solitaire ou monastique en Occident, est saint Benoît. Non qu'il ait été le premier moine, mais parce qu'il fut le modèle des moines, et que son nom est resté attaché à la Règle que presque tous ont suivie depuis. C'est à ce titre qu'il a mérité d'être appelé le vrai Fondateur de la vie monastique.

Saint Benoît naquit à Nursia dans l'Ombrie, province d'Italie, en 480, d'une famille noble et chrétienne. Il étudia d'abord à Rome, où; dès l'âge de 14 ans, le spectacle de la corruption païenne lui inspira le dégoût du monde. Il se retira dans la solitude de Subiaco, à 40 milles de Rome. Il y demeura trois ans ignoré ; après quoi, il fut découvert par un pâtre en 497, et ne tarda pas à être connu des autres bergers de la montagne. Ceux-ci le prirent d'abord pour une bête sauvage, à la vue des peaux qui lui servaient de vêtements, mais ils l'honorèrent bientôt comme un saint. La réputation de ses vertus attira autour de lui de nombreux disciples. Il bâtit pour eux douze monastères dans les environs. Dans chaque monastère, il plaçait douze moines avec un supérieur. Obligé de quitter cette contrée par la jalousie d'un homme nommé Florence, il se retira au Mont-Cassin, à vingt lieues de Naples, dans une

grotte sauvage. Beaucoup de ses disciples l'y ayant rejoint, il construisit avec eux un monastère à la place d'un temple d'Apollon, où le peuple de la contrée se réunissait encore de temps en temps pour adorer. C'est là que fut pratiquée et écrite la Règle dont nous avons parlé plus haut. Saint Benoît devint fort célèbre dans tout l'Occident, à cause de ses vertus surhumaines et de son éminente sagesse dans le gouvernement des hommes. Il mourut à l'âge de 63 ans, debout, appuyé sur un de ses religieux.

XI

La Règle de saint Benoît est rédigée avec une connaissance profonde de la nature humaine. Elle unit la douceur et la condescendance au sérieux et à l'austérité de la vie. A la considérer comme loi morale, c'est une des plus belles et des plus sublimes qui existent. Le Supérieur n'est, sous le nom d'Abbé, au-dessus des autres, que pour avoir la charge et le souci de tous.

Dans ses subordonnés il doit haïr les vices mais aimer les personnes, les instruire surtout par ses exemples, les diriger sans se lasser jamais, chacun selon ses qualités et ses dispositions particulières. Dans les occasions difficiles, l'Abbé doit consulter les Frères, tout en gardant le droit de prendre pour lui-même le parti qui lui paraît le meilleur. Les subordonnés doivent le considérer

comme le dépositaire et l'organe de l'autorité de Dieu même, et lui rendre une obéissance absolue, en tout ce qui n'est pas évidemment contraire à la conscience et à la Règle. Cette dernière est au-dessus de tous; l'Abbé n'en est que l'interprète et le premier sujet. La moralité et la santé des moines sont assurées par des occupations continuelles et variées. Ce sont, outre les prières régulières canoniales, les travaux manuels, la lecture, l'étude ou l'enseignement de la jeunesse.

L'épreuve des postulants ne dure en général que quelques semaines ; puis vient un noviciat de deux ans, destiné à donner aux aspirants à la vie monastique le temps de se faire connaître, de se connaître eux-mêmes, et d'étudier à fond les difficultés de leur vocation. Le noviciat écoulé, on peut être admis à prononcer des vœux simples qui engagent à jamais celui qui les prononce, mais qui restent révocables au jugement des supérieurs. Après une période de trois ans, que l'autorité peut prolonger jusqu'à cinq, le moine est ou rendu à la vie séculière, ou admis à prononcer des vœux solennels, par lesquels il est définitivement lié à l'Ordre.

Les vœux sont au nombre de cinq : obéissance aux Supérieurs, pratique de la chasteté perpétuelle, stabilité dans la maison pour laquelle on s'engage, conversion des mœurs, c'est-à-dire marche continuelle en avant dans la voie de la vertu, enfin pauvreté, c'est-à-dire renoncement à toute propriété. La maison, en effet, et tout ce qui est à

l'usage des moines, appartient à la Communauté ; les individus ne possèdent rien.

La Congrégation est autorisée à recevoir de jeunes garçons, dont elle surveille l'éducation. C'est cet article de la Règle qui a donné lieu aux écoles monastiques, si célèbres autrefois dans toute l'Europe, et si utiles dans les temps de barbarie. L'habit est celui que nous avons décrit plus haut, avec cette différence qu'il était primitivement noir, au lieu d'être blanc. Les moines mangent ensemble dans le même réfectoire, en silence, et dorment dans des dortoirs communs.

Il serait trop long de transcrire ici tout ce qui est prescrit touchant la correction des vices et la pratique des vertus. Qu'il suffise de rappeler ici le jugement porté sur la Règle de saint Benoît, par tous ceux qui l'ont étudiée : « Elle est pleine d'une rare modération et d'une prudente indulgence à l'égard de la nature humaine. Il serait difficile d'en trouver une qui sache mieux concilier ensemble la douceur et la sévérité, une mieux combinée pour conduire les hommes, avec vigueur et bienveillance, au faîte des plus héroïques vertus. »

XII

La Règle de saint Benoît, comme tout ce qui est bon mais austère, ne fut pas accueillie d'abord avec beaucoup d'empressement. Cependant, parce qu'elle était bonne, elle finit par se répandre, et

elle eut sur les principales nations de l'Europe une influence que l'état actuel du monde, si différent de ce qu'il était alors, ne nous permet plus d'apprécier.

Du vivant même de saint Benoît, Placide, fils du sénateur romain Tertullus, et un des premiers disciples du saint, fonda un monastère à Messine, en Sicile, en 534. Saint Maur, un autre disciple de Benoît, passa en France l'année même de la mort du saint (543), et, grâce aux donations du roi d'Austrasie, Théodebert, fonda la célèbre abbaye de Glanfeuil, mère de tant d'autres dans la suite. A Rome, les disciples de saint Benoît furent établis en 580. Saint Augustin et les douze moines envoyés en Angleterre par le pape saint Grégoire le Grand, pour porter les bienfaits de la civilisation aux Anglo-Saxons encore barbares (596), étaient tous sortis du monastère que saint Grégoire lui-même avait fait construire à ses frais, avant d'être pape. Les couvents se multiplièrent en Angleterre et en Irlande, et c'est aux moines que cette contrée dut d'être la première éclairée et civilisée, parmi les Barbares. En Allemagne, la civilisation entra aussi avec les moines. Ils arrivent avec saint Willibrod dans la Frise (692), avec saint Boniface dans la Thuringe, la Hesse, et la Bavière (716).

Partout où la lumière de la vérité peut pénétrer, de nombreux monastères s'élèvent comme autant de foyers, d'où elle rayonne sur les populations

d'alentour. Des villes entières comme Eichstadt, Frizlar, Fulda, durent leur origine à la simple fondation d'un couvent.

En France, le travail des moines ne fut ni moins considérable, ni moins utile. A cette époque, une grande partie du sol était encore couverte de forêts ou abandonnée sans culture, après les invasions des Barbares. Ce furent les moines qui contribuèrent le plus, par leurs efforts et par leurs exemples, à rendre ce pays tel qu'il est aujourd'hui, un des plus beaux et des plus fertiles. Rien n'est intéressant comme la manière dont ces travailleurs infatigables prenaient possession de la terre. Un moine accompagné de quelques-uns de ses frères, s'avançait quelques lieues dans la forêt. A l'endroit qui lui semblait le plus convenable, il s'arrêtait et plantait une croix. Autour de la croix, ils abattaient ensemble quelques arbres pour se construire un abri, puis ils commençaient à défricher. Quelques habitants demi-sauvages venaient se joindre à eux, établissaient à côté d'eux leur demeure, vivaient et travaillaient avec eux. Peu à peu, d'année en année, la clairière s'élargissait au milieu du bois, et la forêt jadis stérile faisait place à des champs couverts de moissons. Les provinces les plus productives de la France ont été ainsi fécondées; et un grand nombre de villages, de villes mêmes, qui ont commencé de cette manière, gardent encore aujourd'hui le souvenir, quelques-uns même le nom, du monastère ou du saint moine auquel ils doivent leur existence.

XIII

La Règle, en commandant de donner chaque jour quelque temps à la lecture, réveilla dans les moines l'amour de la science. Ils ne se bornèrent pas aux Livres Saints et aux Maîtres de la doctrine sacrée. Ils s'adonnèrent avec ardeur à l'étude des auteurs profanes, et devinrent à la fois les admirateurs et les sauveurs des précieux restes de la littérature ancienne. A une époque où l'imprimerie n'existait pas, où les livres étaient si rares, c'étaient les moines qui passaient leur temps à copier, à recopier les chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome, et qui nous les ont conservés. Durant les siècles qui suivirent l'arrivée des Barbares, les couvents furent l'asile unique du savoir.

L'instruction et la formation des postulants et des novices firent sentir la nécessité de méthodes régulières pour l'enseignement. C'est ainsi que naquirent les écoles monastiques, où l'on instruisait en même temps les aspirants à la vie religieuse, et ceux qui venaient du dehors pour apprendre. Quelques-unes de ces écoles acquirent un tel renom, que Charlemagne ordonna qu'il y en aurait une auprès de tous les monastères et de toutes les cathédrales de son empire. Lui-même appela d'Angleterre (804) le moine Alcuin, abbé de Cantorbéry, pour le mettre à la tête de l'école qu'il avait établie dans son

propre palais, et il ne dédaigna pas de se faire lui-même son élève. Dès le septième siècle, nous rencontrons plusieurs écoles monastiques excellentes. Dans la suite, elles embrassèrent le cercle entier des connaissances humaines : mathématiques, musique, poétique, rhétorique, littérature latine, parfois grecque, hébraïque et arabe. Elles furent les pépinières d'où naquirent, aux douzième et treizième siècles, les nombreuses Universités de l'Europe.

Peu à peu il sortit des couvents des Bénédictins un grand nombre d'hommes vraiment éclairés. Aucune autre société quelconque n'a produit un aussi grand nombre d'hommes illustres. Suivant le calcul de Fessler, l'Ordre de saint Benoît a fourni 24 papes, 200 cardinaux, 1600 archevêques, 4000 évêques, 1500 Saints canonisés, 5000 Bienheureux, 43 empereurs, 44 rois, 15700 écrivains. Plus de la moitié des découvertes faites autrefois dans les sciences ou les arts, sont dues à des moines. Telle était leur patience au travail, et telle est l'importance des œuvres qu'ils ont laissées après eux, que, pour désigner en général un travail gigantesque, il est passé en proverbe de dire : « Une œuvre de Bénédictin », comme on dit « un travail de Romain ».

XIV

Voilà le côté beau et glorieux de l'Institution monastique. Malheureusement l'homme est chose fragile ; et tout ce qui est humain participe à la même fragilité. Le faîte de la prospérité est le commencement de sa décadence, et tout ce qui l'élève ne fait que préparer de loin sa ruine. Ainsi en fut-il de l'Ordre monastique.

Il eut pour cause de son abaissement l'excès même de sa prospérité. Les moines par leurs travaux, leur science, et surtout la sainteté de leur vie, avaient partout forcé l'admiration, et obtenu au plus haut point l'estime et le respect des peuples. A cause des bienfaits de toutes sortes qu'ils répandaient autour d'eux, un monastère était regardé comme une cause de salut pour toute une contrée. Beaucoup de puissants personnages, de princes mêmes, tinrent à honneur d'en fonder de nouveaux, ou de soutenir les anciens en leur faisant de riches donations. Leur intention était de faciliter par là les travaux des moines, et, en leur fournissant les moyens de se rendre encore plus utiles, d'avoir une part à leurs mérites. Malheureusement, avec les richesses et la considération dont ils jouissaient, les moines ne surent pas toujours se défendre de la faiblesse et des convoitises inhérentes à la nature humaine.

Il se trouva parmi eux, ou plutôt, à parler plus

exactement, il se trouva dans le monde, des hommes que les riches possessions des couvents séduisirent. Ils entrèrent dans les monastères, non pour y mener la vie dure et laborieuse des religieux, mais pour y profiter à loisir des travaux de leurs devanciers. Par leur exemple et par leur influence, la Règle ne fut plus strictement observée. Il est aisé d'ailleurs de se relâcher dans une manière de vivre, où la fidélité exige un héroïsme presque continuel. Avec l'abandon de la Règle s'introduisirent naturellement la mollesse, l'orgueil, l'oisiveté, et les autres vices qui les accompagnent; et plus les populations s'étaient accoutumées à considérer les monastères comme des sanctuaires de vertu et de sainteté, plus elles furent surprises et scandalisées de les voir se changer en lieu de repos et de jouissance, quelquefois même de corruption.

Ce point a été beaucoup exagéré par les moines eux-mêmes, qui se reprochent avec amertume, dans leurs écrits, ce qu'ils appellent leur relâchement. En réalité, cette vie relâchée dont ils s'accusent, serait encore beaucoup trop rigide pour la plupart de ceux qui les incriminent depuis trois cents ans. Car certains hommes, méconnaissant à dessein les services éminents rendus par les moines, se font des abus qu'ils trouvent souvent racontés par eux-mêmes dans l'histoire, un argument terrible pour condamner absolument jusqu'à l'institution même, et pour rendre responsable de ces

abus la religion chrétienne, parce que ces moines la professaient.

Ils oublient, ces hommes, que ce qui a corrompu les monastères, ce n'est pas l'esprit de la religion, mais l'esprit du monde, c'est-à-dire l'orgueil, l'ambition, la paresse, et les autres vices que la religion ne cesse de combattre. Alors aussi, comme aujourd'hui, la religion attaquait le vice. Bien des hommes de cœur et de courage voulurent imposer la réforme aux monastères relâchés, mais l'esprit du monde qui y était entré s'irritait aussitôt, criait hautement à l'intolérance, et refusait de se soumettre. Aujourd'hui, c'est à la religion que le même esprit du monde impute injustement le mal qu'elle n'a pas empêché.

Cependant, malgré ces alternatives de prospérité et de décadence, la vie monastique, depuis l'antiquité, n'a jamais cessé de fleurir dans la religion véritable. L'idéal de vertu parfaite, qui en est l'âme et le principe, ne s'est jamais retiré de la vraie Église, pour le bonheur de l'humanité. Cet idéal a revêtu successivement toutes les formes ; il n'y a pas de circonstances de temps, de lieux ou de climat, auxquelles il ne se soit accommodé ; pas de besoin auquel il n'ait essayé de répondre. Dans ce monde si rempli de misères, on en trouverait difficilement une que quelque Institut religieux ou monastique n'ait eu pour but de soulager, et qu'il n'ait soulagé en effet. Puis, comme rien de ce qui est humain n'est durable, quand l'Institut, comme

un arbre vieilli, n'est plus de saison et commence à se dessécher, la même vie, le même idéal de vertu qui l'avait produit, suscite le plus souvent de ses propres racines un nouveau rejeton jeune et vigoureux, qui fleurit à son tour, et qui porte des fruits utiles en leur temps.

XV

C'est ce qui arriva à plusieurs reprises pour l'ordre de saint Benoît dont nous parlons. Nous ne rapporterons pas tout au long l'histoire de cet Institut fameux. Nous nous bornerons simplement à ce qui concerne les moines de Hakodaté, l'objet de cette courte notice.

Durant le onzième siècle, le relâchement s'étant introduit dans plusieurs monastères de Bénédictins, en 1098, saint Robert, abbé de Molème, non loin de Langres, en France, quitta son couvent avec 21 de ses moines, et partit pour s'en aller mener ailleurs une vie plus régulière. Ils s'établirent dans un lieu voisin de Dijon, appelé Cîteaux, alors désert et inconnu, qui allait devenir si célèbre dans la suite. Les nouveaux venus étaient d'une si grande austérité, leur règlement était tellement sévère, que, pendant plusieurs années, personne absolument n'osa se joindre à eux, au point qu'ils commençaient à désespérer d'avoir des successeurs, lorsque la Providence leur amena, un jour,

un homme qui devait illustrer leur ordre plus que des milliers d'autres ensemble.

C'était un jeune gentilhomme, né à Fontaine, près Dijon, en 1091. Il était célèbre dans toute la contrée par la noblesse de sa naissance, les qualités de son esprit, la beauté et la distinction de sa personne, et surtout par son incomparable vertu. Il n'avait encore que vingt-deux ans, quand il demanda comme une grâce d'être admis à partager la vie des moines. Son nom était Bernard. Il n'arrivait pas seul au monastère. Par l'attrait irrésistible de sa piété et de sa douceur, il y entraînait avec lui ses cinq frères, le plus jeune seul étant demeuré à la maison, et trente autres jeunes hommes de la même condition que lui. Leur entrée au couvent fut le commencement du renom et de la prospérité de Cîteaux. A dater de ce jour, les religieux se multiplièrent en si grand nombre, qu'on les vit bientôt se séparer pour s'en aller fonder ailleurs d'autres monastères, comme on voit des essaims d'abeilles sortir de la ruche où ils sont nés, et s'en aller composer leur miel en d'autres lieux.

Bernard, en 1115, fut envoyé, malgré sa jeunesse, par le troisième abbé de Cîteaux, saint Étienne, établir une nouvelle abbaye en Champagne, dans un endroit affreusement sauvage que l'on appelait la Vallée d'Absinthe. A cause de lui, cette vallée a changé de nom. Depuis ce temps, elle n'est plus connue que sous celui de Clairvaux (*Clara vallis*). Pendant qu'il en était

abbé, il y eut à Clairvaux jusqu'à 700 religieux. Soixante-douze monastères furent fondés et réglés par lui en France, en Espagne, en Italie, et jusque dans la Suède et le Danemark.

Mais l'influence de ses vertus et de son génie ne se renferma pas dans les cloîtres. Bernard fut la merveille et la lumière de son siècle. Combattre les erreurs de cette époque, apaiser les troubles et les divisions dans l'Église et dans les États, diriger les conciles, conseiller et stimuler les papes, négocier pour les princes : c'est le rôle que remplit ce simple moine, qui fut, pour un temps, le chef véritable du monde chrétien. Son éloquence était si entraînante que, quand il fut chargé de prêcher la guerre sainte pour défendre l'Europe contre la tyrannie des Musulmans, les villes et les châteaux se changeaient en déserts à sa parole ; et l'histoire a raconté naïvement que, là où il prêchait, les femmes cachaient leurs fils et leurs maris, dans la crainte qu'elles avaient de les voir tous prendre les armes ou s'en aller au monastère. Cependant cet homme admiré de l'Europe entière, et vénéré partout si fort que, même les peuples qui ne comprenaient pas sa langue, se convertissaient à sa vue, quand il était à Clairvaux avec ses moines, bêchait la terre avec eux en silence. D'une santé constamment débile, il était insensible au goût des aliments qu'il prenait. Il mourut en 1153, sans avoir remarqué la forme de sa pauvre cellule. Vingt ans après, il fut honoré comme un saint.

Déjà avant saint Bernard, du temps de saint Albéric, deuxième abbé de Cîteaux, les religieux avaient échangé l'habit noir des Bénédictins pour l'habit blanc qu'ils ont porté depuis. De là la distinction fameuse entre les moines noirs et les moines blancs. Sous le troisième abbé, saint Étienne, saint Bernard présent, furent ajoutées à la Règle primitive de saint Benoît, sous le nom de « Charte de Charité », certaines dispositions particulières, qui, complétées par l'adoption d'un Coutumier sous le gouvernement du quatrième abbé, saint Rainard, firent réellement de la Réforme de Cîteaux un Ordre à part. Ce nouvel Ordre bénédictin fut célèbre dans toute la chrétienté par sa splendeur et ses richesses, mais surtout par les personnages qu'il produisit, Othon de Freisingen, Pierre de Vaux-Cernay, les papes Eugène III, disciple de saint Bernard, Grégoire VIII, Célestin IV, Benoît XII.

Cependant il n'échappa pas non plus au danger d une prospérité excessive. Le relâchement s'introduisit de nouveau dans la discipline, et il y avait longtemps que la décadence morale de l'Ordre était manifeste, quand éclata la Révolution française de 1789. On a beaucoup exagéré, dans certains ouvrages, le nombre des établissements cisterciens. En réalité le nombre s'en est élevé à 721 pour les monastères d'hommes, à 900 pour les maisons des femmes. Nous avons de la peine aujourd'hui à nous faire l'idée d'une pareille puissance.

L'abbaye de Clairvaux, fondée par saint Bernard, est maintenant convertie en une maison centrale de détention, où plus de mille condamnés fabriquent des draps, des mérinos, des tissus de soie, des couvertures de laine et de coton. Voilà un exemple remarquable de la différence des temps : les anciens moines, travailleurs volontaires et héros de vertus, sont en plusieurs lieux remplacés par des forçats !

XVI

Notre monastère de Hakodaté tire son nom et son origine d'une très illustre abbaye de l'Ordre de Cîteaux, fondée en 1140 par Rotrou, comte du Perche, sur les confins de la Normandie, en France, dans un endroit appelé *la Trappe*.

Cette abbaye, dite « Notre-Dame de la Trappe » se fit remarquer d'abord entre toutes par la sévérité de son régime ; puis, comme elle s'était peu à peu relâchée de sa première ferveur, une réforme y devint nécessaire. En 1662, Armand-Jean de Rancé, né à Paris en 1626, après une vie fort dissipée, suivie d'une conversion éclatante, distribua ses biens en bonnes œuvres et se renferma résolument à la Trappe dont il était Abbé depuis son enfance. L'abus principal de ce temps, et la source de presque tous les autres, était que l'on donnait les monastères à de jeunes seigneurs qui n'y résidaient pas, ne savaient même pas ce qui s'y passait, et n'en étaient Abbés

que de nom, pour en percevoir et en dissiper les revenus.

Quand l'Abbé de Rancé se chargea lui-même du gouvernement de son monastère de la Trappe, en 1662, il résolut d'y rétablir dans toute sa vigueur l'observance primitive de Cîteaux. Une pareille entreprise devait naturellement rencontrer de grandes difficultés, et susciter à l'Abbé de Rancé beaucoup d'ennuis. Il fut accusé jusque devant le roi Louis XIV, qui nomma des juges pour connaître de cette affaire ; mais les juges royaux se séparèrent sans rien prononcer. Malgré les opposants, l'Abbé de Rancé n'en établit pas moins à la Trappe la Réforme, dont il publia les rudes Constitutions en 1671.

Cinq ou six années passèrent d'abord obscurément ; mais bientôt les religieux affluèrent, le monastère réformé attira l'attention du grand siècle, et la Trappe entra alors en possession de la haute estime et de l'admiration dont elle n'a pas cessé depuis de jouir. L'Abbé de Rancé, presque toujours en proie à la maladie, ne cessa pas néanmoins d'observer la règle, de travailler la terre, et d'écrire des livres jusqu'à la fin. Six ans avant sa mort, ses infirmités ne lui permettant plus de gouverner son abbaye, il donna sa démission ; mais il resta dans la communauté, comme simple moine, sans rien diminuer de ses austérités. Il y mourut, comme meurent les Trappistes, couché sur la paille et la cendre, à l'âge de 75 ans, en 1700.

A la Révolution française, les Trappistes furent supprimés avec les autres religieux, mais ils n'abandonnèrent pas pour cela leur genre de vie. Grâce à l'Abbé de Rancé, leur Ordre rajeuni et renouvelé était dans toute sa vigueur. Ils sortirent de leurs monastères, mais sans se disperser ; et toujours réunis, même dans l'exil, ils se réfugièrent successivement en Suisse, en Italie, en Allemagne, et jusqu'en Russie, observant leur règle autant que le permettaient les circonstances.

Quand la tourmente révolutionnaire eut passé, ils purent rentrer dans leur couvent en 1815. Depuis cette époque, ils ont formé d'autres établissements. Durant ces trente dernières années surtout, ils se sont rapidement multipliés. Tous ensemble ils comptent maintenant 57 monastères d'hommes, et 16 de femmes, dans toutes les parties du monde, depuis l'Angleterre jusqu'au Japon.

XVII

Quels motifs peuvent porter des hommes raisonnables à embrasser un genre de vie si extraordinaire, et de quelle utilité sont aujourd'hui ces moines, tristes survivants d'un temps de barbarie qui n'est plus ? — Au début de notre XX[e] siècle, les raisons qui poussent les hommes vers la solitude sont les mêmes qui les y poussaient il y a quinze ou dix-huit cents ans. Durant cette longue suite de

siècles, le monde n'a pas changé. Il promet toujours, comme autrefois, de la joie, des honneurs, des fêtes, et il ne donne le plus souvent que du chagrin, de la honte, des souffrances amères. Comme autrefois, et peut-être plus encore, tout dans le monde est mensonge, trahison, jalousie, basses convoitises, orgueil et hauteur insupportables, flatterie et servitude avilissante. L'égoïsme qui a toujours divisé les hommes, les soulève si fort les uns contre les autres, que la terre entière semble convertie en un immense champ de bataille, où chacun combat *pour sa propre vie*. Et parce que la force et la ruse sont presque partout les seules armes, presque toujours c'est le faible et l'homme de bien qui succombent.

Après cela, il n'est pas étonnant que ceux qui ont encore l'âme droite et fière éprouvent le besoin de sortir du monde, pour trouver ailleurs ce qui leur manque, être véritablement libres, être impunément bons et honnêtes, comme ils le désirent, et vivre à l'abri de toute injustice, paisiblement et comme en frères, avec d'autres hommes qui leur ressemblent.

Car le moine est indépendant des autres ; il vit du travail de ses mains ; l'unique autorité dont il relève est celle de la règle, à laquelle il s'est soumis de lui-même et par choix. S'il est pauvre et privé de tout plaisir, c'est qu'il l'a voulu ; s'il obéit jour et nuit comme un esclave, du moins il n'est esclave que de sa conscience et de Dieu. Voilà

pourquoi, s'il n'y a pas de condition plus austère que la sienne, il n'y en a pas non plus de plus noble et de plus heureuse. La première et principale raison qui poussera toujours les âmes d'élite vers ce genre de vie, c'est le besoin de trouver, dans l'idéal de la vertu réalisé autant qu'il peut l'être, la plus élevée et la plus complète satisfaction, à laquelle notre nature raisonnable puisse prétendre.

S'il est vrai, d'ailleurs, que les hommes sont heureux et que les peuples prospèrent en raison de la somme de bien qu'ils pratiquent, est-ce donc un médiocre avantage que de mettre sous les yeux d'une population étrangère à ces pensées, l'exemple d'hommes dont l'unique préoccupation est de réaliser, par tous les moyens, tout le bien qu'ils peuvent ? Quand l'ambition, l'avarice, l'esprit de révolte agitent si fortement la société qu'elle menace d'en être renversée, n'est-ce pas une leçon instructive et vraiment salutaire, qu'une réunion d'hommes, aussi intelligents et aussi robustes que les autres, plus que beaucoup d'autres, qui vivent sans prétendre à rien pour eux-mêmes, sans rien posséder en propre, pas même leurs habits, et dans une soumission absolue à une règle qui ne les laisse, pour ainsi dire, pas respirer un instant ? La leçon est peut-être même trop élevée pour être comprise.

Mais, outre ce profit que la société retire des moines, il y en a d'autres plus sensibles, et plus

faciles à apprécier. Les moines font encore aujourd'hui ce qu'ils ont fait toujours. Sur la surface de la terre, il reste beaucoup de terrains incultes à défricher, de lieux marécageux à assainir, de contrées désertes à habiter, de gens à qui il importe de donner le goût et l'amour du travail même pénible. C'est là comme leur profession naturelle, et la part qu'ils aiment de préférence. Les gouvernements d'Europe ne l'ignorent pas ; même ceux qui sont le moins favorables aux moines savent bien les employer à propos. Le gouvernement italien, dans les champs empestés de la Campagne Romaine, le gouvernement français en Afrique, recueillent maintenant le fruit de leurs sueurs.

Tous les économistes qui les connaissent peuvent dire quelle est la différence entre des mercenaires à gages et ces travailleurs volontaires. Le mercenaire, sous le nom de maître d'agriculture ou autre, se préoccupe surtout de recevoir de gros appointements, renvoie la peine à ses subalternes, et s'en retourne en son pays sans avoir mis la main à la charrue. La terre reste, après lui, telle à peu près qu'il l'avait trouvée. Le moine travaille et peine de sa personne ; il recommence tous les jours et de la même manière, pendant des siècles. A force de temps, de soins, de zèle et de persévérance, même le sol le plus ingrat se transforme et devient fertile. Et, pour obtenir ces beaux résultats, le moine ne demande rien à per-

sonne, sinon la permission de dresser sa tente dans le champ qu'il cultive, et de vivre en paix de ses moissons, jusqu'à ce qu'il meure.

Il ne s'en retourne pas dans sa patrie. En entrant dans le monastère, il y est entré tout entier; et si l'obéissance l'envoie ailleurs, il n'emporte rien de ce qu'il a amassé, il ne possède rien. Un monastère est une ruche, dans laquelle mille générations d'abeilles peuvent se succéder et passer ; mais la ruche ne se déplace pas, elle reste à l'endroit où elle a été posée. On la retrouve, au bout de mille ans, comme au premier jour, seulement agrandie embellie, enrichie, et partageant son miel avec toute la région d'alentour.

XVIII

Qui peut être admis dans le monastère, pour y demeurer? — Quiconque a la volonté d'en observer la règle. Aucune condition ni aucun âge n'en sont exclus. Tous les genres de talents ou de moyens y sont utilisés, et tous les besoins de l'âme et du corps y trouvent leur soulagement.

Pour parler d'abord des personnes, on y en rencontre de quatre sortes : *a*) Les religieux liés par des vœux, dont les uns, plus instruits, consacrent plus de temps à la prière et à l'étude, et deviennent généralement prêtres ; et les autres, plus robustes, sont appliqués surtout aux travaux

manuels, et ne deviennent jamais clercs. —*b*) Les oblats, qui demeurent dans le cloître avec les religieux, sont vêtus comme eux, prêtres ou non, et observent absolument la même règle. Seulement ils ne font pas de vœux, et restent libres de se retirer quand ils le désirent. — *c*) Les familiers, qui ne vivent pas dans le cloître, mais dans l'enclos, où ils ont leur habitation séparée, suivent une règle très adoucie, travaillent, selon leurs forces, avec les moines, et sont l'objet de soins particuliers. Ce sont le plus souvent des pauvres, des infirmes, quelquefois des personnes de très bonne naissance, qui viennent se préparer à la mort. — *d*) Les ouvriers de tous états, charpentiers, menuisiers, tailleurs et autres, qui viennent le matin au monastère, et retournent le soir chez eux. Ils ont leurs maisons particulières et leurs familles, femmes et enfants, hors de l'enclos. Dans quelques endroits, il y a aussi des fermiers, auxquels les moines donnent une portion de terre à cultiver, et qui vivent des revenus.

Les bâtiments d'un monastère complet sont quelque chose de très considérable. Il y a d'abord le monastère proprement dit, ou demeure des moines, appelée aussi le cloître, parce que les étrangers n'y sont pas admis, si ce n'est à certaines heures, pour le visiter. Ensuite vient l'hôtellerie où les voyageurs sont reçus et traités pauvrement, il est vrai, mais avec le respect et l'affabilité que la religion et la charité inspirent.

Ils peuvent même y passer quelques jours, pour s'y reposer du bruit et des affaires, et jouir, en paix et en sainte compagnie, des charmes de la solitude. La maison des familiers est séparée comme on a dit : puis les écuries et les étables ; les granges pour renfermer le grain ; une école où les enfants confiés aux moines sont, comme autrefois, instruits et élevés selon leurs goûts et leurs aptitudes ; des ateliers de toute sorte où ces enfants, avec les moines et les ouvriers, apprennent à gagner leur vie et à se rendre utiles ; enfin une infirmerie pour les malades de la maison. La terre dont la fécondité est inépuisable, pourvu qu'elle soit bien cultivée, fournit largement aux besoins de tous.

XIX

Pour qui voit près du phare de Hakodaté cette petite maison blanche, jetée toute seule au milieu des champs, est-il croyable qu'elle devienne jamais un établissement aussi gigantesque ? — L'avenir nous est inconnu, mais le passé ne l'est pas. Si l'on voyait pour la première fois un gland, et que l'on n'eût jamais vu de chêne, n'aurait-on pas aussi de la peine à croire qu'un fruit aussi menu puisse devenir un si grand arbre ? Cependant il n'y a pas de doute à ce sujet. Mettez seulement le gland en terre : avec la pluie, le soleil et le temps, il deviendra aussi un chêne robuste, qui bravera

les coups de la tempête. Ainsi en a-t-il été jusqu'à maintenant des monastères. L'histoire de toutes leurs fondations se ressemble : une croix de bois plantée en terre, une cabane de planches, plus souvent de branchages, dans un lieu abandonné, tel a été partout leur commencement. Il ne sera pas hors de propos d'en citer un exemple, pour terminer.

C'était au XIIe siècle. Deux religieux envoyés par Foulques, abbé de Pont-Rond en Anjou, cherchaient en Bretagne un endroit favorable à l'établissement d'une maison de leur Ordre. Les gens du pays les reçurent avec défiance, et leur refusèrent l'hospitalité. Les moines durent aller chercher un abri dans la forêt voisine. Ils s'arrêtèrent à l'ombre d'un vieux chêne, dont le tronc était habité par un essaim d'abeilles. Le miel placé là comme pour eux, par une main invisible, refit leurs forces et leur fut comme un signe du ciel. Ils se mirent en effet à l'œuvre, et jetèrent les premières assises d'un couvent, au lieu même où ils s'étaient reposés, et où la Providence les avait nourris. En souvenir de cette heureuse rencontre, ils nommèrent cet endroit *Melleray*, — rayon de miel.

Qu'est devenue cette obscure entreprise de deux pauvres moines inconnus, au fond d'une forêt ? Il ne resta pas longtemps vestige du refuge construit par ces premiers venus ; mais leur œuvre n'a pas péri. Elle a résisté au temps et aux révolutions qui ont changé ou détruit tant de choses en ce pays

de France. Après sept cents ans écoulés, elle est encore debout, belle et florissante. De vastes bâtiments habilement distribués, abritent une Communauté, composée de plus de cent religieux. Des jardins fertiles, des champs où l'agriculture perfectionnée force un sol ingrat à produire d'abondantes récoltes, des plantations d'arbres choisis, cultivés avec des soins attentifs et un goût exquis : tout atteste le travail des moines, leur patience, leur intelligence. On oublie, à cette vue, que l'on est dans un des plus mauvais cantons de cette contrée.

XX

Si nous y voulions faire une visite, nous y serions bien accueillis, car ce n'est pas en vain que la Règle porte ces paroles écrites sur les murs : «On recevra, comme le Christ lui-même, l'hôte qui se présentera au monastère, le Seigneur devant nous dire un jour : j'étais sans abri et vous m'avez reçu. »

Si vous venez pour la première fois, on vous fait la réception d'usage. Deux religieux se présentent devant vous, vêtus de longues robes blanches, comme des hommes qui reviennent d'un autre temps et d'un autre monde. Arrivés près de vous, ils se prosternent de tout leur corps et restent ainsi quelques instants, étendus à vos pieds, immobiles, le front sur la pierre. Ensuite, sans vous parler, ils vous invitent du geste à les suivre à l'église, parce que le Maître de la maison, c'est Dieu. De

retour à l'hôtellerie, l'un deux prend un livre admirable, qui ressemble, en quelque manière, à ces figures dont les yeux vous regardent partout. Le chapitre que vous entendez lire paraît toujours avoir été écrit pour vous.

Après cela vous êtes introduit dans le monastère. Vous allez par des couloirs immenses, pavés en larges pierres, éclairés par une lumière mystérieuse, dans lesquels vous n'entendez que le bruit de vos pas. On dirait que le silence tout seul habite cette paisible demeure. Cependant, pour occuper votre pensée, vous lisez çà et là, sur les murs, quelques inscriptions comme celles-ci : « Toutes les joies de la terre ne valent pas une heure de pénitence. » Plus loin : « Les plaisirs du monde charment, mais il faut penser à la fin. » A l'extrémité d'un long corridor : « Mon fils, regarde le ciel. » A mesure que vous avancez, le poids de cette solitude vous écrase ; ces sentences pénètrent comme des traits, dans votre âme, et la remuent tout entière ; l'air que vous respirez n'est pas le même qu'ailleurs. Vous éprouvez en même temps un malaise et une joie inexplicables. Vous vous dites à vous-même : « Je ne savais pas qu'il y eût quelque part un séjour semblable sur la terre ; je n'aurais pas le courage d'y être, et pourtant j'ai déjà du regret d'en sortir. » Attendez un peu, et vous le regretterez davantage, ou plutôt vous en remporterez, pour votre vie entière, un souvenir encore plus profond.

Lorsqu'on va à la Trappe, il y a une chose qu'il faut voir, qu'il faut entendre, sans quoi on n'en a vu que le corps, on n'en a pas touché l'âme.

Il est sept heures du soir, le soleil va disparaître à l'horizon. La cloche du monastère appelle les religieux pour la dernière prière. De la tribune, où les étrangers sont admis, vous pourrez y assister. Devant vous l'église se prolonge au loin, vaste et pleine d'ombre. A la lueur d'une petite lampe, qui brûle sans cesse devant le tabernacle, et de deux cierges de cire jaune allumés sur l'autel, vous apercevez à droite et à gauche, sur deux files, drapés dans leurs grands habits, plus de cent religieux, debout, immobiles et silencieux : ils prient. Le Père Abbé donne le signal en frappant de la main sur sa stalle. Alors, au même instant et comme un seul homme, tous tombent prosternés. Puis, après une pause de quelques secondes, durant laquelle ils semblent recueillir toute leur âme, ils se relèvent ; et, sans qu'on s'y attende, toutes ensemble leurs voix éclatent, comme un seul cri, vers le ciel.

Ces voix consacrées au silence, et qui ne se font entendre que pour parler à Dieu, ont une force, une puissance qui étonne, et fait vibrer jusqu'au fond de l'âme. Un musicien ne trouve point d'art dans ce chant simple et tout à l'unisson ; mais l'homme, le pécheur exilé, qui travaille, qui pleure et qui espère dans cette vallée de larmes, ne saurait plus se contenir, quand il entend les propres

sentiments de son âme exprimés dans ces paroles sublimes : « *Exules filii Evæ... gementes et flentes in hac lacrymarum valle.* » Dans ces éclats qui montent vers le ciel, et qui ébranlent les voûtes de l'église, il semble que l'on entende tout retentir en même temps : la joie de l'innocence, la tristesse du repentir, la fatigue après le travail, la longueur de l'exil, les tressaillements de l'espérance, le bonheur anticipé du repos. A ces élans pleins de confiance et de larmes succède une pause saisissante, durant laquelle vous n'entendez plus rien que le battement de votre cœur. Puis ces suprêmes gémissements s'exhalent, comme les derniers soupirs de leur âme, vers la Mère de clémence, de piété, et de douceur : « *O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria !* » Sur ce nom à jamais béni, tout bruit cesse, les cierges s'éteignent, et l'on n'entend plus, dans le monastère, que la majesté du silence.

Cette scène, ce drame exécuté, pour ainsi dire, à la porte de l'autre monde, par des hommes qui y croient, et qui l'attendent pour commencer à vivre, produit un effet irrésistible sur toute âme que le vice n'a pas tout à fait desséchée. Après en avoir été témoin, un écrivain célèbre disait : « Je plains du fond du cœur celui qui resterait froid en entendant cette prière ; je n'en voudrais pas pour ami. »

XXI

Au point de vue de la poésie et de l'art, on ne peut nier que la vie des moines ait ses beautés ; et pour la société, il est incontestable qu'elle a été utile autrefois, et qu'elle peut l'être encore.

Mais ces différents avantages, ne pourrait-on pas les obtenir sans la religion, dont le nom seul déplaît aux hommes d'aujourd'hui ? —

Une telle question revient, en d'autres termes, à celle-ci : « Ne pourrait-on pas cultiver des arbres qui produisent des fleurs et des fruits, sans qu'ils eussent de racine ? » Personne ne l'a jamais imaginé. Quand l'arbre ne puise plus dans le sol, par la racine, la substance dont il se nourrit, aussitôt fleurs et fruits disparaissent, et il ne tarde pas à périr. De même, lorsqu'un homme, au moyen de la foi, ne puise plus dans la religion, comme dans un sol toujours fécond, la force de pratiquer la vertu, il peut être intelligent, savant, rusé, habile ; mais des fruits de vertu, du dévouement et de l'abnégation, ne lui en demandez pas : il n'est pas capable d'en produire. Le moine, sans la religion, ressemblerait à tous les autres hommes ; il serait aussi égoïste, rusé, lâche et corrompu, parce qu'il n'est pas d'une autre nature qu'eux : c'est-à-dire qu'il ne serait pas moine.

Il peut se faire que l'odeur de la religion, comme dit la langue japonaise, blesse les narines de

quelques-uns. Au bord de l'Océan, également, l'odeur du sel est quelquefois désagréable. Malgré cela, personne n'a jamais songé à demander que la mer ne fût pas salée. Sans le sel, en effet, la grande quantité de pourriture qu'elle renferme corromprait toute la masse des eaux, et la terre entière en serait empestée ; c'est le sel qui la préserve et qui nous sauve. On a souvent comparé le monde à un Océan. La comparaison est vraie dans plus d'un sens. Le monde ne renferme guère moins de corruption que la vaste mer, sinon davantage. Pour l'empêcher de pourrir tout à fait, il a aussi un préservatif, le sel de la religion. Là où il s'affadit et cesse d'agir, la gangrène gagne et le mal devient irrémédiable.

Agréable ou non, il n'y a pas de milieu. Entre l'odeur de la religion qui sauve, et l'odeur de la corruption qui tue, il faut choisir.

Felices nemorum pangimus incolas,
Certo consilio quos Deus abdidit,
Ne contagio sæcli
Mores læderet integros.

CHAPITRE VIII

LA CHARITÉ DE L'ÉVANGILE AU JAPON. — UNE VISITE A LA LÉPROSERIE DE GOTEMBA,

par M. LIGNEUL, *Supérieur du Séminaire de Tokio.*

La Léproserie de Gotemba. — Préface de S. G. Mgr Osouf, archevêque de Tokio. — Les lépreux au Japon. — La lèpre et ses caractères. — La Vierge de Lourdes à la Léproserie de Gotemba. — Une conférence chez les lépreux. — La vie japonaise à la Léproserie. — Le « Père de chez nous ». — La lèpre dans le « Rituel » catholique, c'est-à-dire devant l'Évangile. — Les PP. Testevuide, Vigroux et Bertrand.

PRÉFACE DE Mgr OSOUF, ARCHEVÊQUE DE TOKIO.

Un ami touché de ce dont il a été témoin, dans une récente visite qu'il a faite à la Léproserie de Gotemba, a eu la bonne pensée de rédiger par écrit ses impressions, et de les mettre à ma disposition pour en faire l'usage que je croirai le plus convenable.

Ces pages si édifiantes rappellent les com-

mencements et les progrès de cet Établissement de charité, et retracent on ne peut plus exactement le tableau de ce que j'ai eu moi-même la grande consolation de constater, dans les diverses visites que j'ai faites à cet hôpital.

Persuadé que la lecture de ces détails sera très agréable à toutes les personnes qui veulent bien s'intéresser à nos chers lépreux, en leur montrant l'heureux fruit de leurs aumônes, je me fais un devoir de charité de les publier avec quelques illustrations, et de les offrir à nos bienfaiteurs et bienfaitrices, comme un hommage de notre profonde reconnaissance.

† P. M. Osouf, *Archevêque de Tokio.*

Tokio, le 18 octobre 1902.

Depuis bientôt quinze ans que la Léproserie de Gotemba existe, — car son premier commencement remonte à 1887, — beaucoup de personnes généreuses se sont intéressées efficacement à cette œuvre de haute bienfaisance. Chaque année, des appels adressés à la charité, à l'humanité, en faveur des plus malheureux des hommes, ont été entendus dans les Deux-Mondes. Si modeste que soit en elle-même l'entreprise, un grand nombre d'infortunés — 295 — ont déjà été secourus par ce moyen.

L'intérêt même, qu'une pareille œuvre inspire, fait naître naturellement le désir de la connaître

plus à fond, de savoir au juste et en détail comment elle est installée, organisée, comment elle fonctionne, quel est son esprit, comment elle vit. C'est pour répondre à ce désir tout à fait légitime que les pages suivantes ont été écrites. Si l'auteur n'est pas demeuré au-dessous de sa tâche, le lecteur, après les avoir parcourues, pourra dire : « La Léproserie de Gotemba, non seulement je la connais, mais je l'ai vue. »

I

C'est au moins une idée étrange que celle d'inviter son lecteur à la visite d'une léproserie : car enfin, tout ce que l'imagination et les sens affinés par la délicatesse contemporaine, peuvent concevoir et éprouver d'horreur, est exprimé par ce mot « la lèpre ». Néanmoins, dans son histoire particulière, la Léproserie de Gotemba garde déjà les souvenirs de très honorables visites reçues. Ce qu'il y a de plus élevé dans ce monde, la charité et la science, s'y donnent volontiers rendez-vous ; et la dernière impression qui leur en reste n'est pas celle de la répugnance éprouvée, mais celle d'un plaisir d'une espèce particulière, qui ne se rencontre pas ailleurs.

Il y a quelques années déjà, une très noble dame ne voulut pas quitter ce pays, sans avoir vu Gotemba au moins une fois. Elle y alla donc, comme on pense bien, abondamment pourvue de douceurs

et de friandises, à l'intention de ses chers lépreux. Conformément à des traditions bien connues parmi les personnes de son caractère, elle tint à les visiter chez eux, et à les servir elle-même à genoux. En se retirant, elle déclara que ce jour était son plus beau dans cette lointaine contrée, celui dont elle se souviendrait le mieux (1).

Trois ans plus tard, venait à son tour un docteur de la Faculté de Paris, aujourd'hui sous le froc des Moines de saint Benoît, le Docteur Dom Sauton. Religieux et savant, par amour de l'humanité et de la science, il a voué sa vie à l'étude de la plus terrible des maladies, et au soulagement de ses victimes. Dans ce but doublement estimable, il a visité en personne la plupart des foyers lépreux en Norvège, en Islande, en France, en Asie, en Afrique, en Amérique et en Océanie ; et, rendant compte de ses observations durant ce long voyage, dans un Mémoire présenté au Congrès interna-

(1) M. Bertrand, directeur actuel de la Léproserie, parlant d'une visite que le préfet de Shizuoka, accompagné du sous-préfet, avait bien voulu faire à la Léproserie, dit : « Après avoir montré à ces Messieurs les différentes chambres des malades, je les conduisis à notre modeste chapelle, où se trouvaient alors quelques lépreux. Le sous-préfet, quoique païen, se découvrant très respectueusement, ne put s'empêcher d'admirer la ferveur et la résignation de nos malades, et il laissa échapper cette parole : « Il n'y a qu'une consolation pour ces malheureux, et c'est ici qu'ils la trouvent. » (*Compte rendu des travaux de la Société des Missions-Étrangères* pour 1900, p. 13.)

tional d'Assistance publique et de Bienfaisance privée, en 1900, il s'exprime ainsi (1) : « De toutes les léproseries que j'ai visitées, aucune ne m'a autant rempli d'admiration que celle de Gotemba. Dans son héroïsme aussi humble que constant, le Père Bertrand, qui la dirige depuis neuf ans, panse lui-même les plaies, s'ingénie à appliquer les remèdes qu'on lui signale, et sème parmi ses 72 lépreux, devenus ses enfants, la paix et la joie qui se lisent sur tous les visages. »

Donc, à la suite de la charité et de la science, il est possible de visiter même une léproserie, et d'en regarder en face les habitants. Sous quelque figure qu'elles se présentent, « la paix et la joie », là où elles règnent, ne repoussent pas : elles attirent.

II

Mais qu'est-ce donc que la lèpre ? —

Il ne s'agit pas ici de l'aspect extérieur, auquel on s'arrête beaucoup trop d'ordinaire, ni des apparences sous lesquelles elle se manifeste. Ce sont là de simples accidents de forme. Quand les yeux et les autres sens y sont accoutumés, l'esprit n'y pense même plus. Il s'agit du mal en lui-même, de sa cause, et de la manière dont cette cause produit ses effets.

(1) *Mémoire*, p. 9.

Longtemps on a parlé de la lèpre comme d'une chose qui a existé dans le passé, mais dont il n'est plus question depuis des siècles, sinon peut-être dans quelques pays lointains, sauvages, inconnus. Aujourd'hui, au grand étonnement de notre civilisation contemporaine, force est de convenir que la lèpre est encore un mal actuel, qu'il y a peu de contrées, même en Europe, où on ne la trouve, et le Docteur Sauton a établi qu'il existe sur la surface du globe plus d'un million de lépreux connus (1). Pour tous ces misérables, ce qui est plus triste, peut-être, et plus pénible à supporter que la maladie dont ils souffrent, c'est la manière dont ils sont traités. Partout objet d'une crainte et d'une répulsion insurmontables, il sont rejetés de partout, de leur famille, de la société, séquestrés, mis hors la loi, chassés à coups de pierres, à coups de bâtons, comme en Palestine, déportés dans une île séparée, comme à Molokaï (2), relégués sur un îlot désert (Sandy-Hoop), enfermés dans une sorte de prison (Pest-House), comme en Amérique, enfin, quand ils peuvent être saisis et pris, enterrés vifs, comme en Chine. Mal vraiment horrible pour tous, mais premièrement et par dessus tout pour ceux qui en sont atteints.

Au Japon, les lépreux jouissent de leur liberté ; ils ne sont ni déportés, ni enfermés, ni même ab-

(1) *Mémoire*, p. 3.
(2) Id. p. 14, 17, 21.

solument séparés des autres hommes. On en rencontre assez souvent isolés ou par bandes, — car ils sont nombreux dans ce pays, — le long des grands chemins, près des temples, à l'entrée des villes ou des villages. Quand ils n'ont plus le moyen de recourir aux médecins, ou qu'ils se sont ruinés en remèdes, il ne leur reste plus d'autre ressource que de recourir à la pitié publique, en exploitant de leur mieux l'horreur qu'ils inspirent. Cependant ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'ils font de leur maladie une spéculation. La lèpre est plus qu'un mal affreux; c'est une honte. Une famille est déshonorée à tout jamais, quand elle compte un lépreux parmi ses membres.

Un père atteint de la lèpre, s'il croit que le secret en sera gardé, n'hésite pas à s'ôter la vie, pour ne pas laisser cette tache à ses enfants. Et quand c'est un enfant, les parents se résignent à se séparer du fils le plus cher, ils vont jusqu'à lui conseiller même de disparaître tout à fait, pour sauver l'honneur de ses frères et celui de toute leur descendance. Autant qu'ils peuvent se cacher, ils se cachent; mais quand ils ne le peuvent plus, tout d'un coup la famille, la société, cessent d'exister pour eux, et, jusqu'à leur mort désormais, pour toute relation, ils en sont réduits à la compagnie de ceux qui leur ressemblent.

Vraiment une pareille maladie mérite que l'on s'applique à la connaître, et ceux qu'elle a frappés méritent que l'on s'efforce de les consoler autant

que de les soulager. La lèpre, dit-on, est inguérissable. C'est vrai, jusqu'à présent du moins ; mais d'autres maladies le sont également, par exemple, la tuberculose. Elle est aussi inguérissable, et de plus elle passe pour être héréditaire et contagieuse. Cependant la science a-t-elle jamais cessé pour cela de rechercher les moyens de la combattre ? A-t-elle renoncé même à la guérir ? En attendant qu'elle en ait trouvé le secret, qui donc, parmi les hommes, ne se ferait un crime de traiter durement un pauvre tuberculeux ? Or, entre la tuberculose et la lèpre, ne sait-on pas qu'il y a plus d'une ressemblance ?

III

Sur la nature de cette maladie, les savants ont beaucoup discuté jusqu'à ces derniers temps. Leurs opinions, comparées entre elles, paraissent plus d'une fois confuses et même contradictoires, comme il arrive inévitablement quand on veut expliquer des phénomènes multiples et variés, dont on ne connaît pas exactement la cause.

D'après ses formes ou ses effets, la lèpre est communément divisée en maculeuse, anesthétique, tuberculeuse, mutilante, lazarine, etc., ou plus sommairement en nerveuse et tuberculeuse. La première, appelée aussi lèpre sèche, opère sans qu'il y ait suppuration. La seconde se manifeste par des ulcères qui envahissent parfois tout le corps.

C'est à cette dernière forme surtout que la lèpre doit d'être si en horreur.

Après bien des travaux et des recherches, le docteur Hansen, de Bergen, découvrit le premier le microbe spécifique de la lèpre, en 1873 ; mais il ne réussit pas à le colorer. C'est le docteur Neisser, de Breslau, qui eut cet avantage, en 1881. Cette dernière opération aussi est très importante ; car elle n'a pas seulement pour but de rendre plus perceptibles ces êtres infiniment petits, elle sert à distinguer leurs espèces, la même coloration ne prenant pas également sur tous. Pour être absolument exact et juste, il faudrait donc appeler ce microbe « bacille Hansen — Neisser » (1).

Cette découverte est une révélation. Un infiniment petit, voilà donc la cause si minime d'un si grand mal. Depuis qu'elle est connue, la lumière s'est faite sur beaucoup de points jusque-là obscurs. L'observation et l'expérience semblent avoir déjà clairement démontré que, à cet imperceptible agent bien des fois plus petit qu'un grain de poussière, doivent être rapportés, comme à leur principe, tous les ravages opérés dans le corps humain, et désignés depuis la plus haute antiquité sous le nom de lèpre.

En effet, le bacille de Hansen envahit, tantôt successivement, tantôt en même temps, toutes les parties de l'organisme : les téguments, la peau, les

(1) Dr. Sauton, *La Léprose*, p. 178.

muqueuses, en particulier celles des yeux, du nez, du palais, de la bouche, de la langue, des lèvres, de la gorge (épiglotte, pharynx, larynx), les vaisseaux sanguins, les vaisseaux lymphatiques, la lymphe, les os, l'œsophage, le gros intestin, les poumons, le foie, la rate, les reins, et tous les divers organes des sens. Il n'y a que la cervelle et le système digestif qui soient ordinairement respectés.

Il est clair, après cela, que les effets produits dans le corps humain par ce redoutable ennemi, varient selon la nature et la fonction particulière de l'organe envahi, et selon la force et la violence de l'envahisseur. Dans la peau ou sous la peau, il produit des plaques rougeâtres, des boursouflures, puis une vraie végétation de tubercules, qui grossissent, font éruption, se dessèchent, pour recommencer. Les muqueuses, il les ronge. Les yeux, les oreilles, le nez, les chairs, il les dévore. Les os, il les sépare les uns des autres en rongeant les tendons : c'est ainsi que les doigts tombent, et quelquefois les pieds et les mains. Dans les nerfs, il irrite d'abord la sensibilité ; il la détruit ensuite entièrement. Les membres léprosés ne souffrent plus. L'organisme ne résistant plus, le bacille est le maître. Les mouvements, irrégulièrement paralysés, se désordonnent ; les mains se déforment en griffes ; les jambes se tordent ; la bouche et le visage prennent des expressions indescriptibles.

Tous ces symptômes ne paraissent pas toujours

en même temps. Mais, selon le travail du bacille, le mal fait son évolution, et il y a peu de patients qui, dans le cours de leur vie, (or elle est quelquefois longue — le docteur Sauton donne la photographie d'une femme lépreuse de Havaï morte à cent vingt-quatre ans), ne passent plus ou moins par ces différentes phases ; et, là où il est possible de réunir ensemble un assez grand nombre de malades, on les a toutes à la fois sous les yeux. La fin arrive presque sans exception de la même manière, par la phtisie et une maigreur extrême, les poumons étant dévorés, et la nutrition devenue impossible.

D'où vient le bacille de la lèpre ? — Il vient de l'homme. Jusqu'à présent du moins, on ne l'a trouvé sur aucun animal, et on n'a pu l'inoculer à aucun. C'est un mal exclusivement humain.

Comment entre-t-il dans notre organisme, et par quelle voie ? — On ne sait encore au juste. Cependant le nez, la gorge, étant les points où il fait le plus souvent sentir d'abord sa présence, cela ferait supposer que, au moins en ces cas, il est absorbé par la respiration. Il se trouve dans les excrétions et les sécrétions des lépreux. L'air peut donc l'emporter comme toutes les semences. Enfin les corps léprosés, les cadavres surtout, attirent les rats d'une façon à peu près irrésistible. Ainsi, d'un centre contaminé quelconque, les chemins ne lui manquent pas pour se propager.

Quel est le traitement appliqué à cette maladie ? — On peut dire que tous les moyens et tous les re-

mèdes ont été essayés, même les plus cruels et les plus absurdes, comme « de se faire mordre par les serpents les plus venimeux ». Le spécifique le plus en renom pour le moment est une huile dite « *de Chaulmoogra* », appliquée par injection dans le corps du lépreux. Cette huile ne tue pas le microbe de la lèpre, mais elle paraît ralentir son action ; elle diminue les boursouflures, et aide les plaies à se dessécher et à se cicatriser plus rapidement.

Quelquefois la lèpre semble disparaître et cesse pour un temps. Mais de lépreux guéris par remèdes, en existe-t-il ? — On ne le sait. Cependant ce n'est pas une raison pour les abandonner sans aucun soin. Leur vie peut être soutenue et prolongée par les mêmes moyens que celle des autres hommes. Une exquise propreté, un régime doux, lacté, légumineux, tonique, un travail modéré pour entretenir dans le corps une plus grande force de résistance, une conduite régulière, vertueuse, et par dessus tout la gaieté, sont des moyens d'hygiène, toujours efficaces et possibles, si on le veut. Tout lépreux est un condamné à mort sans doute ; mais les autres hommes le sont également ; et l'on ne voit pas qu'en moyenne les lépreux meurent plus jeunes que les autres atteints de maladies différentes.

La lèpre est-elle contagieuse ? — D'une manière générale on peut dire qu'elle ne l'est pas également pour tous les hommes, parce que tous n'offrent pas au bacille, cause de la maladie, un terrain éga-

lement préparé pour le recevoir. Sans entrer ici dans des détails trop minutieux, il est clair que tout ce qui altère, trouble, fatigue désordonnément le corps, l'affaiblit, et favorise d'autant l'entreprise de son ennemi contre lui.

Si quelqu'un voulait soutenir que la lèpre n'est pas contagieuse, il trouverait aisément, parmi les faits observés jusqu'ici, un grand nombre d'exemples qui confirmeraient son opinion. Dans la même famille, sur quatre enfants, un seul est lépreux ; les trois autres, tout en vivant sans cesse avec lui, ne le sont pas. Ailleurs le père seul est lépreux ; la mère et les enfants sont intacts. Des infirmiers vivent avec les lépreux, les soignent des années, et demeurent sains et saufs. Enfin, ce qui paraît prouver davantage encore, la science a enregistré jusqu'à ce jour trente-sept inoculations, pratiquées sur trente-six sujets différents, avec du sang et de la sanie de lépreux, sans produire d'autre résultat qu'une inflammation plus ou moins grave des vaisseaux lymphatiques.

Mais, à l'encontre de ces observations, il y en a d'autres. Que de centaines de fois aussi la lèpre n'a-t-elle pas été contractée pour avoir cohabité avec un lépreux, pour l'avoir pansé, avoir lavé son linge, même une fois, pour s'être piqué avec une aiguille enfoncée auparavant dans ses plaies, pour avoir embrassé un enfant lépreux, pour avoir couché dans le même lit, pour s'être servi du même linge, et de tant de manières enfin

qu'il est impossible de les prévoir toutes.

C'est pourquoi, pratiquement, quiconque se résigne à s'enfermer avec des lépreux pour les soigner et partager leur vie, doit se résigner en même temps, selon la plus grande probabilité, à partager leur sort jusqu'au bout, c'est-à-dire à finir aussi comme eux.

D'autre part, tous ceux qui s'intéressent à la santé publique sont d'accord que, pour diminuer la contagion et empêcher le fléau de se répandre, dans un pays où des centres lépreux existent, il n'y a qu'un moyen : séparer les lépreux et les isoler de la société, sans relation avec les autres hommes, hormis les cas absolument indispensables. Nos pères d'Europe, dans les siècles passés, pour arriver à la même fin, recoururent au même procédé. De fait, il n'y en a pas d'autre. Peut-être, même au vingtième siècle, serait-il difficile de faire mieux.

IV

Voilà donc des hommes, des êtres humains, pour qui la famille, la société, le monde où les autres vivent, n'existent plus. Dans de telles conditions, pour les secourir et les consoler, que faudrait-il faire ? — Pour leur faire oublier leur malheur, il faudrait remplacer ce qui leur manque, créer pour eux une nouvelle famille, une nouvelle société, un nouveau monde, et les y rendre heu-

reux, autant, ou à peu près, que le commun des hommes le sont ailleurs. La tâche est difficile, et l'on ne peut pas dire que ce but soit entièrement atteint, même à la Léproserie de Gotemba, parce qu'il est impossible, quoi qu'on fasse, d'écarter de l'esprit de pareils hommes toute cause particulière de tristesse. Cependant il est intéressant de voir les efforts tentés depuis quinze ans, au moins pour en approcher.

A trente lieues à peu près de Tokio, non loin de la route fameuse (To-kai-do) qui relie la nouvelle capitale (Tokio) à l'ancienne (Kioto), se trouve le lieu prédestiné à cette œuvre si éminemment bienfaisante. C'est un vallon en plaine, d'environ un kilomètre carré de surface, situé dans un des plus beaux paysages d'une contrée qui en a tant de magnifiques. De cet endroit solitaire et paisible, on aperçoit au couchant, à deux lieues de distance, la grande et puissante montagne du Fuji, l'idéal des peintres et des poètes. Plus au sud, la chaîne de montagnes historique de Ashitaka. Au nord et à l'est, en amphithéâtre, des mamelons entassés, couverts de verdure, qui vont en s'élevant par degrés, et bornent l'horizon dans la région des nuages. Au midi, par une large ouverture, la vue s'étend sur une presqu'île (Idzu) hérissée de montagnes, sur la mer, et sur les villes paisibles assises près de ses bord. Puis à côté, tout près, formant la limite du vallon au couchant, un torrent roule et brise son eau, limpide comme

le cristal, sur un lit formé uniquement de rochers. Enfin, à vingt minutes vers l'ouest, le chemin de fer passe au milieu des arbres. On le voit, on l'entend; il est assez près pour animer un peu cette solitude ; il n'est pas assez près pour la troubler. Le village de Koyama, situé en descendant dans le voisinage, se cache discrètement dans les bois. De ce côté-là aussi c'est la paix.

Quand on vient de Tokio par Gotemba, et qu'on est arrivé dans cette dernière ville, il faut quitter la voie ferrée, et suivre à pied, pendant près de deux heures, un chemin qui va descendant sans cesse, mais très doucement. L'air est pur et tout plein de vie; l'aspect du Fuji, quand il n'est pas voilé, est vraiment gigantesque; la route est bordée des deux côtés de magnifiques cèdres ; on oublie en marchant le temps et la fatigue, quand tout à coup, à la lisière d'un bois, au côté gauche du chemin, on rencontre un pont en blocs de granit, jeté sur le torrent : c'est là. Ce pont est le passage pour aller du chemin à la Léproserie. Nous y sommes.

V

En japonais, on ne l'appelle pas « léproserie » *rai-byo-in* : ce serait choquant. On la nomme de quatre sons chinois « *fuku-sei-byo-in* » qui veulent dire « *hospice où la vie se renouvelle.* » C'est un nom aimable et riche de promesses.

A première vue, on dirait une grosse ferme ou un petit village, à moitié dissimulé par des arbres. Les constructions, couleur d'ocre lavé par la pluie, surprennent l'œil à travers cette verdure luxuriante. A mesure qu'on approche, non seulement l'œil, mais l'odorat aussi est frappé. Ne vous étonnez pas de l'odeur que l'on respire en cet endroit. C'est d'abord un vague parfum d'acide phénique, mêlé à l'odeur des bois résineux avec lesquels tous les bâtiments sont construits ; puis une autre odeur spécifique, qui ne peut être comparée à aucune, parce qu'elle ne ressemble qu'à elle-même. Celle-là, ne vous y arrêtez pas : dans une heure vous y serez accoutumé et n'y penserez plus. C'est la chose la plus simple que de sentir la lèpre chez les lépreux.

D'abord un coup d'œil sur l'établissement. Orienté tout naturellement vers les quatre points cardinaux, s'il était terminé, il présenterait la figure d'un rectangle long, avec 50 mètres de côté de l'ouest à l'est, et 40 mètres du sud au nord. Pour le moment, le côté sud et la moitié des deux autres côtés seuls existent. Encore l'un des deux est-il moins avancé que l'autre. Dans l'espace libre entre les deux ailes, juste dans le milieu, est l'église. Nous la visiterons un peu plus tard. Du chevet de l'église, tout droit vers le nord, une petite allée bordée d'arbres toujours verts, conduit à la maison du Père gardien, à deux ou trois minutes de chemin. En dehors de ce plan régulier,

nous trouvons distribués en lieu convenable la maison particulière de l'homme d'affaires, celle du domestique — car il y en a un avec sa famille, — le moulin à décortiquer le riz, la pompe à puiser l'eau, une écurie pour quatre chevaux, une étable pour six vaches, une grange à foin, un hangar pour remiser les instruments de travail et autres, et le magasin aux provisions. Sur une étendue d'environ deux hectares, de beaux jardins sont remplis de légumes de toutes sortes ; et, au-delà, c'est la plaine verdoyante, avec son riche encadrement de montagnes couvertes d'herbes, de fleurs, de bambous, de bois jusqu'au sommet.

Quand on a franchi le pont de granit, et mis le torrent entre soi et le reste du monde, on a vraiment le sentiment d'avoir posé le pied sur une autre terre. Excepté le bruit du torrent qui se brise jour et nuit dans ses rochers, et les gémissements de la locomotive qui gravit péniblement ce passage, on n'entend absolument rien, rien que le vent, quand il souffle, et les cigales au temps où elles chantent. Pour reposer l'esprit et renouveler le corps et l'âme, le lieu ne pouvait être mieux choisi.

Quant à la disposition des bâtiments, elle est appropriée à leur usage. Arrivés par le côté sud, nous trouvons juste au milieu la cuisine. A droite et à gauche, une galerie couverte court tout le long et jusqu'à l'extrémité des deux ailes. Sur cette galerie s'ouvrent les portes de tous les appartements.

Ceux des hommes sont à gauche, ceux des femmes à droite. Nous rencontrons aussi, à la place la plus convenable, le parloir, le cabinet de consultations et de pansements, la salle de réunion et de conférences. Enfin, à l'extrémité de l'aile gauche, un appartement détaché, entouré d'une haie de bambou, est réservé aux pauvres malades, que la gravité de leur mal oblige à séparer même de la compagnie des autres lépreux. A côté est une grotte de Lourdes, avec l'image souriante de la Vierge sans tache, Consolation des affligés et Porte du ciel.

VI

A présent ce sont les habitants de ce mystérieux séjour qu'il nous tarde de voir et d'examiner. Car nous savons maintenant quelle effroyable chose est la lèpre ; et c'est chez les lépreux que nous sommes.

Quel aspect peut avoir une communauté composée tout entière d'hommes et de femmes de cette qualité et de ce caractère ? —

L'occasion la plus favorable pour en juger et pour en jouir, est d'assister à une de leurs conférences. Ils y seront tous. Car, un dimanche sur deux, ils se font mutuellement le plaisir et l'honneur de s'adresser la parole, et de s'entendre parler en public. Et pourquoi ne le feraient-ils pas ? N'avons-nous pas dit, et n'ont-ils pas besoin de croire qu'ils sont une famille, une société, un monde à part ?

Se réunir est un peu laborieux. L'un marche, l'autre n'y voit pas. L'autre voit, mais il ne marche pas. L'un s'avance conduit par la main, l'autre soutenu par l'épaule, un troisième porté sur le dos. Il serait difficile de trouver une bienveillance plus attentive et plus délicate. Lorsqu'ils sont tous assis sur la natte, chacun commence autour de lui ses politesses. Au Japon, les excuses, les déférences, les prévenances réciproques, durent longtemps. Dans plus d'une assemblée fameuse, les hauts personnages qui y siègent ne se traitent pas avec autant d'égards. Enfin le calme s'est établi ; chacun a pris sa position, la plus honnête que lui permet l'usage de ses jambes ; l'auditoire est prêt ; la séance peut commencer. Même les enfants se préparent à entendre ; car il y a aussi des enfants. Il en faut : une maison sans enfants est morte. Un artiste célèbre disait avec beaucoup d'esprit : « Ce qui reste encore du paradis terrestre dans ce triste monde est dû à la présence des enfants. » Ce sont eux qui mettent partout la joie, le mouvement et la vie ; ici aussi. Enfin ils écoutent.

A trois pas en avant de l'assistance, est posée une table ; sur la table, des livres, des papiers écrits, une carafe et un verre pour boire, comme à la Chambre des Députés. Il y a plus d'un orateur inscrit ; les Japonais ne se contentent pas d'un discours chaque fois ; il leur en faut plusieurs ; c'est la variété qui les amuse. Une séance oratoire, chez eux, dure quelquefois six heures entières. La

nôtre ne durera que deux heures. Et que diront-ils pendant tout ce temps ? Prenez seulement patience, et soyez sans inquiétude ; le temps sera bien employé.

Le premier qui parle, explique, d'après Rodriguez, à l'usage des lépreux, la manière d'éviter les tentations. Le second démontre la nécessité des lois, pour la paix et la prospérité des empires. Le troisième raconte l'histoire de deux coureurs qui, lancés de toutes leurs forces, se rencontrent au détour d'un chemin, se heurtent, se renversent, s'accusent réciproquement devant la justice, et le juge, pour leur châtiment de n'avoir pas été plus circonspects, les condamne à se faire des excuses. Un autre traite de la psychologie à sa manière. « On prétend, dit-il, que le cœur est formé de fibres tournées trois à trois; je n'en sais rien, c'est trop fin pour moi. Mais ce qui est sûr, c'est que le cœur est garni de cordes, et qu'au bout de chacune de ces cordes, il y a un sentiment en guise de crochet. C'est par là que le cœur est pris et qu'il nous échappe. Ce sont ces cordes et ces crochets qu'il faut serrer et tenir avec soin. » Le dernier, dans un langage poli et senti, rappelle aux hôtes de la Léproserie le souvenir de leurs bienfaiteurs, et les engage avec discrétion à ne jamais oublier la reconnaissance.

Et la lèpre, où est-elle ? Personne n'y pense plus ; les lépreux l'ont oubliée depuis longtemps, et vous aussi. Les corps, si on les regardait seuls, feraient

reculer. Mais ce qu'on voit, ce qui frappe uniquement à travers les figures, ce sont les âmes vivantes, qui comprennent, qui rient, qui aiment et qui applaudissent, au moins de la voix, quand elles n'ont plus de mains. D'ailleurs, la netteté de leurs visages, de leurs habits et de toute leur personne, n'est pas moins remarquable que leur gaieté. Ils sont absolument propres. Si quelques plaies ne sont pas cicatrisées, elles sont blanchement enveloppées ; rien ne vous choque.

Mais ne souffrent-ils pas ? — Moins qu'on ne croirait en les voyant. Leur sensibilité est émoussée. D'ailleurs, savoir si un Japonais souffre, quand il est devant des témoins, est toujours assez difficile, tant il a d'endurance, et tant il met d'honneur à n'en jamais rien laisser paraître.

Pendant tous ces discours, la déesse du sommeil a passé dans les rangs de l'assemblée ; elle a jeté ses graviers dans les yeux du plus petit de la bande, un bijou de cinq ans, qui n'a plus de parents sur la terre. Les femmes lépreuses se le disputent ; on l'emporte endormi : c'est la fin de la séance. Seulement, avant que vous vous retiriez, les quatre plus habiles à bien dire vont venir vous remercier, le front en terre, de ce que vous avez daigné les honorer de votre présence, et supporter leurs sots discours jusqu'à la fin.

Au Japon, on parle toujours humblement de soi : c'est l'usage.

VII

Quel est le régime suivi à l'hôpital ? — Le même que celui de tous les Japonais. Quoique séparés de leurs compatriotes, les lépreux ne cessent pas pour cela d'être de leur pays. Ils gardent donc de leurs habitudes toutes celles qui ne sont pas incompatibles avec leur état. Le vêtement, l'habitation et la nourriture sont japonais.

L'habit japonais est connu maintenant. C'est une sorte de manteau large et long, descendant jusqu'aux pieds, et sans boutons. On le ferme en le croisant par devant, et on le fixe autour du corps avec une ceinture. Les manches, pendantes, et d'environ deux pieds de largeur, servent en même temps de poches et d'ornement.

La maison japonaise se compose, à proprement parler, d'un plancher sous un vaste toit. Le plancher est élevé de deux à quatre pieds au-dessus du sol, afin d'éviter l'humidité, et il est recouvert d'épaisses nattes blanches ou blondes, sur lesquelles on s'assied et l'on dort. Souvent il n'y a qu'une muraille, du côté du nord. Sur les autres côtés, il y a seulement des colonnes, et, à la place des murs, des châssis garnis de papier, et engagés dans deux coulisses. Ces châssis s'ouvrent et s'enlèvent à volonté, et la vie, même à la maison, se passe au grand jour, sous les yeux de tout le monde. Les Japonais, assis sur leurs nattes et vus

de loin chez eux, ressemblent assez à de gros oiseaux dans une cage, causant ensemble et se faisant des révérences. L'ameublement est des plus simples: une ou deux armoires dissimulées renferment tout le mobilier. Le soir, avant de se coucher, on étend de grosses couvertures sur la natte ; le matin on les relève ; durant le jour il n'en reste rien. Un vase avec des fleurs nouvelles, une peinture de la saison, un brûle-encens, une petite lampe devant une statue de Bouddha; et voilà tout. Tels sont aussi l'habillement et l'habitation des lépreux, excepté que la statue de Bouddha n'y est plus. Ils sont de cinq à neuf par chambre. Chaque chambrée forme une petite communauté, une famille, où les règles de la politesse entre les membres d'une même famille sont observées. Les convenances à garder sont le premier besoin et le principal charme de la vie au Japon.

La nourriture consiste en riz, légumes, poisson et assaisonnements variés. La viande est encore un extra ; les lépreux ne l'aiment pas, et toute graisse leur est contraire. Pour les plus faibles, on ajoute du lait. A l'heure des repas, au milieu de chaque chambre, on place une table à manger, haute de huit pouces à un pied. Autour de cette table, les convives sont assis sur leurs talons. Dans la table, chacun a son tiroir où il garde la vaisselle à son usage: bols, petites assiettes, grandes comme des soucoupes, et bâtonnets. De chaque chambre, le plus marchant et le plus

alerte est chargé d'aller à la cuisine chercher le riz cuit, les autres légumes et autres menus du repas, et il en fait la distribution. Alors, chacun s'exécute selon son pouvoir. En général, c'est merveille de voir comme ils sont habiles à employer les derniers bouts de doigts qui leur restent. Les aveugles mêmes s'en tirent gentiment. Pour ceux qui ne peuvent pas absolument tenir les bâtonnets, il y a des fourchettes européennes. Là encore, il est touchant de voir, pour des gens de cette condition, avec quelle bonté délicate ils s'aident entre eux.

La même opération se répète régulièrement trois fois tous les jours. Le soir après souper, selon l'usage de leur pays, ils prennent leur bain d'eau chaude ; pour eux, ce n'est pas du luxe assurément. Ensuite, jusqu'à l'heure où ils s'endorment, ils égaient la soirée par de joyeux discours. A les entendre quand ils rient, on ne se douterait pas qu'ils sont malades, si on ne le savait.

VIII

A quoi se passent les journées ? —

Un malade encore plein de vie, aux prises avec un mal invincible qui l'envahit par degrés, le ronge, le décompose, le fait assister tous les jours à sa propre ruine, s'il était constamment en face de lui-même, sans rien pour se distraire et s'oublier, serait mort de chagrin et d'ennui longtemps

avant que d'être tué par la maladie. Dans ce cas, le travail n'est pas seulement une nécessité de la vie, comme pour le reste des hommes. Pour les lépreux, c'est le salut et la moitié de la guérison. Aussi tous ceux qui tiennent encore debout travaillent, chacun selon ses moyens. Pour certains ouvrages évidemment, il faut recourir à d'autres bras que les leurs. Il n'y en a pas de tout état ; cependant un bon nombre de métiers sont représentés parmi eux, et, autant qu'ils le peuvent, ils s'en font gloire.

Chacun a son rôle et sa fonction dans cette phalange. Les charpentiers, les couvreurs, les ferblantiers, les maçons, ne chôment pas, tant qu'ils ont des doigts. Une escouade s'en va au jardin et cultive les légumes ; ils ne mangent que ceux qu'ils ont fait pousser eux-mêmes, et ils les trouvent bien meilleurs. Quelques-uns, ordinairement les jeunes garçons, prennent soin des vaches. D'autres s'en vont, avec les chevaux, dans la montagne, chercher des fagots d'herbes, de bois, de bambou. Les uns coupent, les autres transportent. Depuis un an, ils ont commencé à fabriquer aussi leur charbon pour l'hiver. Car, au Japon, il n'y a pas de cheminées dans les maisons. On se chauffe avec des braseros carrés, autour desquels on se réunit assis dans le creux de ses pieds, les mains au feu, ou fumant sa pipe. A cet effet, les lépreux charbonniers se sont construit une hutte avec des fagots de bambou, tout au haut de la montagne,

dans le recoin d'un ravin. Ils n'ont pas manqué, d'y porter, malgré la distance, tous les ustensiles de cuisine et de « toilette » à leur usage. Une source coule à côté ; ils y prennent aussi leur bain tous les jours. Pour un ermite, il n'y a pas au monde de plus bel endroit. Quand ils y vont, ils partent le lundi et reviennent pour le dimanche.

Tous les jours, trois sont occupés successivement, pendant de longues heures, à pomper l'eau nécessaire pour tout le monde. Elle est prise à un petit bras de rivière détaché du torrent, et envoyée dans un réservoir élevé sur un massif en briques. De là elle est distribuée, par des tuyaux de fer ou de bambou, dans toutes les parties de la maison : les lavoirs, les bains, la cuisine, etc. Ce travail trop pénible serait supprimé, si les ressources de l'hôpital le permettaient, par l'emploi d'un bélier hydraulique, au moyen duquel l'eau s'élèverait par son propre poids.

Les femmes, de leur côté, cousent les habits, raccommodent, blanchissent, tirent les herbes du jardin, aident à cueillir ou à éplucher les légumes. Les plus vaillantes font la cuisine. Celles dont les mains refusent tout service s'occupent des enfants : ce serait une faute que de laisser grandir ces petits sans leur rien apprendre. Les aveugles eux-mêmes se rendent utiles ; ils fabriquent des souliers en paille pour les travailleurs. Une autre fonction importante est celle de garde-malade. Hommes ou femmes, les Japonais s'acquittent admirable-

ment de cet emploi ; les lépreux aussi. Mais il faut les remplacer souvent. Quand ils ont tenu deux ou trois jours, selon l'originalité de leur langage, « ils sont crevés ».

Le moment le plus intéressant de la journée est le matin après le déjeuner. Alors ils échangent leur vêtement ordinaire contre l'habit de travail : une sorte de gilet long avec manches étroites, et un caleçon collé au corps, de façon à laisser aux bras et aux jambes toute la liberté de leurs mouvements. La toilette faite, l'homme d'affaires distribue les rôles selon les aptitudes de chacun. S'il y a une corvée un peu plus pénible, ils tirent au sort à qui l'évitera. Celui sur qui elle tombe ne conteste pas. Il part content quand même, félicité par tous les autres.

D'ailleurs, ce serait une erreur de croire que ces occupations soient des travaux forcés ou accablants. Oh ! non. Ce sont des distractions et des passe-temps, qui vont bien rarement jusqu'à la fatigue. Même bien portants, les ouvriers japonais, en général, ne sont pas des hommes à se laisser accabler par la besogne. Ils la dominent toujours, et n'en prennent jamais qu'avec mesure. Pour ces braves lépreux, les dispenses de travail sont fréquentes, aisées à obtenir, et les temps de repos sont nombreux.

Il faut avoir égard aussi aux « sentiments humains », qui jouent un si grand rôle dans ce pays. Travailler et vivre est fort bien ; mais pourtant

travailler sans rien gagner du tout, c'est triste. A l'usage de ces intéressants travailleurs, afin qu'ils soient contents — car, n'ayant pas de souci pour le lendemain, ils s'amusent comme des enfants — un système particulier d'économie domestique et sociale est organisé et fonctionne.

Le détail en est assez compliqué, mais il est pratique et tout à fait selon le goût du pays. Dans chacune des chambres,il y a un cahier de comptes. Dans ce cahier, chaque habitant de la chambre a sa feuille ; et, tous les soirs, celui qui est chargé du cahier, en compagnie des autres, inscrit sur la feuille de chacun un signe pour marquer s'il a travaillé ou non. A la fin de chaque mois, tous les comptes sont relevés avec soin, et présentés au Père de l'hôpital, qui remet fidèlement à chacun, avec les éloges qu'il mérite, la part de salaire qui lui revient.

Le paiement se fait en « billets de banque ». Le billet est un petit carton carré, sur lequel est inscrite la valeur qu'il représente, avec le cachet authentique du Père, lequel s'engage ainsi à rembourser exactement le billet. En effet, comme cette sorte de papier-monnaie n'a cours que dans leur société particulière, lorsque les citoyens de cette amusante République veulent commercer avec le dehors, pour acheter du tabac, du savon, un habit neuf, un beau miroir, ils viennent échanger leurs billets contre de l'argent ou du papier ayant cours au dehors.

Le même système est appliqué pareillement aux hommes et aux femmes. Quiconque travaille pour la communauté, est rétribué par la communauté. Ce qui ne veut pas dire que ces bonnes gens ne dépensent pas plus qu'ils ne gagnent, mais ce n'est pas de gain qu'il s'agit ici.

Ensuite, quand les particuliers se demandent entre eux quelque service, ils ne le font pas sans garder le bon ordre et une certaine dignité. S'agit-il, par exemple, de vêtements à laver ou à raccommoder ? Évidemment c'est le travail des femmes. Dans ce cas, celui qui a la charge de régler, au son de la cloche, les mouvements et la discipline de la maison, passe sur la vérandah de ces messieurs, et prend ce qu'ils désirent recommander aux soins de ces dames. Du côté de ces dernières, une est chargée de recevoir l'ouvrage et de le faire exécuter. Puis, quand chaque pièce a été remise en état, elle est rendue par la même voie, avec indication de l'honoraire dû pour la peine. Seulement, comme ces dames sont déjà payées par la communauté, quoi qu'elles fassent, elles ne s'approprient pas ces honoraires, elles les reversent au chef ou intendant de la communauté : c'est justice. Si le collectivisme vient jamais à s'organiser en Europe, il trouvera certainement quelque chose à prendre et à imiter à la Léproserie de Gotemba.

Finalement, c'est toujours la banque de la société, la bourse du père de famille, qui solde en

dernier compte; mais enfin ils n'ont pas reçu sans rien faire, et ils ont « payé ». Partout, ce point est important; mais, au Japon, il est capital.

IX

Le travail n'est pas leur unique récréation ; il y en a d'autres. Les jours de fête, les jours de pluie, chaque soir, quand la journée est terminée, ils s'amusent. Les jeux de dames, d'échecs et autres, leurs sont familiers. Ils prennent un plaisir particulier à se poser des énigmes et à les résoudre. Ils ont des livres et une Revue. Dire et entendre raconter, pour tout Japonais voilà le premier des plaisirs. Tous ont eu quelques aventures, plus ou moins agréables, quand elles arrivent ; mais, quand elles sont passées, elles divertissent. L'un, reçu dans un hôtel et reconnu, a été poliment mis à la porte ; le maître d'hôtel, pour être débarrassé de lui, lui a payé son billet de chemin de fer jusqu'à la ville voisine. Un autre était déjà en wagon, bien assis dans un coin, avec ses gants et son chapeau pour se cacher les mains et la figure — les lépreux n'y manquent jamais — il a été reconnu à l'odeur, et forcé de descendre de voiture. Quelques-uns, plus exercés que les autres, composent, en travaillant, de vrais romans héroïques ou comiques, et les éditent le soir à la veillée. Mais leur grande attraction, ce sont les loteries, les

ventes mobilières, la lanterne magique et le théâtre.

Une loterie a toujours du succès ; elle met tout en mouvement, esprits et corps. Autant de lots que de personnes, tous les numéros dans un sac, tous les noms dans un autre, pas de fraude, et alors c'est intéressant. Tout le monde gagne, et des choses utiles ou même nécessaires. Les faire tirer au sort est bien plus piquant que de les donner. Le sort aveugle a des méprises si étranges, que les rires et la joie sont encore le meilleur de la séance. Par exemple, un homme qui n'a plus de cheveux, gagne une aiguille fleurie à l'usage des femmes. Les plus soigneux de leur personne emportent un miroir, un savon parfumé, une petite serviette blanche. Les lépreux sont grands amateurs de ces choses. Chacun, à peu d'exceptions près, a son miroir dans le devant de son habit, pour suivre le progrès de son mal, et aussi pour corriger dans sa figure tout ce qui peut l'être. Le corps seul change et tombe en ruines, l'âme, non.

Le tirage au sort terminé, l'entente mutuelle vient corriger les erreurs de la fortune. Nos heureuses gens se proposent des échanges. Ils se font des difficultés, quelquefois des prévenances. Ils exigent des compensations. Ils en sont affairés pour le reste de la journée.

Les ventes mobilières ont un caractère un peu différent. Quand un lépreux quitte momentanément ses compagnons pour s'en aller dormir au champ du repos, dans le plus bel endroit de la

prairie, il est de règle que ses habits et autres effets restent à l'hôpital. D'ailleurs, on comprend aisément qu'il n'y ait pas presse à les réclamer pour s'en servir. Au bout d'un temps fort convenable après qu'on a cessé de le voir, que les vêtements jadis à son usage ont été blanchis, réparés, souvent transformés, que plusieurs héritages de cette sorte se trouvent réunis, alors on procède à la vente, de cette manière. D'abord, le prix de chaque objet, habit, ceinture, chemise, etc. est fixé par des « experts », et écrit sur un billet que l'on y attache, comme une étiquette de marchand. Selon le nombre et la qualité des articles, on en fait différents paquets de grosseur convenable. On met dans un cornet les numéros de toutes les chambres, et l'on tire au sort pour savoir à quelle chambre tombera chaque paquet. Après cela, les habitants de cette chambre mettent de nouveau au sort chaque objet, pour décider qui en aura la possession. Alors celui à qui il est enfin échu est libre de le garder ou non ; mais, s'il le prend, il doit en acquitter le prix, tel qu'il est marqué sur l'étiquette. C'est quelquefois un sou, jamais plus de dix. Sinon, on le tire une seconde fois. Quand une chambre a été servie, son numéro n'est pas remis dans le cornet, jusqu'à ce que toutes les chambres aient eu leur part. Ainsi le demande l'égalité.

La lanterne magique a un double avantage. Horace disait, il y a longtemps déjà, que l'esprit est

moins frappé de ce qu'on entend que de ce que l'on voit. C'est vrai ; mais, quand on peut voir et entendre en même temps, il ne reste plus rien à désirer. C'est le cas avec la lanterne magique. Il est aisé, sans sortir du Japon, de se procurer des images de tout ce qu'il y a d'intéressant et d'instructif au monde. En y joignant une explication convenable, l'instruction est complète et le plaisir également. De plus, tout Japonais est voyageur ; il veut tout voir. La lanterne remplace pour lui le tour du monde. Elle coûte moins cher et elle profite presque autant.

Le plus extraordinaire est qu'il soit question de théâtre, parmi les amusements des lépreux. Et qui donc leur donne des représentations ? Eux-mêmes. Ils n'ont besoin de personne. Pour cela surtout, plus encore que pour tout le reste, ils peuvent se suffire à eux-mêmes. C'est assez de leur donner une pièce et des rôles. Quant aux décors, à la mise en scène, à l'exécution, ils s'en chargent. A les voir et à les entendre, surtout quelques-uns parmi eux, on les prendrait vraiment pour des maîtres. Seule, une particularité de leur condition leur donne quelque difficulté à surmonter : ce sont les irrégularités de leurs figures. Elle sont parfois si profondément labourées, avec des vallées et des montagnes, que, mises telles quelles sous les yeux de l'assistance, elles nuiraient à l'agrément du spectacle. Croirait-on qu'à force d'étude l'art triomphe même de cet obstacle ? Avec une patience admirable

et non moins d'habileté, ils réussissent à faire tenir également sur les montagnes et dans les vallées de leurs visages une couche de blanc de riz, de telle sorte que toute inégalité disparaît à l'œil sous cette neige. Vous n'avez plus devant vous que des figures unies, belles et souriantes.

Ce soir, ils vont représenter au naturel l'histoire d'une famille, comme il y en a dans tous les pays : le père est ivrogne, le fils aîné, débauché, le plus jeune, innocent et souffre-douleur. Le dernier mot, le triomphe final, comme sur tous les théâtres japonais jusqu'à maintenant, reste à la vérité et à la vertu : la victime sauve ses persécuteurs.

X

Ici un doute vient à l'esprit. Si le tableau qui précède est vrai, est-il croyable que ces gens soient si malades ? — Comme dit le poète,

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

C'est le cas ici. Ce tableau est absolument vrai, pris de nature ; de pareilles choses ne s'inventent pas. Et cependant ces gens sont malades, si malades qu'il en meurt en moyenne de douze à quinze chaque année. Si cela est, quand donc traitent-ils leur maladie, et comment ? Tous les moyens sont pris et calculés pour la faire oublier ; mais elle n'est pas négligée une seule heure.

D'abord, la propreté étant la première condition de l'hygiène, chaque matin la maison est lavée, frottée, époussetée, du haut en bas et d'un bout à l'autre. Tout y est propre. Chaque semaine, le médecin vient régulièrement une fois au moins, pour la consolation des malades, et ensuite autant de fois que des cas imprévus réclament sa présence, car la lèpre ne met pas à l'abri de la fièvre et des autres accidents. Tous les deux jours, des injections d'huile de Chaulmoogra sont faites à ceux qui le désirent, les maux sont lavés, blanchis, pansés, avec la délicatesse propre à ce pays. Les lépreux qui le peuvent se rendent volontiers ce service. L'un d'eux a le titre d'infirmier. Mais il y a dans la maison un homme qui préside à tout, qui voit tout par lui-même, qui s'assure de tout. Quand une de ces ruines humaines est devenue inabordable pour tout le monde, que personne n'ose plus la toucher ni l'approcher, que des pieds à la tête il n'y a plus un endroit sain, c'est lui qui s'en charge ; c'est à peu près son unique privilège, mais celui-là il se le réserve.

D'ordinaire, il n'introduit pas ses visiteurs jusqu'au lieu où il remplit ce ministère suprême, parce que, même avant le travail du tombeau, il y a des choses « qui n'ont plus de nom dans aucune langue », et il faut des yeux bien exercés à cette sorte de spectacle, pour pouvoir en supporter la vue. Cette fois, ne parlons plus d'odeur, crainte d'accident fâcheux, même à la lecture. Cependant,

si l'on s'avisait de dire à cet homme qu'il fait une chose extraordinaire, héroïque, on le ferait rire. Il ne s'en est jamais douté, et c'est une question que de savoir qui serait le plus malheureux, de lui sans ses lépreux, ou de ses lépreux sans lui.

Si l'on demande quelle consolation il peut trouver à exercer une pareille fonction, c'est qu'il voit briller là, plus clairement qu'ailleurs, une vérité fondamentale, savoir que l'homme n'est pas seulement un corps, puisque dans le même temps où le nom de corps ne lui convient déjà plus, il reste par un autre côté aussi vivant et plus homme qu'il ne l'a jamais été durant sa vie.

Il y a vraiment du plaisir à entendre les dernières pensées et à recevoir les dernières confidences d'un de ces moribonds. L'idée qu'il va s'éteindre tout entier dans cette horreur, comme un flambeau dans un cloaque, ne lui vient jamais à l'esprit; il n'a hâte que de s'en éloigner. Si les lépreux ne guérissent pas, ils ne meurent pas non plus. Ils « s'en vont (1) », et leur départ est leur dernière fête.

(1) Il semble qu'il y ait là un trait du caractère japonais. M. Ligneul y revient volontiers. C'est ainsi que nous lisons dans une de ses lettres : « J'ai toujours beaucoup de petites fillettes orphelines qui me donnent bien des consolations, surtout quand elles meurent. Elles parlent du ciel absolument comme d'une promenade à faire. Dieu donne vraiment l'intelligence aux petits. »

XI

Une machine, quelle qu'elle soit, ne fonctionne pas seule. De toute nécessité il lui faut un œil pour la suivre et une main pour la diriger. Une maison non plus, grande ou petite, ne se gouverne pas par elle-même, tout le monde le sait. Comment donc la maison de nos lépreux est-elle gouvernée et administrée ? —

D'une façon extraordinaire, ou plutôt unique en ce pays. Au Japon, quand on fonde un hôpital de bienfaisance, — car il y en a quelques-uns — on commence par en composer le personnel, c'est-à-dire directeur, médecin-chef, médecins auxiliaires, infirmiers, gardes-malades, domestiques et gardiens. Puis, quand les honoraires de tous ces employés sont payés convenablement, avec le superflu des ressources on reçoit des malades, si l'on peut. Le nombre en est quelquefois assez restreint ; mais l'ordonnance de l'entreprise est magnifique. A Gotemba, c'est un peu différent ; et le gouvernement japonais eut, il y a deux ans, l'occasion de s'en rendre compte.

Après l'ouverture définitive du pays, c'est-à-dire quand les étrangers furent passés sous la juridiction japonaise, la Léproserie, fondée et administrée par des étrangers, demanda à être reconnue comme personne juridique, afin de pouvoir posséder, en son nom propre, ses bâtiments

et les terrains acquis pour son usage. Avant d'octroyer la demande, le gouvernement se fit envoyer tous les renseignements exigés en pareille circonstance. La reconnaissance légale fut accordée. A quelque temps de là, le Ministère de l'Intérieur envoya un délégué spécial pour visiter l'établissement. Un délégué de la sous-préfecture de Numazu, dans le ressort de laquelle est située la Léproserie, l'y accompagnait.

Ces honorables personnages furent reçus, comme il convenait, par le Père gardien dans sa maison. Après les compliments de bienséance, leur première question fut celle-ci : — Quels sont vos moyens de subsistance ?

— Je n'en ai point de fixes ; je les attends de la Providence.

— Combien avez-vous dépensé l'année dernière ?

— Voici mes comptes. Avec cette somme j'ai fait les réparations de la maison, payé les honoraires des employés, nourri, soigné et entretenu 74 personnes.

— C'est impossible. Combien donnez-vous au directeur de l'hôpital ?

— Rien ; le directeur c'est moi, et je ne suis pas payé.

— Où est le bureau de l'administration ?

— Ici ; c'est ma chambre, il n'y en a pas d'autre.

— Où sont les infirmiers, les gardes-malades ?

— Il n'y en a point. C'est moi qui suis l'infirmier

principal ; les lépreux qui ont encore leurs mains m'aident à panser les autres.

— Enfin, quels sont vos employés ?

— J'en ai trois : un médecin qui vient chaque semaine et quand je l'appelle, un homme d'affaires à l'entrée de la propriété pour accompagner les visiteurs, écrire les lettres japonaises, et traiter avec la mairie du village ce qui regarde l'état civil, enfin un domestique pour faire ma cuisine et les commissions au dehors. D'autre part, les lépreux vaillants cultivent leurs légumes et les miens ; pour le soin des chevaux, des vaches et de la maison, ils se suffisent ; je paie leurs assaisonnements, leur riz et leurs remèdes. Ainsi s'explique que je n'aie pas dépensé davantage. »

Devant cet exposé si nouveau pour eux, les visiteurs se déclarèrent modestement plus que satisfaits, et, quoique certaines conditions réglementaires ne fussent pas remplies, la Léproserie fut déclarée personne juridique, avec faculté d'acheter et de posséder en son nom.

En résumé, le gouvernement de cette maison s'explique par cette parole, devenue banale à force d'être vraie : « Pour que quelque chose marche, il faut y être. » Cette œuvre marche, parce qu'un homme y est. Non pas qu'il s'y impose par des ordres nombreux, des règlements, des coups d'autorité, non. Il y est simplement comme l'esprit dans le corps, présent partout, animant tout, et ne tenant de place nulle part. Toutes les souffrances

de sa maison, il les ressent. Tous les besoins, il y pourvoit, s'il peut. Tout ce qui est à faire, s'il ne s'en charge pas lui-même, il y préside, donnant à tout l'impulsion et la direction. Et cela avec une gaieté et un courage si naturels qu'il en donne aux autres en les regardant.

Au moment où nous arrivons, il est dans la cuisine, avec cinq ouvriers lépreux : un ferblantier, qui a les mains en griffes et la moitié des doigts perdus, deux maçons et deux qui regardent. Sauf qu'il n'a pas encore la figure labourée, on le prendrait aisément pour l'un deux. Car sa soutane et son chapeau de travail ont certainement été neufs et noirs une fois, mais il y a longtemps. Il s'agit de tranformer la cuisine, de cimenter le sol, de renouveler les fourneaux, d'établir des réservoirs pour tenir l'eau et des tuyaux pour la conduire. La question débattue en ce moment est précisément celle de savoir à quelle place faire sortir le tuyau qui doit amener l'eau, afin qu'il soit plus à main pour la cuisinière.

Au Japon on délibère toujours : c'est la règle. Pour qu'un homme, même un simple ouvrier, travaille de bon cœur, il faut qu'il ait été d'abord consulté, et qu'il ait donné son avis auparavant. Le chef, après avoir tout écouté avec attention, loue ce que chacun a dit d'utile, et décide en réunissant, s'il le peut, tous les avantages. Alors tous s'intéressent à leur travail comme à leur œuvre propre. C'est d'après ce principe que, même avec

des lépreux, l'on délibère, ici sur la place d'un tuyau, ailleurs sur la forme d'une gouttière ou la taille d'un arbre.

Ainsi se passent les jours, les années, de cet homme. Il n'a pas d'autre société ni d'autres préoccupations que celles-là. Il rentre à son habitation particulière pour prendre ses repas, écrire ses lettres, tenir ses comptes. Hors de là ne le cherchez pas ailleurs. Il est chez ses lépreux ou avec eux. Encore souvent à peine est-il rentré qu'il est appelé de nouveau. Personne parmi ses enfants, petits ou grands, n'a un mal de tête ni une colique, sans qu'on le lui dise. C'est pourquoi, afin de diminuer le nombre des voyages entre la Léproserie et sa maison, voyages assez longs et fâcheux quand il fait mauvais temps, il a installé un téléphone.

Cette machine peu coûteuse, outre sa grande commodité, a un autre avantage non moins précieux ; c'est qu'elle amuse toujours les lépreux.

Cependant, quelles que soient la patience, l'aménité, la condescendance de cette autorité presque toujours souriante, il y a des points sur lesquels elle ne transige pas. Ces points, on les connaît et l'on n'y manque guère. Les cas d'exclusion, même les réprimandes graves, sont rares. Quand un nouveau-venu apporte des dispositions et un esprit qui ne sont pas ceux de la communauté, la communauté le repousse, comme tout corps repousse naturellement les éléments qui ne veulent

pas se laisser assimiler. Le vide se fait complètement autour de lui, et les autres disent : « En voilà un qui ne restera pas ». En effet, il ne reste pas ; il s'en va, ou bien il change.

A l'égard de celui qui les gouverne, si l'on veut surprendre au naturel les sentiments que ces braves gens ont au cœur, il n'est pas nécessaire de les voir longtemps. Il suffit d'entendre avec quelle expression inimitable ils prononcent ces simples paroles, par lesquelles ils le désignent dans leur langue : « Le Père de chez nous ». Par ces quatre paroles, une partie du mystère de la Léproserie, telle que nous venons de la décrire, est expliqué. C'est une œuvre de dévouement.

XII

D'une part, le dévouement gratuit, de l'autre, la résignation dans la maladie et la joie dans la mort, sont devenus des phénomènes si étranges qu'ils demandent, à leur tour, une explication.

Un acte de patience, un mouvement généreux en passant se conçoivent. On en voit tous les jours. Mais la même conduite, tenue constamment des années entières, ne se comprend pas sans une raison, sans une cause capable de produire un pareil effet.

Pour ne pas sortir de notre sujet, en ce qui regarde la lèpre et les lépreux, il y a deux manières

d'agir bien différentes, parce qu'il y a deux manières de raisonner. Aux yeux de qui ne voit dans l'homme qu'un amas de matière, un lépreux n'est qu'un fumier vivant. Par conséquent, la conduite à tenir envers lui est de le repousser. « Nous ne voulons pas de ces sales gens, à qui on donne à manger au bout d'un bâton. S'ils viennent, ce jour-là, il ne restera plus qu'un moyen aux populations, ce sera de s'opposer par la force à l'arrivée des lépreux. » (*La Léprose*, page 41.) Ces paroles sont extraites d'un article signé par un médecin. Les Chinois sont plus logiques encore et vont plus droit au but : ils les prennent et les enterrent tout vivants.

Mais, pour qui voit et respecte dans l'homme une âme intelligente et immortelle, même un lépreux a droit à ce respect, parce qu'il a une âme d'autant plus digne de compassion et de condescendance, que son abaissement est plus profond et son affliction plus grande. Au temps où les hommes croyaient avoir une âme, quels égards n'avaient-ils pas pour les malheureux, et quelle haute estime ils en faisaient ! Alors aussi on séparait les lépreux du reste des hommes, et pour les mêmes raisons qu'aujourd'hui. Mais, pour ne pas froisser leur pauvre âme aussi endolorie que leur corps, quelle délicatesse on y mettait, et par quelles sublimes espérances on s'efforçait de les consoler !

Voici, d'après un vieux rituel, l'exhortation que le prêtre faisait au lépreux en prenant congé de

lui : « Mon frère, mon cher pauvre du Bon Dieu, pour avoir à souffrir moult tristesse, tribulation, maladie, mésellerie et autre adversité du monde, on parvient au royaume du Paradis, où il n'y a nulle maladie ni nulle adversité, mais sont tous purs et nets, sans ordures et sans quelconque tache d'ordures, plus resplendissants que le soleil, où que vous irez, si à Dieu plaît. Mais que vous soyez bon chrétien et que vous portiez patiemment cette adversité ! Dieu vous en donne la grâce ! Car, mon frère, telle séparation n'est que corporelle ; quant à l'esprit, qui est le principal, vous êtes toujours autant que fûtes oncques, et aurez part et portion à toutes les prières de notre Mère Sainte Église, comme si personnellement étiez tous les jours assistant au service divin avec les autres. Et quant à vos petites nécessités, les gens de bien y pourvoiront, et Dieu ne vous délaissera point. Seulement prenez garde et ayez patience : Dieu demeure avec tous. Ainsi soit-il. »

Et ailleurs, la même cérémonie se termine par cette touchante prière : « O Dieu tout puissant, qui par la patience de ton Fils unique as brisé l'orgueil de l'antique ennemi, donne à ton serviteur la patience nécessaire pour supporter pieusement et patiemment les maux dont il est accablé. Ainsi soit-il. » Et tout le peuple répondait : « Ainsi soit-il. » (Cité par le D[r] Sauton, page 23.)

C'était le temps où la foi faisait voir dans le malheureux quelque chose de divin, « *res sacra miser* »,

et où la charité allait jusqu'à embrasser les lépreux à cause de Dieu. Alors la question sociale, la haine sociale, n'étaient pas encore nées.

Aujourd'hui, par un de ses représentants les plus en vogue, ce qu'on appelle la Science ne craint pas de dire que la compassion est un sentiment qui fait tort à l'espèce humaine, parce qu'il dispose à conserver une foule de sujets borgnes, boîteux, infirmes de toutes sortes, qui la déparent et en retardent le progrès. A quoi la vieille foi, au contraire, répond que la compassion est le sentiment qui élève le plus la race humaine et qui lui fait le plus d'honneur, parce que dans l'homme, quoiqu'il soit égoïste et bas par nature, ce sentiment est capable de produire même le sacrifice de soi pour le bien des autres. Or, dans l'espèce, il n'existe rien de plus grand. Ajoutons aussi qu'il n'est rien non plus de plus utile, car la société humaine ne tiendra pas sans le ciment de la charité.

Du côté de ceux qui souffrent, la différence n'est pas moins grande, selon l'idée qu'ils ont de l'homme en général et d'eux-mêmes.

Que suis-je et que ferai-je ? Voilà les deux questions inévitables qui s'imposent d'elles-mêmes à l'esprit de tout misérable, les deux questions auxquelles aucun homme raisonnable ne peut s'empêcher de chercher une réponse. Que suis-je ? Écoutez premièrement la réponse du matérialisme : « Lépreux, tu es un membre empoisonné que tout le corps social repousse, un amas de matière

organisée qui se désagrège, un corps qui pourrit tout vivant, et rien de plus. » Alors que ferai-je ? Il est inutile de me le dire ; je comprends. Pour le temps qui me reste, autant que j'en aurai les moyens et que mes membres garderont la sensation du plaisir, je jouirai. Après, au coin d'un bois ou dans une rivière, je finirai...

Logiquement, voilà les effets qui doivent suivre. Suivent-ils en effet?

Pour le voir de ses yeux, il faut entrer pendant la belle saison dans quelque hôtellerie, à une station de bains brûlants, où les lépreux qui ont de l'argent vont pour se traiter et s'amuser. C'est la meilleure leçon de philosophie que l'on puisse prendre. Mais, tout considéré, mieux vaut ne pas y introduire le lecteur. Tous les esprits n'ont pas la force de supporter une pareille leçon de choses. Dans tous les sens du mot, c'est monstrueux.

Revenons plutôt à notre propre et joyeuse Léproserie de Gotemba. Par comparaison, c'est le paradis.

Ici, à la fatale question : que suis-je ? une autre réponse est donnée. On croit à l'âme et à ses immortelles destinées. C'est pourquoi l'on agit d'une autre manière, et l'on cherche ailleurs ses consolations. On n'est pas forcé de croire ; sur ce point, « la liberté, et pas d'hypocrite » tel est le principe. La conscience est un sanctuaire où personne n'a le droit ni la prétention de pénétrer ; mais ceux qui croient ne s'en cachent pas, et, pour leur avantage, ils en profitent largement. Pour voir où est

la source à laquelle ils puisent leur patience, leur résignation et leur gaieté, entrons avec eux dans leur église. C'est le seul endroit de leur maison que nous n'avons pas encore visité.

Elle a la forme d'une croix latine, construite en bois, comme tout le reste. Les deux bras et la nef sont garnis de nattes ; le passage au milieu de la nef et le sanctuaire sont en parquet, mais si bien ciré, et le tout essuyé si soigneusement, qu'on peut aller et venir en tous les sens, avec des chaussons blancs aux pieds, sans y prendre un grain de poussière. C'est la règle pour les maisons japonaises bien tenues. Les murs des deux côtés sont remplacés par des châssis garnis de vitres dépolies, qui tamisent la lumière et représentent l'idée de belles fleurs. Sans fleurs en figure ou en nature, des Japonais ne pourraient pas vivre. Ces châssis s'ouvrent à volonté, glissant dans leurs coulisses, et alors de cette charmante église on jouit de la brise des montagnes et de la beauté du ciel. La nef est réservée aux habitants de la maison, les deux ailes, à quelques familles chrétiennes du voisinage. Les hommes sont d'un côté et les femmes de l'autre. Les lépreux y arrivent par leur galerie, sans avoir besoin de mettre pied à terre ; les autres entrent par les portes des côtés.

Chaque matin, après le lever qui varie de cinq heures et demie à six heures et demie, selon la saison, « les croyants », comme on dit en japonais,

se réunissent à l'église pour y faire ensemble leur prière. Les catéchumènes se joignent à eux. Les autres font ce qu'ils veulent. Relativement à la religion, chacun laisse aux autres leur liberté, mais il prend la sienne. La messe n'est obligatoire que le dimanche pour ceux qui y sont tenus par le précepte. Le soir, la journée se termine, comme elle a commencé, par la prière et le chapelet pour les Bienfaiteurs. Si quelqu'un était tenté de croire que ces pauvres gens, domestiqués par force, récitent des patenôtres par convenance, qu'il vienne les entendre, et il en jugera. Leurs voix ne sont ni agréables ni mélodieuses. Elles sont âpres et rudes à l'oreille ; mais quelle énergie ils y mettent, et quelle confiance aussi ! Seulement un athée serait mal à l'aise en les entendant. Il se sentirait trop près de Dieu. Pour tout autre, une prière ainsi récitée rappelle, d'elle-même à la mémoire du cœur, ces beaux vers de Victor Hugo :

Donnez ; pour vous aider vous aurez la prière,
D'un mendiant puissant au ciel.

Non seulement ils prient, mais ils chantent. A force de travail et de patience, les plus jeunes ont appris une messe en plain-chant, celle du sixième mode de Dumont. Et, quand un missionnaire de passage vient recevoir l'hospitalité chez eux ou s'y reposer, il y a quelquefois messe chantée. Ce jour-là, c'est très grande fête. Si quelque

artiste de l'Opéra y assistait, peut-être qu'il trouverait à dire sur l'exécution, mais, à coup sûr, il serait ému. Car l'art n'est pas tout entier dans la voix :

> Non vox sed votum, non musica chordula sed cor,
> Non cantans sed amans cantat in aure Dei.

Comme elle est bien à sa place ici la « vieille chanson », qui non seulement endort la misère, mais qui la réjouit si doucement ! C'est ici qu'il faut venir pour comprendre le prix de la foi et le bienfait de l'espérance...

XIV

Comment se recrutent les habitants de ce petit monde au milieu du grand ?—

S'il y fallait admettre tous ceux qui en auraient besoin, il faudrait non seulement élargir la maison, mais reculer de bien loin les montagnes. Le nombre des lépreux dépasse, dit-on, cinquante mille dans tout l'Empire. Cependant la foule de ceux qui aspirent à être reçus n'est pas aussi considérable qu'on le croirait. Beaucoup, parmi ces hommes rejetés de partout, ne se figurent pas aisément qu'il y ait quelque part une place où leurs pareils soient traités avec tant d'amour. Et puis, même dans leur misère, s'ils souffrent, du moins ils jouissent de la liberté

des grands chemins. En tout pays, la fable connue du chien et du loup se répète :

Vous ne courez donc pas où vous voulez ?

Pour quelques-uns, c'est là un point important. Au Japon, en particulier, il y a un proverbe qui dit : « Quiconque a mendié trois jours ne peut plus s'en passer. » Pour cette raison, la communauté de Gotemba se compose surtout de gens paisibles, qui, sans avoir été précisément riches, n'ont jamais été mendiants de profession, mais sont demeurés dans leurs familles aussi longtemps qu'ils ont pu s'y cacher, et de là sont venus à l'hôpital pour continuer d'y vivre inconnus et en paix. Tels sont en général ceux qui forment le corps, et font le bon esprit de cette intéressante compagnie. Les autres, quand ils entrent, ont beaucoup de peine à s'accoutumer, et souvent ils ne restent pas.

Les conditions d'admission sont fort simples. Tout aspirant doit avoir, pour être reçu, un certificat du maire de son lieu d'origine constatant son identité et son état de fortune, deux répondants qui témoignent pour lui, ses habits, ses couvertures, et, quand sa famille le peut, ce qui est rare, la pension d'une demi-année. D'ordinaire, au bout de ce temps, tout est fini. Le pauvre délaissé n'a plus personne au monde qui le connaisse que Dieu et « le Père de chez nous ».

XV

Comment a commencé cette Léproserie ? — Telle est invariablement la dernière question posée par tous les visiteurs avant que de se retirer.

Comme toutes les œuvres de Dieu, elle a été faite de rien. C'était en 1887. Il y avait alors au Japon un missionnaire, de chère et pieuse mémoire pour tous ceux qui l'ont connu. Il se nommait le Père Testevuide, du diocèse de Langres, et de la Société des Missions-Étrangères de Paris. Chargé de prêcher l'Évangile dans cette région de l'Empire où nous sommes, il avait pour paroisse une contrée de 70 lieues de long sur 25 de large. Pendant douze ans, de 1879 à 1892, il parcourut si bien dans tous les sens cette immense étendue qu'on y trouverait difficilement, non pas une ville, mais un village, où il n'ait tenu des réunions publiques et annoncé avec confiance la vérité.

Il mourut le 3 août 1892, à l'âge de quarante-deux ans, usé de fatigue et dévoré par un cancer à l'estomac. Il repose maintenant, non au Japon, où il avait tant travaillé et tant souffert, mais à Hong-Kong... Ce fut son dernier sacrifice.

Laissons-le raconter lui-même « à quelle occasion il fut amené à s'occuper des lépreux ». Il le dit dans une lettre à son évêque, Mgr Osouf (2 février 1888) : « Une pauvre femme, atteinte de la lèpre vers l'âge de trente ans, se vit bientôt abandonnée de

son mari et reléguée dans un misérable réduit, ménagé au-dessus de la roue d'un moulin à décortiquer le riz. Comme lit, quelques morceaux de bois brut, jetés en travers du courant d'eau et recouverts de *tawara* (sacs en paille pour emballer le riz).; comme vêtements, quelques haillons, dont la malpropreté le disputait à la vétusté ; comme nourriture, une tasse de riz : voilà quel lot fut assigné à cette malheureuse par sa famille. Pour comble d'infortune, la malade perdit la vue. A tout jamais retranchée de la société et condamnée à attendre, dans son misérable réduit, une mort plus ou moins prochaine, elle passait ses jours et ses nuits à gémir et à pleurer. Plusieurs fois même, elle avait eu la tentation d'en finir avec la vie par une mort violente, lorsqu'elle entendit parler de la Religion chrétienne, si bien faite pour consoler une telle douleur. Elle eut bien vite compris et demanda instamment le baptême. Pendant que je cherchais, sur son front défiguré par la lèpre, une place pour verser l'eau baptismale, la néophyte pleurait, mais de bonheur cette fois, et son visage s'illuminait à travers les plaies qui le rongeaient littéralement. A plusieurs reprises, j'allai la visiter et lui porter les consolations de la religion.

Chaque fois je revins le cœur malade à la vue de son triste état. L'idée me vint alors de fonder une œuvre pour secourir cette infirme et d'autres lépreux, que je savais très nombreux au Japon, et dans les environs de Gotemba en particulier.

Grâce à un don particulier mis à ma disposition par M. Delpech, notre vénéré Supérieur du Séminaire de Paris, j'ai pu approprier une maison japonaise à cet effet. Déjà nous avons six lépreux, dont le corps offre des types multiples de laideur physique. » Suit leur description...

Cette maison était située dans la ville de Gotemba. La première pensée du P. Testevuide avait été d'établir son hôpital à Gotemba même, ou dans les environs. Mais l'impossibilité où il fut d'y trouver un emplacement convenable, l'obligea de chercher ailleurs. C'est pour cette raison que la Léproserie fut transférée là où elle est aujourd'hui, à Koyama. Cependant elle a conservé le nom de Gotemba, sous lequel elle a été connue dès son origine. « Mais je prévois le temps prochain, disait le fondateur, où tout ce que nous avons fait ne suffira plus pour répondre aux besoins nouveaux. Viennent seulement trois ou quatre malades s'adjoindre aux premiers, et notre petite installation sera tout à fait insuffisante. Il faut bâtir un hôpital ».

Bâtir un hôpital, c'est admirable, mais avec quoi ? A cette époque celui qui écrivait ces lignes était si pauvre qu'il n'avait pas le moyen de renouveler son chapeau ni sa soutane. Il portait ce qui lui tombait sous la main, et, dans l'emploi de son argent, il partageait un sou en dix. Peu lui importe ; il continue : « Or tout pesé, dit-il, je ne crois pas la chose impossible avec la grâce de Dieu. Pour une entreprise de ce genre, quatre choses sont

indispensables : le terrain où bâtir, l'approbation de l'autorité locale, un infirmier qui soigne les lépreux, et enfin les ressources ou fonds nécessaires pour construire d'abord, et donner ensuite aux malades les remèdes et les soins voulus. »

Comment ces conditions ont été remplies, il serait trop long et superflu de le raconter en détail. Pour qui sait comment les affaires se traitent au Japon, le seul énoncé de la difficulté suffit pour donner l'idée de la patience, de l'art et de la persévérance qu'il dut falloir pour arriver à un résultat. L'intrépide homme y arriva vite. Au mois de juin de l'année suivante, 1889, le terrain pour bâtir était acquis, l'autorisation obtenue, l'infirmier trouvé, et une partie de l'établissement qui existe aujourd'hui, en pleine construction. Le total des recettes au 29 juin était de 1165 yens 98 sen, et, toutes les dépenses payées, il restait en caisse 1 yen 73 sen, environ sept francs dans ce temps-là.

Pour se procurer ces ressources, le fondateur avait fait appel à la charité, à la générosité, à l'humanité de ses amis et connaissances, partout où il en avait, et son appel avait été entendu, car, lorsque Dieu donne à un homme l'idée et le courage d'entreprendre une pareille œuvre, il inspire en même temps à d'autres la volonté de lui venir en aide et d'y coopérer avec lui.

Relativement à l'avenir, il écrivait : « En attendant que nous ayons un fonds quelconque suffisant pour alimenter notre maison, nous vivons sur le

fonds de la Providence, au jour le jour, à peu près comme l'oiseau des champs, espérant tout de la bonté du Père qui est aux cieux. Nous avons la ferme confiance que nous ne serons pas les seuls à être privés de sa protection. Nos commencements sont humbles ; c'est le grain de sénevé, mais du moins il est semé... »

Depuis 1889, les choses ont bien changé. La semence jetée alors en terre est devenue un arbre ; la famille qu'il abrite a grandi ; le nombre des lépreux, qui étaient d'une douzaine, varie maintenant de soixante-douze à quatre-vingts. La maison n'est guère plus riche qu'au commencement ; cependant elle n'a jamais manqué du nécessaire. Pour une œuvre si humaine et si sainte, le fondateur a cru, dès le premier jour, qu'il pouvait compter sur le secours d'En-Haut. Il n'a pas été trompé dans son attente, ni ses deux successeurs non plus.

Après la mort du regretté Père Testevuide (1892), ce fut le R. P. Vigroux, vicaire général de Mgr l'Archevêque de Tokio, qui ajouta à ses autres soucis et à ses innombrables occupations la charge de la Léproserie. Quoiqu'il n'y résidât pas habituellement, pendant près de dix ans, il ne cessa de s'en préoccuper. C'est durant son administration active et économique, que l'œuvre s'est développée, et qu'elle a grandi. Elle était commencée avant lui, mais il eut une grande part à son développement. Malheureusement, si, aux désirs et à l'activité

d'un homme comme lui, il n'y a pas de limites, aux forces humaines il y en a. La fatigue et la maladie ont obligé le R. P. Vigroux à retourner en France. Mais il ne sera pas oublié ici. Son nom sera écrit au milieu de ses chers lépreux, à côté de celui du Fondateur : *In memoria erit justus*. Le P. Bertrand qui, depuis le départ du R. P. Vigroux, a recueilli seul son héritage, mène, depuis neuf ans déjà, la vie que nous connaissons maintenant.

La bonté de Dieu et la générosité des hommes, voilà les seules ressources sur lesquelles ces hommes de foi et de cœur ont compté depuis le commencement, et ni Dieu ni les hommes jusqu'à cette heure ne sont demeurés sourds à leur voix. En présence de tant de misère, d'un côté, et d'un si grand dévouement de l'autre, qui donc aurait le courage de leur refuser son assistance, ou, s'il ne peut faire davantage, au moins sa sympathie respectueuse ?

D'après les calculs ordinaires de notre prudence, l'œuvre semblerait plus assurée, si elle avait un fonds de réserve sur lequel elle pût vivre sans inquiétude pour le lendemain. Cependant, n'est-ce pas une erreur de penser que, fondée sur la prévoyance humaine, elle serait plus solidement assise que sur la Providence qui est la prévoyance de Dieu ? Est-il donc sans utilité pour celui qui reçoit, d'avoir à dire chaque matin : « Notre Père qui êtes aux cieux, donnez-nous au-

jourd'hui notre pain de chaque jour », et de s'efforcer en même temps de mériter que sa prière soit entendue? Et, pour celui qui donne n'est-ce pas un encouragement que de se dire : « C'est de moi que les plus abandonnés, par conséquent les plus dignes d'intérêt parmi les hommes, attendent leur secours. » Et n'est-ce pas un avantage que de pouvoir s'assurer à soi-même, autant de fois qu'on le désire, le bonheur de les rendre moins malheureux ?

En résumé, la Léproserie de Gotemba est née d'une pensée de foi, et d'un sentiment d'humanité et de charité. Elle n'eut pas d'autre cause à son origine, et maintenant encore elle n'a pas d'autre moyen d'existence (1).

(1) Les Bienfaiteurs de la Léproserie de Gotemba ont part à toutes les prières des lépreux, ainsi qu'aux mérites qu'ils acquièrent par leurs souffrances patiemment et chrétiennement endurées.

Une Messe en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus est dite à l'intention des Bienfaiteurs le premier vendredi de chaque mois.

L'exercice du Chemin de Croix, qui se fait à la Léproserie chaque vendredi, a pour objet d'obtenir le soulagement des âmes des Bienfaiteurs et de leurs parents après leur mort.

Une des intentions du Chapelet récité chaque jour en commun est d'obtenir l'intercession de la Très-Sainte Vierge en faveur des Bienfaiteurs et de leurs familles.

Les offrandes peuvent être adressées, soit à l'archevêché catholique de Tokio ; soit au R. P. Bertrand, directeur de la Léproserie de Gotemba (Shizuoka ken), Japon; soit au R. P. Delmas, directeur du Séminaire des Missions-Étrangères, 128, rue du Bac, Paris.

CHAPITRE IX

LE JAPON CONTEMPORAIN DEVANT L'ÉVANGILE (1)

L'évolution sociale du Japon depuis 1870. — Les « quatre peuples ». — L'égalité d'aujourd'hui. — Le parti du vieux Japon. — L'élaboration actuelle des idées. — L'influence française, anglaise, américaine et allemande. — La Constitution nouvelle et ses effets. — L'âme du Japon. — Situation intellectuelle et morale du Japon devant l'Évangile. — Les Sociétés secrètes. — Les cent mille étudiants de Tokio. — Demain.

Il y a peu de pays au monde dont on ait tant parlé depuis trente ans, et d'une manière aussi contradictoire, que du Japon. Avec ce qui en a été dit dans tous les sens il doit être bien difficile de se faire une idée de l'état de ce pays, sans l'avoir vu. Même ceux qui l'habitent et qui l'observent depuis de longues années, ont beaucoup de peine à formuler sur ce sujet leur jugement.

(1) Articles de M. Ligneul publiés dans les *Missions Catholiques*, les 10, 17, 24 janvier 1902.

A considérer le peuple en lui-même, il est clair que, sur quarante millions d'hommes, comme il y en a de toute figure, il y en a aussi de toute opinion, de toute moralité, de toute condition, de toute variété, depuis le plus haut degré de l'échelle sociale jusqu'au plus bas. Voilà pourquoi, lorsqu'un homme, un voyageur par exemple, parle des Japonais en général, et dans son appréciation semble les ranger tous sous une même définition, il est très important de lui demander où il a été, et avec quelle sorte de personnes il s'est trouvé en rapport. Car, dans ce cas, ce qu'il dit peut être vrai de ces personnes et de cet endroit, mais ordinairement ne l'est pas du peuple et du Japon tout entier.

Une cause qui contribue encore à augmenter cette variété, et même à la porter jusqu'à la confusion, c'est la transformation que subit le pays depuis trente ans. Jusqu'à ce temps, la nation était divisée en quatre castes : hommes d'armes, cultivateurs, ouvriers et marchands. Chacune de ces castes avait ses habitudes, ses coutumes, et recevait une éducation assez différente pour constituer ensemble une nation de quatre peuples subordonnés. C'est, du reste, sous ce nom de « quatre peuples », qu'on les désignait. Les relations entre elles étaient réglées par la loi et l'usage ; la hiérarchie était marquée jusque dans les mots que chacune employait, selon qu'elle était ou plus haute ou plus basse. Passer de l'une à l'autre était difficile

Depuis trente ans, cette distinction des castes est supprimée, les barrières de l'inégalité sont tombées, la même éducation est offerte et donnée à tous sans différence.

Tout Japonais, pourvu qu'il soit intelligent et instruit, peut devenir député et ministre. Un grand nombre en ont l'ambition ; plusieurs y réussissent en effet. Il n'est pas rare de voir des hommes, sortis même des derniers rangs de la société, arriver aux premiers emplois de l'Empire. Quelques-uns y font une honorable figure, d'autres non. Il faut le temps à tout, même pour devenir un homme de probité et d'honneur.

Enfin quoique les idées et les mœurs d'Europe se soient propagées au Japon avec une rapidité incroyable, cependant les coutumes et usages séculaires de ce pays n'en ont pas disparu tout d'un coup ; ils ne le pouvaient pas. Prendre une redingote, un chapeau, des souliers, une canne et des gants, cela peut se faire en peu de temps — un acteur au théâtre n'y met que quelques minutes — mais un peuple entier ne change pas si vite le fond de sa vie.

En réalité, les vieilles idées, les vieilles mœurs et l'ancien habit se maintiennent toujours dans la famille. Dès qu'un Japonais, même haut fonctionnaire, rentre chez lui, son premier soin est de reprendre l'habit de son pays et de rentrer en même temps dans ses habitudes. Au dehors, les anciens usages se heurtent, se mêlent avec les

nouveaux et se modifient peu à peu à leur contact, mais ils ne cèdent pas tout à fait. Il y a eu jusqu'à maintenant, et il y a encore dans le pays, un parti national actif et ardent qui tient et qui lutte pour le « vieux Japon ».

Sur les points et sur les questions qui importent le plus à l'existence d'un peuple, — la politique, l'éducation, la morale, la religion — la confusion n'est pas moins grande, ou plutôt, tel est l'état des esprits et des choses qu'on dirait un immense laboratoire dans lequel des éléments de toute nature et de toute provenance se trouvent rapprochés et confondus. Les premiers et les plus nombreux sont d'origine japonaise, les autres sont venus de l'Amérique, de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la France, de partout. Ils sont issus de toutes les opinions, de tous les systèmes politiques, sociaux, religieux et autres, répandus çà et là, dans les Deux-Mondes. Contradictoires pour la plupart les uns aux autres et incompatibles, ils ne se rencontrent que pour se combattre et se détruire. Ils n'essaient pas même de se combiner, parce que le plus souvent c'est impossible ; il n'y a pas d'accord entre oui et non sur le même sujet. Le tempérament, la constitution du peuple japonais, sera-t-elle assez forte pour supporter cette lutte au dedans de lui-même, entre la nourriture saine et le poison ? Réussira-t-il à s'assimiler les éléments propres à le faire vivre, et à éliminer ceux qui lui donneraient la mort ?

repris un peu ces derniers temps. Malgré tout, le peuple japonais aime la France ; il ne la méprise pas ; il en a pitié. Parmi les étrangers, en général, le Français de France est celui dont le caractère lui est le plus sympathique, celui dont, par tempérament, il serait le plus disposé à recevoir l'action.

L'Angleterre est maîtresse de ce pays par son or et par son commerce. La langue anglaise, d'un usage universel en dehors de l'Europe, est nécessaire aux Japonais pour toutes leurs relations avec les étrangers. Aussi est-elle obligatoire dans toutes les écoles d'enseignement secondaire. Avec la langue, la littérature anglaise se trouve naturellement vulgarisée, et, sans autre propagande, les idées que cette littérature enferme, passent insensiblement dans l'esprit public du pays, au moyen de l'enseignement et de la presse. Au point de vue religieux, la langue est la principale cause du protestantisme.

L'Amérique, à cause de sa proximité, a prévalu dans l'évangélisation du pays, et dans l'organisation du nouvel enseignement public. Le plus grand nombre des ministres protestants au Japon, et des professeurs employés par les Japonais jusqu'à maintenant, sont des Américains. Par la religion et l'éducation, l'influence américaine a été la plus profonde et la plus sensible sur le peuple japonais ; aussi quand on dit que le Japon s'est *européanisé*, on dit une chose vraie ; cependant, il serait encore plus exact de dire qu'il s'est *américanisé*.

Depuis une dizaine d'années, l'Allemagne domine dans la législation. La politique, l'organisation et la formation des armées de terre et de mer, sont à l'instar de l'Allemagne. La langue allemande est beaucoup étudiée. La science en général, la médecine spécialement, est allemande. L'Allemagne, par sa philosophie, domine les autorités intellectuelles du pays, les maîtres de l'Université, par conséquent le corps enseignant tout entier. Moitié américain pour l'éducation, l'enseignement japonais, pour l'instruction, est en chemin de devenir allemand. Dans les arts, la musique est allemande.

Les autres arts d'Europe sont venus au Japon principalement par l'Italie. Le Japonais est naturellement artiste, imitateur par instinct. Il manie habilement le pinceau. La poésie, la danse, la musique, éveillent en lui des sensations profondes, là même où un Européen ne sent rien. Si le réalisme enseigné par système finit par envahir l'art japonais, il tuera ce qu'il y avait de meilleur et de plus aimable dans ce peuple, son culte du beau idéal.

Depuis 1889, le monde entier le sait, la forme du gouvernement est constitutionnelle. L'Empereur gouverne par des ministres qu'il choisit lui-même, avec l'aide d'un conseil privé, et l'assistance de deux Chambres, lesquelles siègent trois mois seulement chaque année. Le chef de l'État s'abstient tant qu'il peut d'intervenir directement dans les affaires de la nation. Le prestige de son auto-

rité, le respect religieux dont il jouit dans l'esprit du peuple, en serait amoindri. Pendant plusieurs siècles le pays a été gouverné par un Shogoun, ou vicaire militaire de l'Empire, responsable. L'Empereur vivait retiré dans son palais, loin du bruit, adoré à distance par son peuple, comme la personnification vivante de l'autorité et de la justice. De longue date, le peuple japonais est accoutumé à ce régime. Il serait difficile et très dangereux de le remplacer par un autre. Le Shogoun, il est vrai, n'existe plus ; mais, à sa place, il y a le président du conseil des ministres, lequel, bien qu'il ne soit que le bras de l'Empereur, gouverne comme s'il avait toute autorité dans l'Empire.

Les plaintes ou récriminations, quand il s'en élève, ne s'adressent qu'au gouvernement du premier ministre ; elles n'atteignent jamais la personne de l'Empereur.

Les Japonais d'aujourd'hui sont trop avancés pour croire à la divinité personnelle de leur souverain, mais, ne pas témoigner pour lui un suprême respect, ne serait plus être Japonais. L'opinion et la conscience publique ne permettrait pas d'exprimer à son égard d'autre sentiment. De cette disposition même résulte un grand obstacle à la propagation du christianisme. Beaucoup de Japonais, et ce sont les meilleurs, ne peuvent pas comprendre comment, sans faire injure à leur Empereur, on place publiquement Dieu au-dessus de lui. Cependant pour le bien du pays, le respect de l'autorité,

mieux éclairé, est le trésor le plus précieux qu'il importe de lui conserver. S'il disparaît, il n'y aura plus rien qui empêche ce peuple de tomber dans l'anarchie.

Le gouvernement constitutionnel a vite produit ses effets au Japon. Partout, sous ce régime, l'opposition est le moyen naturel pour se faire connaître, se rendre important, et enfin arriver aux emplois. Dès les premières années après l'inauguration des Chambres, des partis politiques se sont formés « pour le bien de la population et la défense de ses intérêts », si l'on en croit les proclamations des candidats, en réalité, parce qu'en politique surtout l'union fait la force, et qu'elle sert pour arriver au pouvoir. D'autre part, comme les hommes qui sont au gouvernement n'y peuvent rester sans avoir avec eux la majorité, de toute nécessité ils sont bien obligés de prendre les moyens pour l'obtenir. Au Japon, comme ailleurs, la voie la plus directe et la plus sûre est celle de l'argent et des places. Il est rare que ce procédé échoue. De là, surtout depuis quatre ans, tandis que d'un côté faire de l'opposition ou menacer d'en faire, est devenu le marchepied pour monter, de l'autre, acheter les opposants, résoud le problème de demeurer en place et de gouverner en paix.

De fâcheuses conséquences en sont résultées. La vénalité des politiciens à tous les degrés les a profondément déconsidérés dans l'estime du peuple. En même temps, leur exemple contribue à

développer partout un égoïsme inconnu autrefois, du moins à ce point. Le patriotisme, si ardent jadis dans le cœur des Japonais qu'on l'appelle, dans la langue du pays, « l'âme du Japon », diminue dans la mesure où l'égoïsme augmente. La vulgaire probité même a beaucoup souffert. En effet, lorsque les personnes les plus haut placées et les plus en vue mettent leur parole et leur personne à prix d'argent, comment demander aux pauvres de la nation d'être dévoués à l'Empire, aux ouvriers, aux marchands, de garder la bonne foi dans les relations commerciales, enfin aux particuliers d'avoir de l'honneur, quand les hommes publics n'en ont pas ? Sous le rapport de l'honnêteté, le changement qui s'opère en ce moment dans les mœurs, n'est guère moins sensible que celui qui s'est fait dans les usages extérieurs et la politique. Parmi les Japonais eux-mêmes, beaucoup qui ont connu l'ancien Japon et qui voient aujourd'hui le nouveau, en sont justement effrayés.

*
* *

Pendant que toutes nos sciences d'Europe, malgré l'obstacle inimaginable de la langue, sont vulgarisées au Japon, que nos arts y sont étudiés, que les dernières inventions d'Amérique y sont connues et utilisées aussi tôt qu'aux États-Unis, que les systèmes de la philosophie transcendantale, et ceux de la philosophie positive et utilitaire, y sont fami-

liers à des milliers d'esprits subtils et érudits, il manque cependant aux Japonais une chose essentielle et la première qu'il faudrait connaître, savoir la vérité sur leur origine et leur fin. En d'autres termes, pour empêcher la science de les corrompre, pour servir de base à leurs mœurs, pour porter la famille et la société qui s'écroulent, il leur faudrait une religion prouvée, certaine, qui supportât l'examen de la raison. Ils ont abandonné Confucius comme trop en retard et incomplet. Le Bouddhisme renferme un grand nombre de vérités utiles ; mais il les soutient au moyen de fables et d'imaginations erronées, qui s'évanouissent tous les jours d'elles-mêmes, devant les données positives de la science expérimentale et de l'histoire. Le Shintoïsme, religion primitive du pays, n'est plus qu'un souvenir des vieux temps de la nation, souvenir intéressant et cher, mais ce n'est plus un culte religieux.

Dans de telles conditions ne semble-t-il pas tout naturel que le Christianisme prenne la place vacante, et devienne la religion du pays ? Rien de plus naturel, en effet, et il n'y a que le Christianisme pour cela. Mais que d'obstacles à surmonter pour le substituer aux cultes anciens ! Dans le paganisme, comme ailleurs, le sentiment et les pratiques de la religion se mêlent à tout dans la vie d'un peuple. Longtemps après que la foi religieuse n'existe plus, les coutumes restent. Substituer une religion à une autre n'est pas moins

difficile que de former, dans un pays, d'autres hommes, d'autres familles, une autre société. Il y faut du temps ; en Europe, il a fallu des siècles.

Quand même il n'y aurait contre la religion chrétienne, et contre les étrangers qui la prêchent, aucun préjugé, aucune répugnance de la part du peuple japonais, l'enseignement religieux ne serait pas accueilli pour cela, comme l'est celui d'une science ordinaire. Un article du catéchisme expliqué soulève, dans le cœur et dans l'esprit de ceux qui l'entendent, une résistance que ne provoque pas une leçon de philosophie ou d'histoire. Un discours sur le Décalogue ou les fins dernières n'a pas le même attrait qu'une expérience chimique, ou une hypothèse sur l'origine des mondes. Tout ce qui n'inquiète pas la conscience passe aisément, ou même est reçu avec joie. Il n'en est pas ainsi du reste.

L'aspect même sous lequel le Christianisme se présente au Japon augmente encore, pour les Japonais, la difficulté de se convertir. En effet, toutes les dénominations chrétiennes y sont représentées, et s'y heurtent les unes les autres ; catholicisme, schisme grec, protestantisme à tous les degrés, depuis la très haute Église d'Angleterre, jusqu'aux Unitariens d'Amérique. Même avec la volonté d'être chrétien, comment un Japonais ordinaire, qui n'est jamais sorti de son pays, peut-il, au milieu de cette confusion, entre tant de prédications contradictoires, rechercher le Christia-

nisme traditionnel, et le discerner des modifications arbitraires qu'il a subies dans son chemin ? Le plus souvent, le temps ou les moyens lui manquent pour cela. S'il veut étudier la religion chrétienne pour la connaître, il s'adresse naturellement à ceux de ses représentants qui font le plus de bruit et tiennent le plus de place. Sous ce rapport, la supériorité des protestants est accablante. De plus, si c'est un homme quelque peu instruit, par conséquent qui ait étudié l'histoire de l'Europe d'après les historiens anglais, l'idée ne lui vient même pas de s'informer du Catholicisme. Il est vrai qu'il ne le connaît pas, mais son jugement est formé d'avance dans son esprit ; il n'a aucun doute que là n'est pas le vrai Christianisme. Pour s'en rapprocher, il faut qu'il revienne sur ses préjugés d'éducation, qu'il étudie à nouveau l'histoire. Or combien peu en ont l'occasion !

On dit que l'histoire se répète ; c'est vrai, avec quelques nuances, avec la différence du plus et du moins. Ce qui s'est produit en Occident avec des proportions gigantesques, à l'époque de la première propagation du Christianisme, se produit, en ce pays de l'Extrême-Orient, en raccourci. Au temps de l'Empire romain, la religion de Jésus-Christ trouva en face d'elle deux sortes d'adversaires. Les premiers, par habitude, par intérêt ou par erreur, identifiaient Rome et son empire avec son antique religion et ses vieilles mœurs, croyant, ou du moins affectant de croire, qu'on ne pouvait

toucher aux unes sans détruire inévitablement l'autre. Les seconds, au nom de la philosophie, la science de ce temps-là, ne pouvaient pas se résigner à reconnaître que, jusqu'à l'apparition du Christianisme, ils avaient été dans l'erreur ou l'ignorance sur un grand nombre de points, pourtant essentiels. Surtout ils ne pouvaient consentir à abandonner à l'Église chrétienne l'autorité spirituelle, la domination sur les esprits et les consciences. Pendant plus de trois cents ans, le Christianisme a dû lutter contre ces deux sortes d'adversaires, les persécuteurs et les philosophes, avant de prendre possession de l'Empire.

Au Japon, quoique la persécution violente ait cessé, les deux mêmes difficultés se présentent. Beaucoup de Japonais croient aussi que l'existence même de leur Patrie est inséparable au moins de quelques-unes de leurs croyances. Y toucher serait ébranler le fondement même de l'Empire ; et passer à une religion étrangère, sous la domination spirituelle d'étrangers, c'est être infidèle à son pays. De tous les motifs allégués par les Japonais pour ne pas donner leur nom au Christianisme, et au Catholicisme en particulier, ce dernier est le plus connu et le plus fort.

*
* *

De leur côté, les représentants de la science moderne, les docteurs de l'Université, comme on les appelle, partagent exactement les sentiments de leurs devanciers, il y a deux mille ans. D'abord ils ont monopolisé, autant qu'ils ont pu, l'enseignement ordinaire, afin de pouvoir le diriger. Ensuite ayant appris de nos savants d'Europe que désormais la science, dans les pays civilisés, doit remplacer la foi, ils se sont mis en travail d'éclectisme, afin d'extraire de tous les systèmes qu'ils connaissent, une philosophie appropriée au Japon, et parfaite, destinée à remplacer les religions. L'exemple de Confucius, en Chine, les avait encouragés et séduits. Ils ne connaissaient probablement pas l'essai et l'échec des Alexandrins, qui, eux aussi, tentèrent la même entreprise, et, malgré leur nombre et leur science, ne purent réussir. Les philosophes japonais n'ont pas réussi non plus. C'était assez facile à prévoir, car pour pouvoir choisir, sans erreur, entre des systèmes contradictoires, il faut d'abord connaître, de par soi, la vérité. Or c'est précisément ce qui leur manquait.

Cependant la morale japonaise privée de sa base naturelle, la foi religieuse, ne tarda pas à tomber en ruine. Les pères de famille et les maîtres furent les premiers à se plaindre de l'éducation donnée à la jeunesse. Sous les noms de

progrès et de liberté de la pensée, la licence des mœurs n'a plus de frein. Par les résultats déjà obtenus, la nécessité d'une religion s'impose, et, de divers côtés, bien des voix déjà se sont élevées pour en demander une. Afin de répondre à ces demandes, et pour qu'aucune part de la souveraineté intellectuelle dans le pays ne passe aux ministres des religions déjà existantes, les mêmes docteurs de l'Université sont en souci d'en trouver une nouvelle, qui réponde au besoin national du moment, et qui, pourtant, ne s'écarte pas de leur programme fondamental : la science doit remplacer la foi.

Pour se tirer de ce mauvais pas, ils se sont rabattus sur un système de la philosophie allemande, le subjectivisme. D'après ce système, vulgarisé et populaire parmi les étudiants et les lecteurs de journaux, si quelqu'un croit qu'une chose est vraie, elle l'est pour lui ; s'il ne le croit pas, elle ne l'est pas. Appliquant ce principe à la religion, si quelqu'un désire en avoir une pour la tranquillité de son esprit et la règle de sa conduite, qu'il s'en fasse une, et il l'aura, chacun selon l'étendue de ses connaissances et la portée de son intelligence. S'il fait quelques progrès et que son idéal s'élève, sa religion progressera avec lui. Voilà le stratagème imaginé pour avoir une religion, sans sortir de la philosophie, une religion et pas de symbole, ni de cérémonies : ce qu'il faut absolument éviter. On ne peut nier que le procédé ne soit ingénieux ;

mais ce n'est qu'une très mauvaise plaisanterie. Le peuple japonais est trop spirituel pour ne pas comprendre qu'une religion n'est pas une conception personnelle, changeable tous les jours à volonté. Agir ainsi n'est pas donner une religion au peuple ; c'est le faire rire et se moquer de lui, à propos de la religion.

*
* *

Pendant ce temps, toute idée religieuse est formellement exclue de l'enseignement à tous les degrés, donné en classe, même dans les écoles libres. La raison de cette défense est que, excepté dans les écoles confessionnelles, toute affirmation ou négation prononcée par le maître, sur un dogme ou une vérité religieuse, irriterait une partie de ses élèves à cause de la diversité des opinions sur le même sujet. En réalité, toutes les religions, dans leur principe même, sont combattues indirectement par l'enseignement public, parce que partout il est donné dans le sens du matérialisme.

Là où la certitude fait défaut, le matérialisme l'emporte toujours. Pendant que les théoriciens disputent et se contredisent sur la nature de l'âme et sa destinée, pratiquement l'homme se trouve réduit à un organisme animé, la moralité bornée à la recherche de l'utile, la foi remplacée par l'intelligence de ce qui convient, le monde est livré fatalement aux hasards de la lutte pour la vie, et

le droit de triompher reste acquis au plus fort ou au plus adroit.

Comme l'homme est un être raisonnable, qu'il agit logiquement, même sans y penser, les effets suivent inévitables. Il n'y a pas de pays au monde où une idée quelconque, une fois semée, porte ses fruits avec autant de rapidité.

En France, où le Christianisme avait tout pénétré, lois, mœurs, institutions, usages, athéiser et matérialiser exigeaient un travail considérable et beaucoup de temps. Aussi des efforts savamment combinés et systématiquement conduits pendant plus d'un siècle, n'y ont-ils pas encore réussi tout à fait. Au Japon, les lois, les mœurs, la société, étaient loin d'être assises sur une base aussi solide. Tout l'édifice national reposait sur quelques beaux restes de vérité enveloppés dans des fables, et mêlés de plus d'une erreur. Aussi n'a-t-il pu opposer la même résistance que la France aux mêmes causes qui ont fini pourtant par la faire tomber de son ancien état de gloire. (Un Français ne peut se résigner à écrire le mot « décadence » en parlant de son pays.)

Le changement subi par le Japon est tel, qu'en douze ans, sous les mêmes influences, il a fait autant de chemin que la France pendant un demi-siècle.

A ce sujet, une pensée se présente d'elle-même à l'esprit. Avec toutes les nouveautés qui ont envahi ce pays, est-ce que les Sociétés secrètes n'y ont pas pénétré en même temps ?

A cette question, la réponse est écrite en grands caractères dans les principales villes ouvertes d'abord aux Européens. Des Loges monumentales y réunissent des hommes de toute condition, marchands, ministres protestants, professeurs, en rapports journaliers avec les Japonais. Quelle action exercent-ils sur eux, à tous les degrés de l'échelle sociale ?

Directement, il est difficile de le constater. Les Francs-Maçons anglais qui sont, paraît-il, en majorité, prétendent n'exercer aucune action mauvaise, et qu'au contraire « pour le bien du pays » — ce sont les propres paroles de l'un d'eux — il serait à souhaiter que tous les Japonais fussent Francs-Maçons. Ces paroles ont été prononcées à propos d'un livre publié sur les Sociétés secrètes (1). L'auteur y révèle l'existence de la Franc-Maçonnerie et des sociétés qui s'y rattachent, leur constitution, leur fonctionnement, leur but, leur mode de recrutement.

Ce livre exaspéra les Francs-Maçons européens. Ils protestèrent de leur honnêteté et de leurs louables intentions. Il est possible, en effet, que ceux qui ont parlé ou écrit en ce sens pour se défendre fussent de bonne foi. Les Japonais, en général, ont été peu impressionnés par cette révélation. Elle leur faisait connaître, pour la première fois, une chose trop étrangère pour eux. Il n'y eut de

(1) Par M. Ligneul lui-même.

frappés et d'éclairés que ceux qui réfléchissent aux causes de l'état actuel du pays, et qui en gémissent. De la part des autres l'indifférence n'a rien d'extraordinaire, quand nous voyons qu'en France, par exemple, des hommes intelligents ont mis plus de vingt ans pour croire à l'existence de la Franc-Maçonnerie, et plus de vingt autres années ensuite avant d'être persuadés de sa méchanceté et de son adresse. Quoi qu'il en soit, c'est un fait certain et mis dans tout son jour, que les théories et les doctrines antireligieuses et antisociales, les idées fausses et subversives, répandues partout au Japon depuis douze ans, par les journaux, les orateurs, les écrivains le plus en renom, sont manifestement identiques à celles de la Franc-Maçonnerie. Et même la forme qu'elles ont prise en japonais, n'est le plus souvent que la traduction de textes ou de mots d'ordre publiquement connus comme issus des Loges, ou empruntés d'auteurs francs-maçons. Cependant affirmer positivement qu'au Japon la presse, l'enseignement et la politique, reçoivent leur direction de la Franc-Maçonnerie, on ne le peut pas; les preuves palpables manquent pour cela; mais ce qui est visible pour tout le monde, c'est que si la politique, la presse, l'enseignement avaient été sous la main de la Franc-Maçonnerie depuis douze ans, ils n'auraient pas reçu d'autre direction.

*
* *

Tout ce qui précède est-il une raison pour désespérer de l'avenir, comme si la ruine de ce grand Empire était assurée ? Non, pas encore. Il y a dans la nature japonaise trop deessources et des qualités trop précieuses. Comme au temps de saint François Xavier, le Japonais est curieux d'apprendre. Il adore la science ; vrai ou faux, il veut tout savoir. C'est cette disposition qui explique comment, en trente ans, le peuple japonais a pu s'assimiler tant de choses. Resté, pendant plus de deux siècles, sans rapport avec le reste du monde, il le connaît aujourd'hui de telle sorte qu'il n'y a plus rien de nouveau pour lui. Du jour où il a pu aborder les langues, les arts, les sciences d'Europe, il ne s'est plus donné de repos. Son esprit actif et pénétrant cherche sans cesse. Le nombre des étudiants, jeunes gens ou jeunes filles, actuellement à Tokio, et venus de tous les poins du pays, dépasse cent mille. Leur conduite est véritablement ce qu'elle doit être, étant donné une pareille multitude de jeunes gens loin de leur famille, sans religion, sans éducation morale, et sans surveillance. Et pourtant ce sont les hommes de demain.

Cependant, à moins qu'ils ne soient entièrement gâtés, ils n'ont pas perdu pour cela leur bonne nature. Les plus hautes vérités de la philosophie, quand elles leur sont présentées par degrés, à me-

sure qu'ils peuvent les comprendre, les ravissent. Les beautés littéraires de nos chefs-d'œuvre, quand ils sont préparés à les saisir, les mettent hors d'eux-mêmes. Le patriotisme, la grandeur d'âme, les sentiments élevés, nobles, chevaleresques, leur font verser des larmes. La musique, le chant, les vers, les fleurs, tout ce qui est beau, les rend fous. En un mot, par l'intelligence et par le cœur, le Japon est toujours accessible, d'autant plus que le Japonais professe un véritable culte pour ceux qu'il a admirés une fois, ou qui ont mérité sa confiance. Ce culte de l'homme vivant ou mort, est un des caractères du pays. C'est même une des premières causes de son malheur. Car, lorsqu'un Japonais admire ou aime, il ne réfléchit plus, il admet tout de confiance, et imite jusqu'aux défauts. Or la nouvelle génération s'est souvent prise d'enthousiasme pour des gens qui ne le méritaient pas.

Ce qu'il faut au Japon, ce sont des maîtres gens de bien, des hommes d'intelligence et de cœur, qui se dévouent à enseigner la science pour faire connaître et aimer la vertu. Par un enseignement élevé et honnête, le mal déjà fait évidemment ne serait pas réparé en un jour, mais ce qui reste encore de bon et d'aimable dans ce peuple serait sauvé.

Quels sont donc les desseins de Dieu sur l'avenir et les destinées de ce beau pays ?

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

Les Étapes de l'Évangile au Japon

CHAPITRE II

En portant l'Évangile au Japon

CHAPITRE III

La vie extérieure au Japon dans ses rapports avec l'Évangile

CHAPITRE IV

Les Religions japonaises et l'Évangile

CHAPITRE V

LES PROCÉDÉS MODERNES D'ÉVANGÉLISATION AU JAPON

Les Conférences et la Presse

CHAPITRE VI

AUTOUR D'UN SÉMINAIRE JAPONAIS

OU

L'ÉVANGÉLISATION INTIME DES AMES D'ÉLITE AU JAPON

CHAPITRE VII

LES CONSEILS ÉVANGÉLIQUES AU JAPON

LES TRAPPISTES DE NOTRE-DAME DU PHARE, PAR M. LIGNEUL

CHAPITRE VIII

LA CHARITÉ DE L'ÉVANGILE AU JAPON

UNE VISITE A LA LÉPROSERIE DE GOTEMBA, PAR M. LIGNEUL.

CHAPITRE IX

Le Japon Contemporain devant l'Évangile.

(Articles de M. Ligneul publiés dans les *Missions Catholiques* des 10, 17, 24 janvier 1902.)

Vannes. — Imprimerie Lafolye frères.



3 2044 014 077 093

